



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DE L'INFLUENCE
DE LA
FRANC-MAÇONNERIE

SUR
L'ESPRIT DES NATIONS,

Par le F. . .

Jⁿ M. M. Rédarés.



LA CROIX-ROUSSE (LYON),
IMPRIMERIE DE TH. LÉPAGNEZ,
Petite rue de Cuire, 2.

1845.



DE L'INFLUENCE
DE LA
FRANC-MAÇONNERIE
SUR
L'ESPRIT DES NATIONS,

Par le L. .

3^e M. M. Rédarés.



LA CROIX-ROUSSE (LYON),
IMPRIMERIE DE TH. LÉPAGNEZ,
Petite rue de Cuire, 2.

TABLE DES MATIÈRES.



Avant-propos	Pages. 1
Origine de la Fraternité Maçonique. . .	17
De la Théophilosophie	23
Des Initiations	44
Du Symbolisme	57
De la Franc-Maçonnerie et de la cause qui la fit naître. Première époque	67
Seconde époque	87
Troisième époque. Maçonnerie Européenne.	98
Quatrième époque	114
De la Maçonnerie au 19 ^{me} siècle, et des moyens à employer pour la maintenir à la tête du progrès social et humanitaire. .	132
De la Charte de Cologne	143



ERRATA.

Page 27, ligne 15, *au lieu de* dites porphyre, *lisez* : dit Porphyre.
 Page 32, ligne 21, *au lieu de* planteront-ils, commenceront-ils,
lisez : planteront-ils, commencèrent-ils.



AVANT-PROPOS.

Je veux faire connaître l'heureuse influence que peut exercer sur l'esprit des peuples une institution fondée sur les principes de la loi naturelle. Ainsi, ce n'est point l'histoire des enfants de la lumière que je fais, c'est celle des effets que produisit cette lumière lorsqu'elle sortit du Temple pour dissiper les ténèbres de la barbarie.

Les ordres religieux et chevaleresques eurent presque tous une origine pure ; ce fut l'amour de l'humanité ou bien un instinct de vertu qui les fit naître ; mais, soumis à la loi suprême de la destruction, ils perdirent, en suivant la marche fugitive du temps, leur simplicité primitive, et plus d'un trouva la mort dans la violation des lois qui lui donnèrent la vie.

De toutes les institutions qui sont nées depuis le Christianisme, la Franc-Maçonnerie est celle qui a le moins subi d'altération. Elle doit cet avantage à ses principes, qui, simples et naturels, ne peuvent se prêter ni à un sens équivoque, ni à une application vicieuse ; elle le doit surtout à ses vues humanitaires,

qui l'obligent à se mettre à la tête des générations et à suivre le progrès de l'intelligence sociale.

Cependant des Frères éclairés, qui ont pour la Franc-Maçonnerie une pieuse vénération, trouvent qu'elle a perdu beaucoup de ses éléments conservateurs : Anciennement, disent-ils, il y avait plus d'accord dans les Sociétés maçonniques ; leur centre d'activité était plus puissant, et leur administration intérieure plus homogène. Parmi ceux-ci, les uns se plaignent que la diversité et la multiplicité des rites détruisent l'unité ; que les prétentions qui s'élèvent entre les uns et les autres engendrent les disputes et font naître des conflits scandaleux au sein de la grande famille ; les autres voudraient des formes plus sévères, un examen plus scrupuleux dans les initiations, un choix plus digne dans les néophytes et plus d'esprit maçonnique dans les tenues. Ces accusations, que la Loge de Douai semble avoir voulu justifier, par le sujet qu'elle a mis au concours l'année dernière (1), ne me paraissent pas avoir un caractère de gravité dont on doive s'alarmer.

En faisant la part de l'ambition qui porte certains gens à étaler une science de création ou d'originalité, nous pouvons croire que la multiplicité et la diver-

(1) Quels seraient les moyens à employer pour rendre à la Maç. son ancien éclat sans toucher à ses dogmes primitifs, à ses formes actuelles ? quels seraient les moyens de la maintenir en tête du progrès social et humanitaire ? Tel est le sujet que la Loge de Douai a proposé pour prix en 1842. Ce prix a été décerné au T.°. Ill.°. Vén.°. des Vrais Amis de Gand, et il a traité cette question avec une rare sagacité.

sité des rites sont le résultat de l'encadrement politique et conditionnel des Etats modernes. Au XV^e siècle on ne connaissait les nations que par leurs limites géographiques ou par le caractère propre de leur langage ; ni loi fondamentale, ni principe administratif, ne fixaient leur existence : le despotisme démolissait ou brouillait tout, selon sa force ou son caprice. Alors la Franc-Maçonnerie, n'étant soumise à aucun devoir politique, se renfermait toute dans son action intérieure, et naturellement elle devait avoir une force dirigeante plus uniforme et plus énergique ; mais lorsque les peuples se furent constitués, et que dans chacun des Etats il y eut un gouvernement de principe et de droit, elle dut s'incliner sous cette puissance nationale et conformer ses actes au mouvement qu'elle imprimait à la société : de là naquit la nécessité de modifier les formes générales et de varier les modes d'organisation de chaque Orient.

Il ne faut pas oublier que la Franc-Maçonnerie est la science du progrès ; qu'elle est soumise, si je puis ainsi dire, à un régime d'actualité et de convenances sociales qui l'oblige à rechercher, non pas seulement le bien, mais le mieux dans tout ordre de chose possible. En se plaçant, comme elle l'a toujours fait, à la tête de la civilisation pour diriger et activer le mouvement propagateur des lumières, elle a dû harmoniser son action avec l'esprit du temps, respecter les mœurs politiques, les usages nationaux, enfin toutes les productions du talent et du génie qui avaient pris racine sur le sol natal.

Le Maçon n'est pas seulement l'homme de la patrie, il est aussi l'homme de la cité ; s'il doit à l'un son sang et sa vie, il doit à l'autre un dévouement filial, qui lui impose des soins assidus et une respectueuse déférence. A cette cause, qui tient au sentiment et au devoir, à l'amour de l'ordre et de la paix, il faut attribuer les différentes manières de procéder que l'on observe dans les Sociétés maçonniques. Le peu de sévérité que l'on met dans les réceptions, dans le choix des initiés, dans l'ordre du cérémonial, dans les règlements de la famille, sont moins des innovations que la nécessité de satisfaire aux mœurs locales et à ce que l'on peut appeler les habitudes de l'esprit de la cité.

Mais, si les Loges peuvent avoir une volonté indépendante en ce qui concerne le mode de leur administration intérieure, elles ne doivent jamais s'éloigner du dogme fondamental de l'institution ; la foi dans le dogme social, c'est l'âme de la société : c'est la foi qui lui donne sa puissance d'action et sa force morale ; c'est elle qui fait naître un accord de pensée et de sentiment parmi ses membres et qui les rend dévoués et fidèles ; sans la foi on ne peut faire que des hypocrites ou des indifférents, race d'hommes qui abusent de tout et qui ne font rien que pour eux-mêmes.

Pour ne pas voir le dogme exposé à de fausses interprétations ou aux capricieux excès d'une orgueilleuse science, il est nécessaire d'établir dans l'enceinte sociale un pouvoir consécrateur, et je ne vois rien, à

cet égard, de plus sagement et de plus utilement imaginé que les points de centralisation de la puissance maçonnique, connus sous les différentes dénominations, de Grand-Orient, de Suprême-Conseil, ou Loges confédérées, telles que s'appellent les Loges réunies de Liège, de Verviers et de Huy. Cette espèce de *pouvoir gouvernemental* conserve non-seulement au dogme son immuable caractère, mais les maîtres intelligents et sévères qui le composent, ont la noble mission de veiller à ce que les lois organiques et les règlements généraux de l'institution, soient fondés sur son esprit, afin de leur donner la force naturelle et légitime qui les sanctifie aux yeux de tous.

Lorsque certains Frères, je ne dirai pas aveugles, ni prévenus, mais poussés par une ambition coupable cherchent à déconsidérer l'une des puissances qui régissent les ordres maçonniques de France, et nient la nécessité de son existence, je crois devoir mettre sous les yeux de mes lecteurs quelques considérations de principes qui me paraissent avoir un intérêt d'actualité (1),

Les sociétés qui se forment sous l'impulsion d'une croyance religieuse ou qui se constituent dans un esprit de dévouement ou par un effort de vertu, sont

(1) Il est inutile de faire observer que ce que je dis du Grand-Orient de France s'applique généralement à toutes les puissances maçonniques du monde.

assises sur une idée première qui offre la même analogie et fait naître les mêmes conséquences : vivre et se conserver par la force du principe qui leur donne la vie, voilà la fin et les moyens ; que cette idée s'étende sur une grande surface sociale ou sur un petit nombre d'hommes , elle est toujours l'être moral qui représente une volonté générale, et elle s'applique aussi bien à une société philanthropique ou chevaleresque qu'à un corps politique ou religieux quelconque.

Pour donner à cette vérité toute la force d'un axiome, on n'a qu'à prendre pour exemple la Franc-Maçonnerie ; fondée sur l'idée d'assurer à tous les hommes une juste part à l'héritage de la nature et aux avantages de la société, cette institution a pour principe et pour moteur de son action sociale la bienfaisance ; cette vertu est le dogme humanitaire et fraternel sur lequel repose notre foi maçonnique : voilà le fond également identique, quant au genre, à celui de toute société, quelle que puisse être sa nature. Mais, dans l'impossibilité où se trouve un corps social de parler et d'agir, il se crée un centre d'activité où résident la vie et le mouvement, le savoir et l'intelligence ; ces forces réunies concourent ensemble à soutenir son principe et à défendre ses intérêts. Il est rare, pour ne pas dire impossible, qu'une société un peu répandue puisse exister sans ce pouvoir dirigeant ; car telle est la marche inégale et capricieuse des esprits, que

la doctrine la plus simple et la plus à la portée de la raison devient bientôt un sujet de créations et de combinaisons bizarres qui dénaturent tout ce qu'elle a de moral et de philosophique. Ce centre d'activité que l'on appelle gouvernement, est investi d'un pouvoir légitime et sacré qui commande le respect et la soumission. Lié au principe comme le corps l'est à l'âme, c'est en lui que le souverain a mis toute sa confiance; il lui a dit en l'adoptant : Vous serez l'organe de ma volonté, le dépositaire de ma puissance; vous me représenterez partout où j'aurai besoin de paraître; vous prendrez la parole partout où j'aurai besoin de parler; vous défendrez les droits que j'ai établis; vous ferez remplir les devoirs que j'ai imposés : faites et agissez dans l'esprit de ma sagesse.

Sans doute cette autorité est grande, mais il ne faut pas croire que le souverain l'ait donnée sans garantie, ni sans stipuler ses réserves.

Considérée comme corps, la Franc-Maçonnerie est une société de frères, où le plus élevé en dignité n'est que le premier parmi ses égaux; sa doctrine, basée sur la charité, a un pouvoir de direction qui s'étend sur toutes les actions de la vie, mais pour formuler le bien dans chaque chose, pour éclairer et perfectionner les esprits, pour combattre l'erreur et faire triompher la vérité.

Fondé pour administrer les affaires de la Franc-Maçonnerie, le Grand-Orient est un Gouvernement fédéral essentiellement démocratique : il tire

son caractère souverain et la force de son autorité de la volonté générale des Loges, qui sont elles-mêmes constituées démocratiquement. Représentant de toutes les idées maçonniques, renfermant dans son sein tous les éléments de la puissance souveraine, le Grand-Orient est le législateur et le régulateur de l'Ordre, le directeur et l'administrateur suprême de la justice. Il n'est pas le principe, mais il est né du principe et vit par le principe; il n'est pas le souverain, mais il représente sa personne sacrée, il fait des lois et des règlements; mais il ne peut fausser le principe ni altérer la nature morale de la souveraineté. Ainsi, le Grand-Orient se trouve dans le centre d'une légalité, dont il ne peut sortir sans compromettre son existence et sans exposer l'Ordre à une cruelle anarchie.

Un pareil gouvernement est-il nécessaire à la Maçonnerie? les familles vivraient-elles dans la concorde, auraient-elles cette unité de vues et de sentiments nécessaire à leur existence collective, si elles n'étaient point dirigées par une puissance centrale toujours égale et toujours agissant d'après les principes de l'institution et selon le vœu général? L'histoire du passé va répondre à cette question.

La fraternité sociale date de la première société humaine, mais la Franc-Maçonnerie proprement dite a une origine plus moderne; je ne dis pas que ce soit dans un pays plutôt que dans un autre qu'elle a pris naissance; toujours est-il que dès qu'elle parut en Angleterre, elle fit des progrès

rapides, et que dans un espace de temps assez court elle fut connue et professée dans toutes les grandes cités. Les premiers Maçons de l'Angleterre commencèrent à vivre en petits corps indépendants les uns des autres, mais unis par le lien de la charité; ils s'appelaient frères et ils agissaient mutuellement et uniformément pour la sainte cause de l'humanité. On devait croire que le principe simple et rationnel qui fait la base dogmatique et philosophique de la Franc-Maçonnerie, ne serait point exposé à une perturbation ambitieuse; et cependant il n'en fut point ainsi. Une série de rites aussi ridicules qu'extravagants, renfermant des doctrines mystiques, théosophiques ou kabalistiques, et le mode de travaux d'une complète science maçonnique, s'ingérèrent dans la plupart des Loges; les trois grades symboliques qui avaient été institués par les Égyptiens, pour graduer les épreuves et arriver insensiblement au point sublime de l'initiation, furent calqués sur des opinions politiques (1). Partout on substitua à la vérité de la loi naturelle, une science de fantasmagorie et de divination, et la Maçonnerie se trouva dans un cahos d'idées qui n'étaient pas les siennes, et sous l'empire d'un charlatanisme métaphysique qui compromettait sa sainte mission. Les Maçons de bonne foi et d'un esprit positif réclamaient des réformes, et voulaient un point de centralisation où la vraie lumière serait concentrée et

(1) Torri, *Acta latomorum*.

d'où elle pourrait se répandre immédiatement dans toutes les vallées; la grande Loge de Helwinning et celle d'Yorck prirent, dit-on, l'initiative; elles se constituèrent en Loges centrales de l'Angleterre et de l'Ecosse; elles firent quelques réformes, parmi lesquelles il faut comprendre la suppression de la plus grande partie des rites qu'une ambition ridicule avait introduits dans la Maçonnerie; cette suprématie des deux mères Loges fit quelque bien : elle régularisa les travaux des Ateliers et simplifia leur théorie; mais elle inspira la jalousie aux grandes Loges de Londres et d'Edimbourg, qui voulurent partager le pouvoir et se constituer une juridiction gouvernementale. De là naquirent les zizanies, les querelles et les désordres qui en sont les suites. La Maçonnerie ne pouvait point rester dans l'état d'anarchie que de pareilles prétentions faisaient naître; sa voix souveraine se fit entendre, et force resta à la raison. Il fut décidé, entre les grandes Loges, que désormais la Franc-Maçonnerie des royaumes-unis aurait un point unique d'administration, qui serait le centre de la puissance et du pouvoir, et d'où émaneraient les actes souverains et légitimes. Toutes les Loges de l'Angleterre et de l'Ecosse consentirent à cette œuvre de perfection; elles renoncèrent à leurs privilèges particuliers et à leur indépendance, pour se soumettre à un état de choses qui donnait à l'Institution maçonnique une force d'action morale, et assurait avec la paix et l'union une existence légitime à tous les Ateliers.

Ainsi, ce fut à une impérieuse nécessité, au salut même de l'Ordre, que la Maçonnerie de la Grande-Bretagne dut un gouvernement de droit et de fait, qui réunit tous les Frères par la pensée et par le sentiment, et depuis lors, l'Ordre maçonnique a grandi dans ce royaume, il s'est vu à même de donner des constitutions à toutes les contrées de l'Europe et de l'Amérique.

Cependant l'état de la Franc-Maçonnerie en France à l'époque dont je parle, je veux dire au commencement du XVIII^e siècle, était pareil à celui de la Grande-Bretagne : mêmes désordres dans les mœurs sociales, même confusion de pouvoir, même anarchie dans les idées ; la grande Loge, quoique considérée comme point central, n'avait pas encore d'existence légale, authentique, et par conséquent son influence était peu étendue et son pouvoir très restreint ; les Loges des grandes villes, telles que Marseille et Lyon, usant d'une pleine indépendance, s'arrogeaient une souveraineté arbitraire ; elles octroyaient des constitutions et des diplômes, sanctionnaient les faux titres, créaient des grades et formulaient à leur guise les travaux du Temple. D'un autre côté, la destinée du principe maçonnique était livrée à cette espèce d'hommes lettrés dont la vanité sert de mobile à l'ambition ; ils faisaient, de l'art royal, le foyer des sciences occultes. C'était sur le merveilleux, sur le surnaturel qu'ils établissaient son esprit et ses lois ; alors, bien plus qu'aujourd'hui, on faisait des histoires pittoresques

de la Franc-Maçonnerie; on se fondait sur une érudition de commère et de bonne-femme, pour ruser avec le public afin d'établir sur sa crédulité un monopole commercial. Cet état de choses dura assez de temps pour faire à la Franc-Maçonnerie une réputation équivoque; comme elle ne pouvait pas être bien comprise ni bien appréciée, elle prêtait à ses ennemis sujet à des interprétations injurieuses; ce fut sur de fausses dénonciations et de sottes calomnies que Clément XII lança contre elle sa bulle d'excommunication, que tous les rois de l'Europe la persécutèrent, et qu'en un mot elle fut mise au pilori de l'opinion comme professant des maximes contraires à la raison; il fallait donc, pour la retirer de cette humiliante et périlleuse position, la replacer dans son principe naturel et lui rendre les attributs de sa puissance morale. Chacun convenait qu'il n'y avait que l'unité de principe et d'action qui pouvait opérer cette régénération, et l'unité ne pouvait se former que par la concentration du pouvoir maçonnique. En 1756, la grande Loge de France se déclara indépendante; mais le pouvoir qu'elle s'était arrogé n'était point fondé sur le principe du droit commun, qui pour les sociétés, s'établit sur un contrat universellement consenti et sous la foi donnée individuellement ou tacitement par chacun de ses membres. On pouvait donc contester ce droit; on pouvait, dis-je, le considérer comme un privilège qu'elle s'était donnée, et c'est ce que faisait la plupart des Loges lors-

qu'elles avaient des motifs de mécontentement.

Ainsi, le pouvoir de la grande Loge, n'ayant pas le caractère de légitimité qui commande le respect et la soumission, manquait de cette force d'ensemble que donne à la volonté souveraine une puissance d'action universelle, et il lui était impossible de remédier au mal. Les Loges du royaume, qui connaissaient cette impuissance et qui voyaient de jour en jour croître le danger, résolurent de constituer souverainement, par un vote unanime, un pouvoir central analogue au principe de leur existence; ce fut dans cet esprit que fut fondé le Grand-Orient. Ainsi, les causes qui déterminèrent la création de ce pacte fédéral, furent les mêmes qui provoquèrent la réunion des Frères d'Angleterre à un seul drapeau : c'était la Franc-Maçonnerie qu'il fallait rendre à son état normal; la confusion, le désordre, les fausses doctrines qu'il fallait faire disparaître des Ateliers.

Maintenant le Grand-Orient est-il dans la condition de son principe? se meut-il dans les limites du pouvoir que la pensée originelle de l'Institution lui a posées? il me semble qu'il est rigoureusement impossible qu'il puisse en être autrement. Ceux qui ont donné au Grand-Orient une allure féodale et des mœurs aristocratiques ont fait une grave erreur : son gouvernement, quoique renfermant les attributions du pouvoir souverain, ne peut exister ni se mouvoir que dans le cercle d'une démocratie pure.

Ses statuts, ses règlements, son administration,

sa constitution entière, fondée sur la puissance maçonnique, représentée par les députés des Loges qui sont sous son obédience, sont le fruit du système adopté et des coutumes suivies dans la grande famille. Et d'abord, pour ce qui est de l'organisation élémentaire de ce corps, tout se fait par élection et par un vote consciencieux et unanime; les députés et les présidents qui forment le personnel du Grand-Orient, sont nommés par les Loges en tenue générale et tous les ans; ce qui empêche la corruption et l'ambition de les atteindre. Les membres actifs de ce pouvoir consulaire sont soumis au scrutin, et c'est la majorité des votes qui décide. Croire que l'on puisse faire de l'arbitraire administratif et créer des privilèges dans un corps qui se renouvelle sans cesse, c'est méconnaître la vertu active du pouvoir démocratique et cette action régénératrice qui, par le déplacement continu des hommes que l'opinion publique élève aux emplois, laisse la souveraineté continuellement libre de disposer de sa puissance.

D'ailleurs, pour peu qu'on y réfléchisse, quelle ambition pourrait surgir, quelle camaraderie pourrait se former dans le sein du Grand-Orient, lorsqu'il n'offre pour récompense au mérite ou aux services rendus, que des places honorifiques, souvent dispendieuses, qui toutes usent le temps et fatiguent l'esprit? Là où il n'y a ni distributions budgétaires à faire, ni sinécures à donner; où les croix et les insignes d'honneur ne sont que des marques du dévouement et de la vertu, on ne doit pas craindre

que le sale égoïsme du siècle vienne infuser son esprit démoralisateur. Le Grand-Orient étant dans la condition de son principe, ainsi que je viens de le démontrer, les mauvais compliments que ses ennemis ne cessent de lui adresser, ne sont que de sottes et grossières injures faites aux Ateliers qui sont sous son obédience. Accuser ce corps de n'être composé en grande partie que d'hommes sans savoir et sans intelligence, incapables de diriger convenablement les affaires de l'Ordre et d'administrer la justice avec sagesse et modération, c'est dire aux Loges : Vous avez manqué de tact et de discernement dans l'acte le plus important de votre souveraineté, et vos élections sont le fruit de la passion et de l'ignorance. Ce qui n'est ni flatteur ni agréable pour elles (1).

Pour conserver l'union des cœurs et des esprits, et nous mettre à même de poursuivre avec succès la mission sainte qui nous a été donnée, il faut qu'il y ait dans la Franc-Maçonnerie un centre de force morale, où les principes qui servent de base à notre alliance fraternelle, puissent trouver ce feu animateur qui leur donne une vie toujours nouvelle et toujours pure. Cette vérité, tous les Frères qui ont un esprit sage et des convictions bien fondées la comprennent ; mais les injustes préventions

(1) Je suis loin de croire que le personnel du Grand-Orient n'est composé que de maçons très-sages et très-éclairés, mais en soutenant que le plus grand nombre des membres qui le composent sont dignement à leur place, je pense ne rien avancer que de vrai.

qui s'élèvent contre le Grand-Orient, les petites querelles que l'esprit de désordre et de mauvaise foi lui suscite, peuvent inspirer l'indifférence et le dégoût parmi les enfants de la lumière, et j'ai cru devoir faire comprendre combien elles étaient mal fondées (1).

(1) Les deux puissances qui régissent les Ordres Maçonniques en France se distinguent entre elles bien moins par la différence de leur rite que par un petit point de vanité qui les rend rivales sans les rendre ennemies.

Ces deux puissances, également dignes de notre confiance et de notre respect, n'ont sans doute pas besoin de ce stimulant pour être actives et dévouées ; mais je crois que la Franc-Maçonnerie ne perd rien que cela soit ainsi.



ORIGINE

DE LA

FRATERNITÉ MAÇONNIQUE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Il nous importe peu de savoir si l'homme est né libre ou esclave; s'il appartient à la nature ou si la nature lui appartient: ces questions, mille fois débattues par les philosophes, n'ont jamais amené que des controverses stériles. Ce qui est plus important pour nous, c'est de savoir ce que nous sommes dans la hiérarchie des êtres, et ce qu'il nous est permis de faire pour notre bonheur commun.

Nous n'avons pas à nous plaindre de la part que la création nous a faite; indépendamment du bénéfice commun aux espèces animées, nous avons une intelligence plus élevée, plus expansive, susceptible de croître, de s'agrandir, et d'amasser par juxtaposition la science nécessaire pour éclairer les voies de la vie; mais cette intelligence est ensevelie dans la matière, et si on ne la dépouille pas du limon qui la couvre, elle est comme l'arbuste qui croît sur un terrain aride, elle ne porte que des fruits amers. L'œuvre du perfectionnement consiste à lui rendre sa force d'activité, et à diriger son mouvement progressif dans l'intérêt général des hommes; perfectionner, c'est cumuler le vrai, le beau et l'utile, pour en faire la base des moralités et des coutumes sociales.

Les sages de l'antiquité qui avaient une société à refaire et des sauvages à civiliser, conçurent ce grand œuvre sur l'ordre sublime établi dans l'univers. Transportons, se dirent-ils, les harmonies du ciel dans les voies de la terre; fondons l'ordre social sur le divin ensemble de l'ordre physique; il y a des rapports intimes dans la vie de la nature, et les êtres animés ont une tendance fraternelle et une unité d'action instinctive qui leur est propre : ce qui est partout une cause d'existence et de bonheur doit être aussi pour l'homme, il doit y avoir en lui un germe de perfection spécifique, car il ne peut point exister d'anomalie dans l'œuvre de la création. Ainsi, arrivant par l'étude des lois générales à la condition spéciale et rationnelle de notre espèce, ils comprirent que pour la faire arriver à toute la hauteur de sa destinée, il fallait stimuler les sympathies de l'humanité, raviver ses instincts d'intelligence et de génie, et faire des devoirs qu'elle impose à chacun de tous, la puissance morale de la société.

Cette pensée qui embrasse à elle seule le vaste système de l'éducation humaine, reçut, selon le temps et les lieux, différentes significations; mais au XVI^e siècle on l'appela, dans l'univers civilisé, la Franc-Maçonnerie (1).

Pour ceux qui savent que les signes représentatifs de nos idées ont un cours de mode et suivent les va-

(1) Ce mot a un sens allégorique et un sens propre que j'explique-

riantes de l'esprit social , cette définition ne paraîtra point étrange; les langues vieillissent et disparaissent, les principes qui naissent de la nature des choses sont immuables : ils sont comme la vérité qui est une et indivisible partout.

La Franc-Maçonnerie a pour principe constituant la fraternité et pour but unique le développement de ce principe, et son application à toutes les actions de la vie communicative; or la fraternité est l'âme de la société; c'est par elle qu'elle est née, c'est elle qui a formé la patrie, la nationalité, les mœurs, les coutumes et toutes les affinités de familles qui distinguent les peuples entre eux; c'est elle aussi qui les unit tous par l'ascendant suprême qu'elle exerce sur les cœurs.

Étudions le génie civilisateur et progressif des nations, rapprochons les époques et les faits qui s'y rapportent, et nous le verrons se développer sur cette loi que la nature a formulée pour la propagation et la conservation des êtres, s'appuyer sur la force d'attraction qui assimile et identifie les espèces, et enfin faire naître de l'union intime des hommes tous les germes de civilisation et de progrès.

Dès la naissance du monde, l'Europe, l'Asie et tous les pays dont les traditions historiques sont connues, nous présentent les premiers enfants de la terre, forcés de se créer une existence collective et homogène, fonder leur contrat d'alliance sur l'unité fraternelle, faire de la défense, de la conservation et de l'état matériel et moral de la société la cause

de tous ; confondre leur force et leur intelligence , leurs vues et leurs sentiments pour se mettre à l'abri de la crainte et du besoin : ils sont pourtant grossiers et sauvages , ils errent dans les bois et dans les déserts ; mais l'amour , cette loi suprême de la vie , les rapproche et les unit ; ils vivent tous sous l'empire d'une égalité parfaite et d'une liberté sans contrainte ; le père ou le patriarche est investi d'un pouvoir absolu , mais tutélaire ; il domine seul , mais par ses conseils , par l'influence que sa grande expérience lui donne , et il n'exerce son autorité que pour maintenir l'ordre et l'union parmi les frères .

Ce mutualisme social que les anciens historiens ont décrit , que les plus grands poètes ont chanté sous le titre pompeux d'âge-d'or , indique les dispositions naturelles de l'homme vers un ordre de chose en rapport avec sa dignité et les hautes prérogatives attachées à sa nature ; et lorsqu'on suit le progrès intellectuel des nations qui ont eu un caractère politique , on voit que ce sublime instinct ne leur a jamais manqué tant qu'elles ont eu des sages pour les conduire .

Sous l'empire du principe maçonnique ou de la fraternité sociale , l'Égypte vécut heureuse et tranquille pendant une longue série de siècles , et avant et après Sésostris on ne sait pas le nombre des Pharaons qui se succédèrent les uns aux autres dans le patriarcat royal , que ce peuple primitif s'était imposé . Voltaire , ne s'attachant pas à la chronologie des temps héroïques , mais jugeant par supposition , pense que depuis Cecrops jusqu'au dernier roi d'A-

thènes, il dut s'écouler un temps immense, durant lesquelles Grecs jouirent sans interruption du bonheur paisible et doux que procure un gouvernement de famille; enfin, les Romains vécurent cinq cents ans dans cette unité morale et politique que le lien fraternel fait naître, et c'est leur plus beau titre de gloire aux yeux de la postérité.

Nous n'avons jusqu'ici envisagé le principe maçonnique que dans sa simplicité originelle, alors que son action instinctive créait la vie communicative et fondait les existences sociales. Maintenant nous allons le voir croître et s'agrandir; prendre avec le sentiment de sa puissance une position conforme à sa nature morale; s'emparer de toutes les créations du génie, de tous les travaux de l'esprit; en faire un code de science générale pour les peuples et les générations; établir sur le culte saint de l'humanité les doctrines philosophiques et religieuses, et faire de la fraternité universelle la théorie élémentaire de l'éducation du genre humain.

La Maçonnerie naissant avec le monde n'a point subi le torrent des vicissitudes que les nations et les empires ont eu à supporter; autour de son centre d'animation se sont toujours groupés des hommes d'élite qui, joignant la force au courage, et la sagesse au savoir, ont su en tout temps la préserver de la contagion des erreurs de la terre, et lui conserver la pureté de son origine céleste. Trop souvent poursuivie par la force brutale, par des populations ignorantes qui ne la comprenaient pas, ou par des tyrans qui voulaient

abrutir les hommes pour être plus à même de les rendre esclaves, elle dut s'entourer d'une ombre mystérieuse, cacher les vérités naturelles qu'elle enseignait sous le voile de l'allégorie; symboliser l'éternel et immuable travail de la nature; emblématiser les causes et les effets de son active puissance; et enfin, conserver dans le sanctuaire le dogme de l'unité de Dieu dans sa pureté native : dogme sur lequel tant d'imposteurs officieux, se disant prophètes ou envoyés du ciel, ont bâti des romans si bizarres et si burlesques.

Toutefois, constante dans son œuvre de dévouement et d'amour, la Franc-Maçonnerie n'a point reculé devant le fantôme des illusions de la terre; jamais les superstitions et les préjugés n'ont eu d'empire sur elles; jamais l'attrait d'une brillante mais douteuse philosophie ne l'a fanatisée. Elle n'a vécu que par la raison et la vérité, et hors de ces deux puissances de la vie morale, elle n'a vu partout qu'orgueil et sottise; hypocrisie et ambition.

DE LA THEOPHILOSOPHIE.

Ce n'est pas assez que l'édifice social soit conçu sur les larges bases de l'architecture du monde, sur l'ordre et les sympathies qui enchaînent et unissent toute l'œuvre de la création ; ce n'est pas assez, dis-je, que l'instinct fraternel ait forcé la sagesse humaine à devenir l'émule de la sagesse divine : il faut commencer le grand travail de la régénération intellectuelle ; prendre, comme on le dit maçonnièrement, la truelle et le marteau, l'équerre et le compas pour donner à la pierre brute une perfection géométrique (1) ; réédifier le temple symbolique d'Hiram, relever la croix mystérieuse du fils de Marie, c'est vouloir retremper notre nature au feu du génie céleste ; c'est lui donner la force et la vertu qui sont nécessaires à sa vie morale (2).

(1) La pierre brute c'est l'homme sauvage et grossier qu'il faut amener à la condition normale de son perfectionnement.

(2) Je suis loin de nier l'existence du temple de Salomon ; mais je crois que le maçon qui ne voit dans ce chef-d'œuvre architectural que l'image symbolique de la pensée d'un sage qui s'occupe pendant sa vie à faire du cœur de l'homme le temple de toutes les vertus pour l'offrir au grand Architecte de l'univers, comme le seul hommage digne de lui, a saisi l'esprit religieux de la vraie Maçonnerie ; je ne doute pas aussi du sacrifice d'immolation du Christ ; mais faire de cet acte de dévouement le symbole de l'amour d'un Dieu qui vient par la charité régénérer le monde, c'est entrer dans la vérité du culte maçonnique.

Pour arriver à cette fin, la Maçonnerie ne commencera pas par faire parler l'austère raison, par soumettre notre faible intelligence aux épreuves d'une trop vive lumière : elle observera l'homme, et dans ses penchants souverains, dans le mouvement de ses impressions morales elle trouvera la force attractive qui l'attachera au bien. Dans ce grand œuvre de perfectionnement, ce sera l'esprit de Dieu qui lui servira de guide suprême, et sur cet océan de sagesse et d'amour elle posera les bases de l'alliance fraternelle du genre humain.

Dieu est un être essentiellement nécessaire à l'existence du monde; il est l'âme du mouvement, la cause première de l'harmonie universelle; c'est lui qui ouvre à l'humanité la source de toutes les perfections, et sa main puissante lui ferme les abîmes de la mort et du néant; la raison et l'intelligence, la sagesse et la vérité étant les attributs distinctifs de Dieu, il ne peut vouloir que le bien; le mal est l'abnégation de son œuvre éternelle; supposer qu'il puisse le faire, comme l'a pensé Descartes, c'est nier le caractère de sa divinité.

Si la nature de Dieu est incompréhensible, cela vient de ce que l'esprit humain ne peut pas renfermer la suprême grandeur de sa perfection dans une idée qui lui soit propre; mais cette nature a une puissance d'action immense et une vertu de création infinie, elle est le grand véhicule de la vie et de l'intelligence du monde, et comme elle agit sur toute

chose, toute invisible qu'elle est, notre esprit ne saurait la nier (1).

La croyance en Dieu n'est point le rêve d'une heureuse philosophie, et comme l'a dit un grand orateur Romain (2), les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir, et la politique et les lois n'y ont eu aucune part. La croyance en Dieu est le fruit d'une lumière intérieure, d'un instinct dominateur de la conscience; en vain on cherche à effacer de son âme l'idée d'un être suprême, elle se représente sans cesse; il y a toujours un je ne sais quoi qui nous entraîne vers elle, et qui nous dit tout bas : il y a un Dieu.

Prendre Dieu comme la cause première des origines morales qui fixent les destinées terrestres de l'homme, le croire le continuateur éternel de l'ordre et de l'harmonie du monde, le dispensateur suprême de la justice, la source de toute vérité, le foyer de la vraie lumière, faire de cette science théologique la base de la science civile et politique, c'était entrer dans la pensée intime de l'humanité et nourrir ses instincts providentiels; c'était, dis-je, harmoniser le bonheur commun sur l'union mutuelle des hommes et faire du besoin d'aimer la loi suprême de la vie sociale.

(1) Cette idée a été un peu trop généralisée par Pythagore. Ce philosophe a dit que Dieu était un esprit répandu et agissant dans toute la nature, et que nos âmes étaient des parcelles de sa substance. Cette doctrine, développée par Virgile dans ses *Géorgiques*, et par Ovide dans ses *Métamorphoses*, a servi de thèse à Spinoza pour justifier son athéisme.

(2) Cicéron.

Sans doute les premiers législateurs de la terre, patriarches ou rois (1), n'eurent pas besoin de la voix d'un prophète ni de celle d'un ange pour comprendre cette vérité et pour la mettre en pratique; mais pour en faire une loi universelle et lui donner une force salutaire, il fallait prévoir les abus énormes que nécessairement ferait naître la croyance en Dieu mal comprise ou mal interprétée, la pensée innée dans l'homme d'un créateur suprême qui agit librement et souverainement sur la nature et lui donne une vie de régénération éternelle devait saisir d'une téméraire curiosité tout le genre humain, et il était à craindre que voulant connaître la divinité et étudier son incompréhensible puissance chacun se ferait un Dieu à sa manière d'où naîtrait un polythéisme sans portée morale et une idolâtrie stupide et dégradante.

Renfermer la croyance religieuse dans l'unité de Dieu, dans sa justice et dans son amour, c'était prendre les éléments de la science sociale à leur véritable source, et poser le droit naturel et les lois qui en dérivent sur des bases immuables (2). L'unité

(1) Les premiers d'entre les hommes qui donnèrent des lois à leurs semblables ne furent que des pères de familles ou les chefs de quelques tribus qui avaient une intelligence plus exercée et une expérience plus approfondie des choses.

(2) Cicéron qui s'était nourri de la lecture des philosophes de l'antiquité, et qui connaissait parfaitement leur doctrine, n'a pas craint de suivre leurs idées, surtout celle d'Aristote en ce qui touche les attributs de la divinité: il enseigne qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est l'auteur de la droite raison, que la droite raison est une loi immuable éternelle et la base du droit naturel, que le droit naturel est le déve-

de Dieu donne à la théologie un langage simple et intelligible; à la métaphysique dogmatique, une portée sublime, aux mystères de la nature, une sainte origine; elle préserve le monde de ce torrent d'erreurs dont l'ignorance et la cupidité l'ont inondé, et réduit au silence ce froid et sec positivisme qui veut contraindre la raison à ne décider que sur ce qui frappe les sens et nourrit la matière. Dailleurs l'unité de Dieu fut la croyance universelle des premiers enfants de la terre; alors qu'il n'y avait ni poètes, ni théologiens qui se livraient au jeu des interprétations et des prophéties. Le Dieu d'Abraham était le seul Dieu de l'univers, et le culte qu'on lui rendait était simple et pur comme la pensée religieuse qui l'inspirait; quelques mottes de terre dites porphyre formaient l'autel; des brins d'herbes ou des fruits sauvages étaient l'holocauste que le père de famille, entouré de ses enfants, offrait au Dieu de la nature.

Sous la période patriarcale, alors que la loi de famille régissait la société, la puissance paternelle ne relevait que de Dieu; c'est aussi sur Dieu seul qu'elle réglait sa volonté souveraine. Tout se faisait

loppement de ce que nous appelons la loi naturelle, qui a la vertu propre et interne de procurer l'avantage du genre humain; il conclut que la morale étant la science qui doit appprendre aux hommes à se rendre heureux, l'objet de cette science doit être d'enseigner le moyen d'accomplir le droit naturel qui procure le bonheur. Or, dès que la morale a sa source dans le droit naturel et que Dieu est le souverain législateur du droit naturel, la morale doit avoir des règles sûres et inébranlables. (Fragm. de Républ., liv. 3.)

dans le foyer domestique sous l'inspiration de Dieu, ou par son intervention ou par un effet de sa providence (1). Ainsi cette puissance toute absolue qu'elle était, n'avait rien d'arbitraire, rien de tyrannique; les inspirations de la conscience, les sentiments naturels en réglaient le mouvement; la hiérarchie qui existait entre les frères n'était aussi qu'une chaîne d'ordre et de convenance, que l'esprit protecteur et tutélaire de la communauté rendait nécessaire. L'aîné n'avait d'autre prérogative que celle d'être le premier des enfants d'une même race, et c'était un crime aux yeux de tous lorsqu'il manquait envers quelqu'un d'eux à la loi de nature ou aux droits qui en dérivent (2).

Signaler les habitudes sociales de l'époque primitive, c'est prouver que la liberté et l'égalité, sans lesquelles toute société fraternelle est impossible, furent les deux principes de droit qui servirent de base au contrat d'union des anciens habitants de la terre; et il ne faut pas croire, ainsi que le pense Voltaire et la plupart des encyclopédistes, qu'il pé-

(1) Pour bien comprendre le sens biblique, et celui des livres sacrés des religions primitives, il faut savoir dépouiller l'esprit de la lettre et chercher dans l'expression figurée le sens propre de la pensée. C'est une absurdité que de croire que Dieu ordonne ou commande personnellement, ou par des agents immédiats. Sa voix c'est celle de l'univers; ses ministres sont sa sagesse et sa providence qui se révèlent en toute chose.

(2) Si le droit d'aînesse eût été autre chose qu'une autorité de direction que l'âge et l'expérience donnaient, Ésaü n'aurait pas vendu le sien à Jacob si légèrement et pour si peu.

chèrent contre la logique de la vérité ceux qui fondèrent la politique sur les autels et qui donnèrent aux lois civiles une sanction religieuse. La liberté et l'égalité qui tiennent en équilibre le monde, émanent de Dieu; pour les faire prospérer dans le gouvernement des hommes, il est nécessaire de les établir, non pas sur des opinions arbitraires, ni sur un calcul de jurisprudence que le souffle des révolutions emporte et détruit, mais de les faire descendre de leur origine naturelle : Cécrops et Cadmus ne furent point envoyés par les dieux de l'Égypte pour civiliser la Grèce; la déesse Égérie ne dicta pas les lois que Numa donna aux Romains, ni Minos ne mit point son code dans les mains de Licurgue; mais ces grands fondateurs des nations, en considérant la divinité comme la cause première de toutes les associations humaines, sanctifièrent le droit souverain des peuples, et ce fut sur ce droit que se formèrent la nationalité et la patrie, deux puissances morales qui unissent les hommes par les liens d'une intime fraternité (1).

Le dogme de la fraternité universelle, sur lequel reposent la foi religieuse et la doctrine sociale de la Franc-Maçonnerie (2), se serait propagé parmi les

(1) L'Écclésiaste veut que Dieu ait laissé aux hommes le soin de se gouverner eux-mêmes; cela ne dit pas que le pouvoir des rois descende du ciel, mais bien que la souveraineté nationale est seule de droit divin; j'entends dire qu'elle a seule une origine naturelle et légitime.

(2) En Franc-Maçonnerie il ne faut jamais séparer la fraternité de la charité, ce sont deux sœurs qui ont Dieu pour père et la nature

nations et perpétué dans l'enceinte des siècles, si l'égoïsme, monstre né d'une nature corrompue et d'une raison pervertie, ne fût venu établir le tien et le mien, et créer avec l'inégalité des conditions, les catégories sociales. Du moment que les forts et les habiles se crurent quelque chose de plus que les faibles et les ignorants, et que, plein de cette funeste vanité, ils se permirent d'usurper ce qui était la propriété de tous, l'unité morale qui régnait dans les races patriarcales cessa d'exister; en sortant du rayon de la famille les hommes se créèrent des droits et des pouvoirs exceptionnels qui n'eurent point de limites. Bientôt l'intérêt les divisa, l'ambition les arma les uns contre les autres, et la force et la ruse toujours audacieuses et téméraires se firent un jeu de leurs passions et de leurs faiblesses. Ainsi commença l'esclavage moral et politique dans lequel les fourbes et les imposteurs placèrent le genre humain.

Les dons de la nature ne se perdent jamais, la tyrannie ou la superstition peuvent les abâtardir, mais non pas les détruire; la liberté et l'égalité qui avaient formé le lien social, vivaient dans tous les cœurs, mais il n'y avait plus d'amour fraternel, plus d'union intime parmi les hommes, et par conséquent plus de cette force morale qui fait triompher la vertu. Entraînées par le torrent, les générations vivaient dans

pour mère, et qui travaillent sans cesse et en commun pour le bonheur de l'humanité; c'est à l'une et à l'autre que nous consacrons le culte de notre foi et de notre dévouement.

le sang et dans la boue où un égoïsme humanicide les avait plongées. C'est de cet état déplorable que quelques sages voulurent relever l'humanité en retrem-pant son être moral au feu sacré qui avait animé l'intelligence des races primitives.

Sous le titre vénéré de serviteur du grand Architecte de l'univers, ils bâtirent des temples à sa gloire; ils se livrèrent à l'étude de ses perfections infinies et à la contemplation de ses merveilles. Devenus, par les révélations de la nature, possesseurs de la science de la vie, ils se dirent : jeterons-nous dans le foyer des peuples la vérité que nous avons trouvée dans le sein de Dieu? la dépouillerons-nous de son enveloppe mystérieuse qui la cache aux yeux des mortels? Voilà une question que trop souvent un stupide orgueil philosophique a voulu résoudre en faveur d'une fausse philanthropie; et les sages qui avaient résolu de régénérer les voies de l'intelligence sociale, s'arrêtèrent devant les conséquences funestes qu'entrainerait l'émission spontanée de la vraie lumière dans le monde. Voués au culte de l'humanité, ils ne voulaient pas voir de nouveau se corrompre dans sa source les éléments de sa puissance et de sa gloire; ils savaient que les chimères et les illusions l'entrainent, que ses capricieux égarements lui font perdre tous les avantages de son avenir. C'est pourquoi ils conçurent le projet de la retirer de son suaire avec tout le ménagement que commande la fragilité de sa nature : la vérité qui fait sa force et son appui, la vérité, sans laquelle elle ne peut que se consumer

dans ses propres faiblesses, avait déjà souffert, sous leurs yeux, les transfigurations les plus monstrueuses. A peine s'était-elle montrée aux mortels que les fourbes et les imposteurs avaient emprunté ses formes virginales pour en parer les fantômes de leur aveugle ambition. Afin de lui épargner de si funestes épreuves ils la couvrirent d'un voile mystérieux (1) et la cachèrent dans le sanctuaire, mais non pas comme on a osé le dire pour la rendre inaccessible aux yeux des mortels. Bientôt on entendit une voix puissante s'écrier d'un bout du monde à l'autre : Venez hommes forts et courageux qui avez la conscience pure et l'intelligence élevée; venez, vous tous qui avez un cœur porté à la bienfaisance et qui vous croyez les enfants d'un même père : les portes du temple vous seront ouvertes, les trésors de la vraie lumière vous seront prodigués; mais que les profanes, à l'esprit borné, à la conscience étroite, se retirent du temple les oreilles bouchées; nous transmettons des mystères divins à ceux qui ont reçu l'initiation sacrée, à ceux qui pratiquent une véritable piété et qui ne sont pas enchaînés par les frivoles illusions de la terre (2).

Mais dans quelle contrée ces heureux prédestinés planteront-ils leur drapeau? où commenceront-ils

(1) Les doctrines théogoniques et théosophiques de l'ancienne Égypte forment, avec leurs symboles, une science immense, et offre ceci de remarquable, que le symbolisme est dans la science sacrée le spiritualisme en figures.

(2) Formule, à quelque chose près, qui se pratiquait dans les grands mystères.

leur saint apostolat? Quand l'histoire des sciences et des arts ne saurait pas nous en instruire; quand les traditions architecturales et la langue sacrée des hiéroglyphes et des symboles ne parleraient pas à nos yeux, il est un fait que tout l'univers proclame et qui atteste l'origine en Egypte d'une caste de sages, grands par leurs lumières et par leurs vertus, qui devinrent les maîtres en philosophie, en politique et en religion de tous les génies dont l'antiquité s'honore.

Possesseurs des vérités traditionnelles qui servirent de règles à la première société humaine, les anciens sages de l'Egypte avaient consacré un culte de reconnaissance et de respect au grand Architecte de l'univers (1). Ils l'adoraient dans les œuvres de la création, dans l'animation de la nature, dans le soleil qui est sa plus vivante image. A leurs yeux l'Être suprême était un dieu occulte, une profonde obscurité au-dessus de toute intelligence; un être invariable au milieu de tout ce qui est phénoménal dans l'univers. L'unité de Dieu était pour eux la cause première de l'harmonie universelle; elle résumait le grand mystère des facultés morales de l'homme et de l'intelligence des êtres; et c'est sur ce dogme qu'ils fondaient le principe gouvernemental, politique et religieux des nations.

(1) Les Égyptiens adoraient leur Dieu suprême sous les noms de Theoth, de Pthas, de Cneph, de Mondès, d'Amon, Ré, d'Osiris, de Séraphis, de San ou Cham et d'Horms, etc., etc. Il ne faut voir dans ces différentes dénominations que les attributs d'une seule et même divinité, attributs qui avaient chacun leurs symboles et leur origine naturelle.

Sous l'autorité paternelle de l'un d'entre eux, appelé Hyérophante, ils cultivèrent cette science sacrée et résolurent de ne la communiquer qu'à ceux qui seraient en état de la comprendre et de la faire prospérer parmi les hommes. Ce fut dans cette pensée de prévoyance que commença la chaîne d'enseignement théo-philanthropique, qui, depuis Zoroastre jusqu'au Christ, ne subit point d'interruption.

Sans doute avant le fondateur du culte persan, d'autres sages avaient parcouru l'Égypte et s'étaient fait initier aux mystères de ses temples, mais Zoroastre doit être considéré comme le premier parmi les génies supérieurs de l'Asie qui surent profiter des doctrines morales et philosophiques que les savants de Thèbes, de Memphis et de Saïs professaient (1). Ce moraliste croyait à un Dieu suprême, immuable, éternel, essentiellement nécessaire à l'existence du monde. Il l'appelait Temps sans borne, et disait que sa nature était si parfaite, qu'il ne fallait pas chercher à la comprendre, et que l'intelligence humaine devait se borner, envers elle, à une silencieuse vénération. Zoroastre fonda sa doctrine théosophique et reli-

(1) Plusieurs savants doutent si Zoroastre se fit initier aux Mystères Égyptiens. Cependant l'analogie de son système religieux avec celui des Hyérophantes est trop frappante, pour ne pas laisser croire qu'il a puisé à la même source que Moïse, Aristobule, Philon, Pythagore, Platon et d'autres doctrinaires théosophes, révélationnistes ou mystériosophistes, le zoroastrisme a ses mystères : ses intuitions, ses révélations ; il symbolise les attributs de l'Être suprême, et en fait l'objet d'un culte particulier, etc., etc.

gétise sur l'action des deux causes qui agissent simultanément et souverainement sur la nature; il donna à ces deux causes une personnification métaphysique: il appela l'une Ormuzd ou bon génie, principe ou source de tout ce qui est bonté, pureté et lumière; et l'autre Ahrimane ou mauvais génie, source ou principe de tout ce qui est mal, vice ou ténèbres (1).

Après Zoroastre, le personnage le plus important de l'Orient, c'est Moïse. Sauvé des eaux par la fille d'un Pharaon, il fut élevé par les prêtres de l'Égypte et il resta assez de temps parmi eux pour apprendre tout le secret de leur science sacrée; doué d'un esprit profond et d'un génie fertile en ressources, ce législateur comprit que pour élever à la dignité humaine une nation abrutie, ignorante et grossière, comme était alors celle des Juifs (2), il fallait attacher les esprits

(1) En dépouillant cette doctrine du voile allégorique qui la couvre, on ne voit que le mouvement universel de la nature, la destruction et la régénération des êtres par l'absence ou la présence du soleil, on voit la vie et la mort, le commencement et la fin de toutes choses; enfin, on voit une vérité qui a servi de bases à toutes les théogonies et à toutes les cosmogonies du monde ancien et moderne.

(2) Au temps des premiers Pharaons, les descendants de Jacob vivaient parmi les Egyptiens comme des parias. Ils étaient superstitieux, enclins à l'idolâtrie, et livrés aux vices ignobles que l'ignorance et la misère engendrent. Moïse les tira de cet état d'esclavage et d'abrutissement. Il leur donna une religion simple, fondée sur les principes de la loi naturelle, et de laquelle il fit dériver les lois civiles et de police qui constituèrent son gouvernement politique. Les grands hommes qui succédèrent à Moïse modifièrent cette religion, ou plutôt ils lui firent perdre son antique simplicité, en l'embellissant par des ornements étrangers. Aristobule et Philon ingèrent dans sa partie dogma-

par un art enchanteur, et les asservir au joug d'un pouvoir suprême. Moïse se dit l'envoyé de Dieu, et il employa tout ce que les doctrines mystèresologiques et théosophiques ont de merveilleux pour faire croire à cette divine mission; ce qui fait dire à Schillers que du temps de Moïse, les prêtres de l'Égypte étaient dégénérés, et que leurs rites religieux avaient déjà perdu de leur sublime simplicité (4). Quoiqu'il en soit, l'esprit sublime avec lequel Moïse a écrit la Genèse, les Tables de la loi, la sagesse avec laquelle il conduisit pendant quarante ans les Hébreux; les habitudes et les mœurs de famille qu'il leur fit contracter et qui ont donné à ce peuple un caractère original et une nationalité impérissable, en feront toujours le génie le plus extraordinaire de l'ancien univers.

Enfin voilà deux grandes figures de maîtres qui apparaissent dans le lointain des âges avec toute la force de la raison et toute la puissance du génie. Élevés dans les sanctuaires d'Hermès et d'Osiris, ils y ont puisé la science théosophique et philosophique sur laquelle leurs systèmes religieux sont établis, systèmes

tique les idées de Platon et de Pythagore; les Esséniens et les Thérapeutes augmentèrent sa doctrine et ses rites sacrés de tout ce que le syncrétisme oriental pouvait leur fournir de merveilleux; de sorte qu'à la venue du Christ le judaïsme était tout autre que celui que Moïse et Araon avaient fondé.

(4) Voyez le Moïse de Schillers, petite brochure précieuse pour les francs-maçons qui veulent se faire une juste idée des initiations des anciens Égyptiens.

qui plus tard servirent de base à tous les rites maçonniques inventés depuis le Christianisme; en vain on chercherait à nier l'affinité de leurs doctrines et la direction analogue de leurs travaux; quoiqu'éloignés de plusieurs siècles l'un de l'autre, on voit qu'ils ont été élevés à la même école et formés sur les mêmes principes.

Avec des caractères différents, ils ont le même centre d'activité et la même pensée providentielle les anime. Moïse est sévère et rigide; il a l'humeur inflexible, l'esprit positif, la parole solennelle et prophétique. Zoroastre est plus doux, plus tolérant; il comprend mieux les besoins de notre humanité et se laisse plus conduire par les mouvements de son cœur; mais l'un et l'autre s'accordent sur les points fondamentaux du dogme moral et religieux; l'un dit dans le Zend-Avesta ce que l'autre apprend dans les Tables de la loi. Tous les deux règlent les devoirs civils sur la loi naturelle dont Dieu est le principe et la fin. Tous les deux veulent que les hommes vivent en frères (1), sous le régime d'égalité et de convenance

(1) ZOROASTRE.

Soyons doux, soyons bons, soyons charitables, aimons nos semblables. Consolons les affligés, pardonnons à ceux qui nous offensent. Conservons-nous purs d'âme et de

MOÏSE. — *Écoute Israël.*

1. Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré de l'Égypte, de la maison de servitude: Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'idole ni d'image taillée ni aucune figure pour les adorer.

2. Tu ne prendras point le nom du Seigneur ton Dieu en vain, car le Seigneur ton Dieu ne tiendra point pour

que prescrit la raison ; ils ont trouvé, l'un et l'autre dans le temple du grand Architecte de l'univers, la parole perdue, cette émanation du logos éternel, cette source de lumière et de vérité qui vivifient l'intelligence humaine, et en fait un attribut de la Divinité, et ils la répandent parmi leurs nations qu'ils rendent plus sages et plus heureuses. Pendant que ces génies bienfaisants sèment le germe civilisateur dans le désert de la vie sauvage, la Grèce et Rome n'existent pas encore, et les populations de l'Occident sont livrées à une stupide ignorance.

Cependant l'Asie apporte sa croyance et ses mœurs dans les belles contrées de la Grèce ; un théosophisme fondé sur de brillantes fictions et sur l'allégorie du

corps ; ne soyons ni ambitieux ni vains ; instruisons les ignorants, reprenons les méchants.

Disons toujours la vérité aux souverains. Quelque favorisés que nous soyons par les honneurs et par les richesses, ne nous considérons jamais comme sortis du cercle d'égalité naturelle établi par le Créateur.

innocent celui qui aura pris le nom du Seigneur son Dieu en vain.

3. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat.

4. Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre.

5. Tu ne tueras point.

6. Tu ne commettras point fornication.

7. Tu ne déroberas point.

8. Tu ne diras point de faux témoignage contre ton prochain.

9. Tu ne désireras point la femme de ton prochain.

10. Tu ne désireras point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui lui appartienne.

merveilleux travail de la nature, ouvre un vaste champ au génie d'un peuple spirituel et sensible. Cette religion, toute d'images spiritualisées, toute de personnifications divines, offre à deux grands poètes un sujet sublime de composition. Homère chante la puissance des dieux et leur influence providentielle sur la destinée des mortels; Hésiode fait l'histoire de leur origine (1); mais trop versés dans le principe des choses pour ne pas connaître le fond de la théologie payenne, ils proclament le grand Jupiter comme ayant seul une puissance indépendante, absolue et souveraine; Homère l'appelle le dieu suprême, le dieu des dieux; Hésiode dit qu'il est le père de la nature et la source de toute justice. Ainsi, à travers le jeu d'une imagination ardente qui crée et multiplie les tableaux fabuleux et pittoresques, on voit surgir le dogme de l'unité de Dieu; on le voit naître de l'instinct puissant de la raison et former la base morale du travail du génie. Les éléments se déchaînent et jettent la nature dans un épouvantable désordre : Dieu parle et les éléments se taisent, et le mutuel enchaînement de l'ordre se rétablit; les peuples se font des guerres criminelles; Dieu souffle sa colère sur les contrées où règne une passion homicide, et il ne reste plus que les ruines de l'orgueil et de la folie des hommes; il ne reste plus que l'esprit de sa justice pour servir à éclairer de nouvelles générations.

(1) Homère, *Odyssée*, *Illiade*; Hésiode, *Théogonie*.

Mais les peuples qui ont été élevés sous l'empire des passions matérielles aiment mieux ce qui flatte les sens que ce qui ennoblit l'âme ; pour les soumettre aux lois d'une morale pure et d'une croyance de principe, il ne suffit pas de fonder leur éducation sur l'amour de la vertu et de la vérité, il faut aussi que des réglemens sévères, analogues à cet enseignement paternel, servent d'appui à la politique et à la religion, afin que ceux qui enseignent ou qui gouvernent ne puissent jamais faire de leur science ou de leur pouvoir un abus perfide.

La nation la plus spirituelle du monde, celle qui devait servir de modèle à toutes les nations de l'Europe, aurait été aussi la plus religieuse et la plus sage, si les bases sociales établies par Solon eussent été respectées par ceux qui devaient la conduire. Les Grecs, libres avant d'être éclairés, se livrèrent à leur penchant pour le merveilleux ; ils s'attachèrent à la lettre plutôt qu'à l'esprit de leur poésie religieuse ; ils prirent les fictions et les allégories, sous lesquelles la vérité était cachée, comme des points de foi, ils en firent l'objet de leur culte et de leurs adorations ; alors le plus petit bourg eut son dieu, son temple, ses prêtres et ses oracles ; la politique inventa pour gouverner une théologie analogue à la croyance populaire (1). Ce fut ainsi que malgré l'esprit et le génie,

(1) Dans un fragment de Varron, conservé par saint Augustin, dans la Cité de Dieu, il est dit que les payens avaient trois théologies : la fabuleuse, la physique et la politique. Cette dernière consistait en ce

ce peuple se trouva asservi à une théocratie absurde qui lui ferma les voies de l'avenir.

Lorsque la religion descend des régions saintes où la conscience et la vertu l'ont placée pour ne s'occuper que des intérêts terrestres, elle cesse d'être un appui pour les lois et pour les mœurs; et loin de servir de sauve-garde à la société, elle aide aux fripons et aux hypocrites, à nourrir les illusions et les chimères des âmes crédules et timorées. Le principe religieux corrompu, la fraternité sociale, qui tient à ce principe comme l'âme tient au corps, se perdit dans la Grèce; les rapports et les alliances entre les hommes ne se formèrent que sous l'empire des intérêts privés ou par un besoin que la crainte ou l'espérance faisaient naître; alors chacun se fit un univers de sa propre existence, et ne vit rien autour de lui que l'ombre de lui-même. Les hommes supérieurs qui avaient quelque noble ambition à cultiver ou quelque gloire d'avenir à attendre, voyant que l'éducation publique manquait à son but naturel, qu'elle ne tendait qu'à ingérer dans l'esprit du peuple un matérialisme sans sève et sans vigueur, et qu'à rendre ses mœurs plus dissolues et ses croyances plus frivoles, allaient dans une autre contrée apprendre ce qui était défendu d'enseigner dans leur patrie. Depuis Thalès jusqu'à Platon, et depuis ce dernier jusqu'aux premiers siècles

que les habitants des villes et les sacrificateurs devaient savoir et mettre en pratique. On trouve dans cette théologie les dieux que l'État adore et quels sacrifices il fait que chacun leur fasse.

du Christianisme toutes les capacités scientifiques et littéraires de la Grèce et de l'Italie furent en Egypte se faire ouvrir les temples où la sagesse des dieux s'était renfermée; là ils retrempaient leur nature d'homme au feu d'une science plus élevée et plus en harmonie avec les nobles instincts de leur raison; et tel était l'effet merveilleux de cette éducation instantanée, de ce cours de morale de quelques jours, que ceux qui sortaient des voies initiatrices, se livraient incontinent à des études sérieuses, à un examen plus approfondi des causes et des effets de la nature, à un travail plus consciencieux sur ce qui a rapport à l'intérêt général des hommes et aux besoins de la société. La théophilanthropie était pour eux une science de prédilection; ils aimaient à la cultiver parce que ses principes étaient grands et sublimes, que l'amour de Dieu et des hommes en était le but unique et solennel. Sans doute les philosophes et les sages n'avaient point une unité de pensée et de sentiment sur le critérium ou l'essence des choses, sur la divinité, sur l'état normal de l'humanité et de la société, et différents systèmes de métaphysique et de politique générale divisaient les savants; mais c'était entre eux une guerre d'opinion, tout se passait en plaidoyers scientifiques, et la fraternité n'y perdait rien; il n'y avait point d'autodafé, point de martyrs, point de sang répandu pour telle doctrine ou telle croyance, ces disputes faites sans haine, sans esprit de parti n'arrêtaient point le progrès intellectuel; mais la morale naturelle, mère de la fraternité humaine, voyait son influence s'af-

faiblir et se perdre par le contact d'une religion toute faite pour aviver les appétits des sens et mettre en jeu les passions; le paganisme avait une constitution religieuse trop appropriée aux faiblesses de notre nature pour ne pas avoir sur elle un pouvoir dominateur. Ses rites licencieux, ses croyances puériles, ce merveilleux poétique répandu sur les usages les plus frivoles devaient nécessairement éloigner les hommes de l'unité sociale, et affaiblir de plus en plus le lien fraternel. Tel était l'état de la société lorsque le Fils de Marie apparut sur la terre.

La nature de mon sujet ne m'oblige pas à parler sur la mission cœléste du Christ, à rechercher si ce fut dans les temples de l'Égypte ou dans le ciel qu'il se tint caché pendant les quinze années qu'il resta inaperçu sur la terre; mais je puis dire que cet incompréhensible génie, en détruisant le paganisme pour mettre à sa place la religion de la charité, fit l'œuvre d'un dieu; il établit comme loi générale de la société religieuse et politique la fraternité universelle qui est le vœu de la nature et la pensée suprême du grand Architecte de l'univers, comme mobile souverain de la destinée terrestre de l'homme.

DES INITIATIONS.

Si j'avais à faire l'histoire des initiations anciennes, je suivrais la généalogie des savants qui ont traité des usages et des rites religieux, depuis Hérodote et Diodore de Sicile jusqu'à Montfaucon et don Calmet, et je parviendrais facilement à faire un gros volume qui servirait à ceux qui aiment à faire des livres avec des livres, mais qui serait fort inutile à la grande famille des initiés. La manière dont j'envisage mon sujet, me dispense de moissonner pour les autres dans les champs de l'antiquité; je dois faire connaître le but moral des initiations, et les effets bienfaisants qu'elles produisaient sur l'esprit du peuple. Ce travail est moins important, mais il est plus consciencieux et plus nécessaire.

Tant que la science des sages qui dirigeaient les races primitives se borna aux simples éléments d'un ordre social, que l'instinct seul de la raison indiquait, les exceptions et les préférences furent inutiles dans le domaine des connaissances humaines; et les faibles, comme les forts, purent, sans danger pour la société, s'approcher du foyer de lumière que la nature encore sauvage avait su se former; mais lorsque à force d'étude et de travail quelques hommes privilégiés du ciel furent parvenus à découvrir les mystérieuses profondeurs où le grand Architecte de l'univers cache sa vo-

lonité éternelles lorsqu'ils eurent reconnu que la vie du monde était l'œuvre de son amour, et la vérité l'enfant de sa pensée intime; ils durent faire de cette science la religion de l'intelligence et d'urgence, et lui vouer un culte de respect et d'admiration.

Ce ne fut point, comme l'ont avancé certains détracteurs des usages religieux de l'antiquité, pour asservir notre faible humanité au joug d'une longue et funeste ignorance, ni pour priver la société des moyens sur lesquels elle pouvait asseoir son indépendance morale et la force de son principe organisateur; que les fondateurs des nations firent du sanctuaire des dieux, le centre de la vraie lumière et soumettent à de mystérieuses épreuves ceux qui voulaient la connaître; mais pour sanctifier son origine et lui donner un caractère sacré; jamais, que je ne sache, les voies initiatrices ne furent fermées à l'homme sage et consciencieux qui joignait à des mœurs pures l'amour de la science et le désir de la répandre parmi ses semblables; jamais on ne vit s'établir des exceptions ou des catégories, si ce n'est celle des incapacités morales; ni le rang, ni les dignités n'obtenaient des préférences, le mérite personnel seul était considéré; une belle âme, de généreuses dispositions, un noble dévouement pour l'humanité, telles furent les qualités que l'on exigeait de ceux qui voulaient participer aux bienfaits de l'initiation. Les prêtres de Jupiter Ammon furent sourds à la voix d'Alexandre, ceux de Cérès Éléusine à celle de Néron, et le sanctuaire de leurs temples fut ouvert à Orphée, à Linus, à Minos

et aux philosophes de toutes les opinions et de toutes les croyances.

Cependant, me dira-t-on, pourquoi cet appareil inquisitorial à la porte du temple? ces expériences faites sur le corps et sur l'âme des néophytes? cette enquête de leur vie, cette étude minutieuse de leur caractère et de leurs mœurs avant le baptême de la consécration fraternelle? En jetant un œil scrutateur sur la société telle qu'elle était alors et telle qu'elle est encore, il est facile de comprendre et de justifier de pareils actes de prudence.

La partie intérieure des temples réservée au sacerdoce était l'asile de la science : c'était là que la raison soutenue par le travail et l'expérience, mûrissait l'élément civilisateur et préparait les premières couches de la vie intellectuelle. Les prêtres, alors dégagés de toute passion terrestre, ne demandaient pas mieux que de trouver des ouvriers disposés à coopérer à l'édification du temple symbolique, c'est-à-dire à l'œuvre de la perfectibilité de l'esprit humain ; mais ils voulaient des hommes pour former l'homme, ils voulaient de ces natures puissamment constituées qui recherchent les obstacles pour les vaincre et qui ne sont jamais mieux qu'au milieu des difficultés que présentent les créations du génie ; et le monde profane renferme tant de perversités cachées, tant de vaines ambitions et un si grand nombre d'esprits légers et frivoles, que pour n'avoir dans la communion des philanthropes ni renégats, ni hypocrites, il était essentiellement nécessaire de connaître la force morale et le courage des néophytes,

d'étudier leurs inclinations, de savoir s'ils pouvaient se dépouiller des faiblesses de leur humanité et renoncer au tissu d'erreurs et de préjugés qui forme les habitudes mondaines. Les initiations avaient aussi pour but d'unir les enfants de la vraie lumière par une pensée sociale, d'établir entre eux un lien de fraternité fondé sur une même foi, une même loi et sur une homogénéité de sentiments d'affection et de langage, afin que d'un bout du monde à l'autre ils pussent se parler, s'entendre, s'obliger et vivre dans une tranquille et douce cordialité.

Repousser l'usage religieux des initiations comme contraire à la raison, le mettre au rang de ces roueries éblouissantes dont le charlatanisme sacerdotal se sert pour entretenir la crédulité du peuple, c'est pécher par ignorance ou manquer de bonne foi. L'initiation est une éducation mystérieuse; elle a pour but d'éprouver les forces morales de l'homme, de le rendre plus courageux et plus dévoué, et de l'attacher par le serment et le secret à un principe fixe et immuable. Dans les sciences positives, dans celles dont le progrès dépend du calcul ou de la méditation, les épreuves préparatoires sont inutiles, parce que leurs études n'exigent aucun sacrifice de soi-même. Mais il n'en est point ainsi pour une doctrine fondée sur l'unité morale et d'où découlent tous les principes de moralité nécessaires à l'union fraternelle des hommes; lorsque cette doctrine sert de base au contrat d'alliance d'une société religieuse et philosophique, si on veut la professer sous le patronage de

la communauté, on doit, avant, éprouver sa force et le courage de son âme, car une fois sortis du temple où l'on a consacré son serment et stygmatisé sa volonté, on ne s'appartient plus; on appartient au principe auquel on a immolé sa liberté, et alors il faut donner sa conduite et ses mœurs pour preuve de son zèle et de sa fidélité, ou passer pour avoir renié l'œuvre de sa conscience. Ce n'est pas une tâche facile à remplir que celle de vivre vertueux au milieu des vices et des passions de la terre; la volonté souvent ne suffit pas, il n'y a que le courage de la foi qui puisse nous conserver purs et dévoués.

On a beaucoup écrit sur les initiations du paganisme, et de toutes les choses qui se sont dites peu méritent d'être crues; ces actes religieux, les plus gravés et les plus importants de tous, se faisaient dans la partie la plus cachée du temple, non loin du sanctuaire, et quelquefois dans des souterrains, comme dans l'autre de Trophonius. Les précautions les plus minutieuses étaient prises pour être ni vu ni entendu, et pour rendre impossible toute investigation profane. D'un autre côté l'éducation religieuse du néophyte était faite, ses convictions déjà formées lorsqu'on le couronnait de myrthe et qu'on le lavait dans l'eau lustrale, et son œuvre initiatrice ne pouvait être que l'impression de sa foi; les initiés se faisaient de leur initiation un point d'alliance intime, et du secret une loi de religion; ils se regardaient au milieu de leur patrie comme un peuple séparé par les convenances du culte. La violation du secret était à leurs yeux une

espèce de déicide, un crime que ni peine ni tourment ne pouvaient racheter. Ils avaient fait partager ce sentiment à tous les peuples soumis à l'influence du sanctuaire; les Grecs avaient une si grande vénération pour les initiations aux mystères, qu'il suffisait d'en parler avec indifférence, ou de manifester une croyance contraire à cet usage religieux, pour exciter l'animadversion publique. Diagoras osa déclamer contre les mystères et il fut maudit de toute la Grèce; le poète Eschyle faillit être victime de la fureur du peuple pour avoir touché légèrement, dans une de ses pièces, aux mystères de Cérès, et Alcibiade fut condamné à mort par contumace pour s'être permis une représentation simulée des honneurs que l'on rendait à cette déesse. Si à tout ceci on joint la rigueur des lois contre les sacrilèges, le caractère sacré imprimé par l'opinion générale aux initiations, et l'inviolabilité du serment gardé par les initiés de tous les pays, on se convaincra avec la plupart des auteurs qui ont écrit sur cette matière, que le type sacré, l'essence réelle des mystères, est encore à connaître du monde profane.

De tous les sanctuaires où la consécration initiatrice était donnée, les plus anciens sont ceux de la Thrace et de la Samothrace ⁽¹⁾, et ceux de l'Égypte,

(1) Strabon dit qu'ils étaient très-anciens, et qu'ils furent apportés à Troie par Dardanus. Les Vestales, dit Denis d'Halicarnasse, étaient chargées de garder les mystères dont elles seules et le grand prêtre avaient connaissance.

dont les sièges étaient à Memphis, à Thèbes et à Saïs. Dans les uns comme dans les autres on avait le soin de n'admettre que des néophytes originaires; de choisir ceux qui s'étaient déjà fait remarquer par leur intelligence et par leur vertu : et ce n'était qu'après un noviciat de cinq ans et des épreuves aussi longues que cruelles que l'on complétait leur éducation sacrée par la connaissance des mystères. Dans la suite, les Egyptiens initièrent à leurs mystères des néophytes étrangers, Orphée, Linus, Homère, Hésiode, Moïse, Pythagore, Platon furent de ceux à qui les Hyérophanthes accordèrent cette faveur.

Sans doute tous les anciens peuples, les Perses, les Assyriens, les Indous eurent leurs sanctuaires; mais le plus célèbre dans l'antiquité fut celui de Cérès, à Éléusis, petite ville maritime peu éloignée d'Athènes. On ne s'accorde pas sur le nom du fondateur de cet établissement religieux : les uns veulent que ce soit Orphée, les autres, Erectée; enfin il y en a qui en font un tribut de reconnaissance des Athéniens envers Cérès, parce que cette déesse les avait secourus dans un temps de famine. Quoiqu'il en soit, c'est pendant les éléusiniennes ou fêtes de Cérès que l'on accordait les initiations. Ces fêtes se divisaient en grandes et petites; les grandes se célébraient dans le mois bœdromion (août), et les petites, fondées en faveur d'Hercule, dans le mois d'anthistérion (janvier) (1). Murtius a écrit sur les fêtes d'Éléusinia un

(1) D'après Murtius les fêtes de l'initiation duraient neuf jours; les

ouvrage plein d'intérêt et bon à consulter pour ceux qui veulent s'instruire sur cette matière; pour moi qui ne m'attache qu'à l'effet moral des initiations, je crois devoir me borner à l'effet merveilleux que produisait cet acte religieux sur ceux qui avaient la faveur de l'accomplir. On eût dit que le temps d'épreuve avait été pour eux une époque de mue pendant laquelle il s'était opéré dans l'être moral une entière métamorphose. Sortis du temple, les initiés se rappelaient à peine de ce qu'ils avaient été dans le monde profane : l'esprit, le cœur, les inclinations, les sentiments, toutes les facultés intelligentes de l'homme étaient changées et suivaient une direction conforme aux vœux de la nature et à l'instinct de la raison.

principaux ministres qui officiaient étaient le hyérophante ou le mystologue, le second le porte-flambeau, le troisième le héros sacré, le quatrième le ministre des autels; la faveur d'être admis aux grands mystères ne s'obtenait qu'après cinq ans de noviciat, dans ce que l'on appelait les petits mystères. On recevait de nuit le récipiendaire; après lui avoir fait laver les mains à l'entrée du temple et l'avoir couronné de myrthe, on ouvrait une cassette où étaient les lois de Cérés et les cérémonies des mystères; on les lisait au récipiendaire pour lui en donner connaissance et on les lui faisait transcrire. Un léger repas succédait à cette cérémonie; ensuite l'initié passait dans le sanctuaire où régnait une grande obscurité, un moment après une grande lumière lui faisait paraître devant les yeux la statue de Cérés, et tandisqu'il était occupé à la considérer, la lumière disparaissait encore et tout était couvert d'épaisses ténèbres. Les éclats de tonnerre qui se faisaient entendre, des éclairs qui brillaient de toutes parts, la foudre qui tombait au milieu du sanctuaire, et cent figures mephistreuses qui paraissaient de tous côtés le remplissaient de crainte et de frayeur; mais un moment après le calme succédait, et l'on apercevait dans un grand jour une prairie où l'on allait danser et se réjouir.

On ne voyait parmi les initiés ni égoïstes, ni avares, ni de ces ambitieux cupides qui monopolisent la fortune et centralisent autour d'eux les avantages sociaux : c'étaient des amis de la grande famille humaine qui se livraient à des travaux utiles, à des études sérieuses, à tout ce qui peut agrandir la science sociale et lui donner une vie de force et d'avenir.

Je ne parlerai point de cette foule de grands citoyens qui firent la gloire de leur siècle et l'honneur de leur patrie, puisque l'histoire a conservé leurs noms et leurs œuvres; mais je dois dire que presque tous les initiés des premières époques furent des hommes éclairés, sages et consciencieux, pour qui le bien public était le bien suprême et la considération de leurs concitoyens la plus douce récompense de leur zèle. Devant de pareils modèles le peuple s'inclinait et devenait imitateur; leurs mœurs austères, leur noble et généreuse activité dans l'œuvre de perfectionnement lui servaient d'exemples, il s'habitua à aimer la vertu lorsqu'il la voyait chérir par des hommes si éminents; à être ni cruels, ni sauvages lorsqu'il les entendait parler de l'humanité avec une sainte ferveur; ainsi, il se formait des mœurs sociales qui avaient pour mobiles l'amour du bien public et le goût des belles choses. Jamais peuples ne sentirent mieux le besoin de vivre en communauté d'intérêt et de sentiment que ceux qui durent leur éducation aux sages qui avaient formé la leur dans le sanctuaire des dieux; les Egyptiens, les Juifs, les

Perses, les Grecs subirent la dévastation et la conquête sans voir se rompre la chaîne mutuelle qui les avait unis en corps de nations.

Cependant l'usage des initiations devait éprouver le sort des choses humaines, s'affaiblir, se corrompre et subir l'influence funeste d'un égoïsme brutal et sauvage. Le prêtre, qui dans l'origine était un sage simple et modeste, l'interprète des lois de la nature et le consécrateur du culte que l'on rend à son Auteur, se passionna pour les biens de la terre; il se livra à la convoitise, il écouta la chair plutôt que l'esprit, et pour nourrir sa cupidité il devint fourbe, hypocrite et menteur; il jeta la perturbation dans les idées religieuses qui entretiennent les hommes dans des sentiments d'estime et d'amour les uns pour les autres; il dénatura cette croyance universelle qui donne un Dieu à la nature et un père à l'humanité. Cette grossière ambition fit perdre aux initiations leur majestueuse et sublime autorité morale; elles ne furent plus la voie intermédiaire par où l'homme de génie allait dans le sanctuaire épurer son cœur et sa science et où le sage puisait toute sa sagesse; on en fit une de ces cérémonies banales qui alimentent la crédulité du peuple et son goût pour le merveilleux sans le rendre ni plus religieux ni plus sage (1).

(1) Je veux parler des dernières époques du paganisme et lorsque l'initiation aux mystères s'accordait à tout individu qui désirait la recevoir.

Mais lorsque la voix puissante du Christ fit tomber les autels du paganisme, les hommes de la renaissance sociale fraternelle conservèrent dans leurs rites religieux tout ce que les initiations avaient de moral et de philosophique; les disciples des apôtres et leurs successeurs s'en servirent pour éloigner de leur culte les faibles et les timides; les sectes chrétiennes que les trinitaires persécutaient en firent une condition essentielle de l'admission à leur communauté.

Enfin l'usage des initiations passa de l'Orient à l'Occident avec le Christianisme; les ordres monastiques, philanthropiques et chevaleresques eurent leur noviciat, leurs épreuves, leurs secrets et leurs mystères; les corporations du moyen-âge se créèrent chacune un mode d'initiation; enfin la société de Jean, dite des frères maçons, ayant, dès son origine, adopté les formes initiatrices des trois grades symboliques que Zoroastre fonda pour la réception des mages, consacra dans ses établissements ce mode de réception comme le plus digne de tous et le plus en harmonie avec l'esprit de son institution.

Les initiations maçonniques opérèrent en Europe le même bien qu'en Asie; elles formèrent des hommes de principe, forts en courage et en dévouement qui travaillèrent sans relâche à retirer l'humanité de ses langes et à la replacer dans la sphère de son activité naturelle. Depuis le sage Manès jusqu'à Bacon, et depuis ce profond écrivain jusqu'à d'Alembert, neuf siècles de combats livrés au fanatisme et à la superstition; les tyrannies féodales et sacerdotales broyées

sous le marteau de la raison; les libertés de l'homme reconnues comme principes de droit politique; enfin cette source de gloire et de prospérité ouverte à toutes les intelligences par ceux qui apprirent dans le temple à aimer la vérité et à cultiver la vertu, font assez connaître le but moral et philosophique des initiations et la nécessité de conserver religieusement leurs saintes pratiques.

Cependant je ne sais si c'est aveuglement ou ignorance, ou parce que les choses les plus utiles ont leur temps de vieillesse et de caducité, on n'a plus pour les initiations ce respect et cette vénération qui inspirait une si sainte confiance aux néophytes; leur importance morale est méconnue, la sévérité de leurs pratiques négligée, on semble ne les considérer que comme de ces préambules qui ne disent rien, mais qui servent de commencement à quelque chose; on oublie qu'elles ont été et qu'elles sont toujours la clé de la voûte du temple, le pieux fondement sur lequel est appuyé l'avenir de la Franc-Maçonnerie. Le baptême de l'initiation se donne aujourd'hui, comme autrefois, lorsque les prêtres de Cérès en faisaient métier et marchandise, les néophytes arrivent par troupe et en procession dans le temple sans aucune idée du sacrifice qu'ils vont faire, ni des obligations sérieuses qu'ils vont contracter; quelques simulacres d'épreuves, une leçon de catéchisme suffisent pour les initier aux mystères du grand œuvre, et on s'étonne de ce que l'on a tant d'ouvriers inhabiles, tant de compagnons ignorants et un si grand nombre de maîtres qui

laissent l'équerre et le compas pour retourner à leurs habitudes profanes. L'homme qui fait abnégation de lui-même pour travailler au bonheur de ses semblables est d'une espèce rare ; il faut le chercher longtemps dans la foule où il reste presque toujours inaperçu et ignoré. Il n'y a que l'initiation qui puisse le faire reconnaître, il n'y a qu'elle qui puisse stigmatiser son zèle et sa bonne foi. Si les hypocrites et les fourbes se sont glissés dans le temple, si l'on voit tant de renégats violer un serment sacré et abandonner une cause sainte, on doit ces déplorables exemples au peu de soin que l'on met à l'étude des hommes et à l'oubli des sages moyens qui servent à les faire connaître.

Pour faire prendre à la Franc-Maçonnerie la haute considération que son principe social lui a mérité, il est temps d'apprendre aux néophytes que la fraternité n'est pas la simple expression de quelques sentiments humanitaires, la formule de quelques actes de sympathie et de mutualité analogues, mais la bienfaisance posée en principe comme science universelle de la société humaine.

DU SYMBOLISME.

Les symboles et les emblèmes furent la langue primitive des peuples de l'Orient, et tout nous porte à croire que ce fut aussi celle de toutes les nations du monde (1). Les idées naquirent avant les mots, et la syntaxe des idées avant celle des phrases et des périodes. Pour se communiquer et se comprendre, il fallut se créer une intelligence de tact et de discernement, une science de convention. On dut juger des choses par appréciation, par l'impression qu'elles faisaient sur nos sens et sur notre esprit; et enfin les désigner par leurs qualités spéciales ou par l'analogie qu'elles avaient entre elles. Ainsi prit naissance la langue symbolique, la plus poétique et la plus énergique de toutes les langues.

Les symboles et les emblèmes ne furent dans l'origine que l'image simple et naturelle de la qualité des choses : le cheval représenta le courage, le bœuf

(1) Symbole, emblème, allégorie, hiéroglyphes, mots dont la signification est à peu près analogue; dans le sens le plus étendu, ils sont l'expression des idées par le moyen des images; mais le symbole représente une chose plus en grand que l'emblème qui n'a qu'une expression simple et déterminée. L'allégorie est l'exposé d'un sujet par des figures; elle est la langue universelle de l'artiste. Les hiéroglyphes sont des caractères symboliques; les Egyptiens s'en servaient pour exprimer les mystères de leur religion, et le secret de leur science et de leur politique.

la force, le serpent la prudence. La théologie payenne se servit des symboles pour peindre la vertu distinctive de chaque divinité, et les sciences et les arts n'eurent pas d'autre langage.

Les symboles exprimèrent aussi une grande pensée de création, un dogme, une doctrine, une croyance; le grand hiéroglyphe de la nature rappelle à l'esprit l'animation éternelle du monde planétaire; la destruction et la génération des êtres dont le soleil est la cause première. Le Christianisme et le Judaïsme eurent, dès leur naissance, leurs symboles; le Bouddhisme eut les siens; enfin la langue symbolique et emblématique fut la langue des prêtres, des savants et des poètes, non parce qu'elle est cachée et plus mystérieuse, mais parce qu'elle personnifie et caractérise mieux la vérité des choses.

Quand les symboles et les emblèmes ne serviraient à la Franc-Maçonnerie que pour lui conserver, parmi les siècles, le caractère de son antiquité et montrer sa véritable origine, ils devraient être un objet de vénération aux yeux des frères; mais ils ont une application sacramentelle qui sanctifie leur sage coutume. Sous leur enveloppe métaphysique se trouve le critérium du dogme religieux et philosophique de l'institution; chaque figure symbolique ou emblématique est l'image d'une vérité naturelle qui sert de flambeau au Maçon pour éclairer sa raison et lui frayer une voie droite dans le passage de la vie.

Dans la classification moderne de la Franc-Maçonnerie Ecossaise, chaque degré a ses symboles et ses

emblèmes qui sont autant de lignes lumineuses tracées à l'intelligence de l'initié pour arriver à découvrir l'essence du vrai, du bon et du juste de chaque chose; ainsi le rose-croix, le dix-huitième du rite a pour insignes une rose unie à une croix; la rose symbole du secret, la croix symbole de l'immortalité; Or, voilà la clé du degré maçonnique; mais le sens moral et philosophique que renferme ces deux symboles, c'est le secret de la science que l'on ne parvient à découvrir que par une étude particulière. Le secret, comme vertu du sage, prête à d'heureuses leçons de prudence, de modération, de confiance intime, en dirigeant ses études selon l'esprit fraternel et humanitaire de la Franc-Maçonnerie, le Maçon rose-croix, se fait nécessairement une idée juste de la vertu du secret et de la vérité de sa qualité morale; il en est de même du symbole de la croix, en considérant l'immortalité de l'âme comme un prix glorieux réservé au sage qui consacre sa vie au bonheur de ses semblables, des sentiments généreux, de nobles inspirations naissent dans son cœur. L'immortalité n'est pas pour lui le stimulant de l'égoïsme, ni l'illusion d'un orgueilleux préjugé, c'est la récompense que le grand Architecte de l'univers réserve à la vertu.

Les symboles et les emblèmes d'un rite, renfermant chacun dans leur expression métaphysique un rayon de la vraie lumière, l'explication ou le développement scientifique de ces figures, amène à la connaissance certaine des principes moraux de la Maçonnerie. Les anciens initiés se reconnaissaient

entre eux, non pas seulement par les signes et les attouchements, mais par les règles de conduite que ces principes leur imposaient; alors la fraternité ne se formulait pas en paroles ni en démonstrations, elle était toute en action. C'était le cœur qui faisait l'œuvre; et comme la nature en réglait le mouvement, il n'y avait point d'ambiguïté de langage, ni de pensée; Dieu, patrie, amour, dévouement, liberté, égalité et tant d'autres mots qui disent de si grandes choses et que l'on emploie depuis si longtemps pour en accomplir de si mauvaises, avaient un sens précis et absolu; il n'y a pas de meilleure logique que celle du cœur, quand l'amour de Dieu et des hommes le domine.

Quelques Maçons éclairés, mais séduits par le faux éclat de la science profane, s'imaginent que les symboles et les emblèmes n'ont ni portée sociale, ni caractère solennel, et ils voudraient ne plus les voir figurer comme langue sacrée du code maçonnique; suivant eux, pour mettre la Franc-Maçonnerie à la hauteur du siècle, il faut nationaliser son langage et faire marcher son esprit dans la ligne ascendante que les sciences et les arts ont tracée aux intelligences contemporaines. Ce sont là des erreurs qu'il faut combattre parce qu'elles sont dangereuses. Une institution, fondée sur les principes éternels de la loi naturelle, ne peut ni changer, ni varier sa doctrine; car la vérité, qui vient du sein de Dieu, n'a qu'une manière de s'exprimer et qu'un seul mode d'enseignement. Or, pour faire que cette doctrine ne soit point

sujette à de fausses interprétations ou à des excentricités hérétiques, elle a besoin d'une langue universelle, immuable dans le fond et dans la forme, dans les figures comme dans les expressions. Le sens caché et problématique des mots a jeté en tout temps la confusion et le désordre dans le monde et fait perdre au genre humain la voie de la raison et de la vérité. Les chrétiens de l'Orient et de l'Occident se disputèrent et se battirent pendant quatre siècles pour cinq ou six mots, que ni les uns ni les autres ne comprenaient, et ensuite pendant quatre siècles les plus forts égorgèrent les plus faibles, sans autre raison que cet absurde mensonge, Dieu le veut ainsi. C'est avec cinq à six mots que les révolutions anglaise et française se sont faites, que les autels et les trônes ont été renversés, que le pouvoir et la fortune ont changé de main; et, chose inouïe, c'est encore avec les mêmes mots que l'on cherche à jouer la même comédie en France et en Angleterre, sans pour cela que ceux qui veulent en être les acteurs aient la moindre intention de rien changer aux choses qui sont vieilles et mauvaises, et aux hommes qui sont hypocrites et méchants.

La langue symbolique est une et indivisible; elle tient à la nature des choses, à leurs propriétés intérieures et extérieures, et par conséquent elle ne peut changer la signification de ses figures et de ses expressions sans détruire sa propriété distinctive. Les langues nationales sont loin d'offrir les mêmes avantages; elles changent et varient sans cesse, et l'abus que certains

écrivains en font dégénère en une corruption telle, qu'elle laisse à peine au talent et au génie la faculté de se faire comprendre. Du reste est-ce qu'une langue belle et riche comme la langue française n'est pas tout figure? Peut-on dans une période de vingt mots en trouver cinq qui ne portent pas un sens figuré? Les métaphores, les hyperboles, les métonimies dont nos romanciers font un si fréquent et si singulier usage, ne sont-elles pas en petit ce que les symboles sont en grand; toute la différence ne se trouve-t-elle pas en ce que les tropes n'expriment qu'une idée et que les symboles font tableau et représentent toutes les idées d'un sujet?

La langue symbolique et emblématique n'a rien perdu de ses avantages naturels; elle est toujours la langue des hautes conceptions de l'intelligence. L'art, dit Simonide, est une pensée muette et il ne se reprduit jamais mieux que par des images; mais les pensées métaphysiques sur lesquelles reposent les dogmes religieux et politiques, celles que le génie prête à la belle poésie ne sont aussi que de silencieuses vérités; elles ont besoin d'être matérialisées ou, pour me servir de l'expression de Brébeuf, de prendre un corps et des couleurs. Sans doute les mots leur donnent une valeur réelle; mais il n'y a que les symboles qui, en les faisant parler aux yeux, rappellent à l'esprit tous les attributs de leur nature.

Une langue universelle qui, loin de se corrompre, se perfectionne et s'enrichit en vieillissant, est d'un précieux secours pour un ordre répandu par toute

la terre et divisé en petits corps indépendants les uns des autres. Elle conserve l'unité de sa foi, la pureté de sa doctrine, l'orthodoxie de ses lois, l'homogénéité de ses enseignements ; enfin c'est le fluide électrique de la science sociale qui se communique partout avec la même force et les mêmes effets.

Priver la Franc-Maçonnerie de sa langue sacrée, c'est la dépouiller de sa force de direction ; du souffle de son animation universelle ; c'est lui enlever tout le charme qui s'attache à sa croyance religieuse, et les douces espérances que lui inspirent ses philanthropiques efforts. Il y a dans cette institution des mystères que l'esprit doit savoir comprendre sans chercher à définir. Ce qui est essence et lumière peut se représenter par le symbole, mais non s'expliquer par la logique des mots. En ceci c'est la foi qui voit et la conscience qui décide. La symbolique de l'Oviathan des Ophites, ou celles des Séphiroth, des kabalistes hébreux, renfermant dans un simple tableau les attributs de Dieu et leurs propriétés spirituelles, sont des images grandes et sublimes qui nous inspirent l'admiration et le respect, mais qui nous imposent l'humilité et le silence.

Voulez-vous éviter le sot examen des indifférents et des impies, ne pas donner à une orgueilleuse philosophie le moyen de subtiliser sur vos doctrines, et de matérialiser votre foi ? respectez le voile sous lequel la nature cache ses mystères ; contentez-vous du langage muet qu'elle parle à votre raison ; elle est elle-même un grand symbole, une image parfaite d'une

suprême Providence. Restez donc fidèles à la langue qu'elle vous a donnée pour vous initier à l'œuvre éternelle de bienfaisance et d'amour du grand Architecte de l'univers.

De la religion des Égyptiens et de celle des Mages, la langue symbolique passa dans le Christianisme. Lorsque, au troisième et quatrième siècles, les chrétiens se divisèrent sur les points fondamentaux de leur croyance, elle fut d'un grand secours pour ceux que le parti dominateur persécutait. Les différentes sectes que le conflit épouvantable des opinions dogmatiques avait fait naître s'en servirent pour formuler l'enseignement de leur doctrine religieuse : parmi elles se trouvait celle qui avait uni les rites anciens à la divine morale du Christ. Elle seule poursuivait le grand œuvre du perfectionnement intellectuel de l'espèce humaine : elle voulait la faire arriver par la fraternité au parfait bonheur ; c'étaient les premiers Franc-Maçons chrétiens. Ils étaient peu nombreux, mais ils avaient tous un grand savoir et une conduite de sage ; leur probité et leurs vastes connaissances les faisaient aimer du petit nombre d'hommes qui voulaient voir les peuples arriver par les lumières et les vertus à une heureuse indépendance. Cependant la considération qu'ils s'étaient acquise, loin de leur faire une position plus douce et plus tranquille, les exposa à la haine de leurs ennemis, qui alors étaient les plus forts, et par conséquent les plus intolérants. Pour échapper à cette tyrannie incessante, et d'autant plus odieuse qu'elle était le fait d'une noire hypocrisie, ils enve-

loppèrent leur doctrine des ombres du mystère, et, à l'exemple des sages de l'Égypte, ils symbolisèrent les vérités de la nature et les vertus morales, pour en faire l'objet de leur culte et la base unique de leur enseignement.

La Maçonnerie symbolique ainsi instituée resta pure de tout alliage profane. Elle ne garda des sciences occultes qui avaient envahi l'Orient que ce qu'il en fallait pour couvrir sa théologie et se mettre à l'abri d'une barbare inquisition.

Lorsque, poussées par un excès de zèle, d'autres disent par l'esprit d'une sage politique, les populations ignorantes et superstitieuses de l'Europe furent en Asie chercher querelle aux disciples de Mahomet, ceux d'entre les Croisés qui avaient l'amour des sciences, et qui voulaient profiter des avantages de la conquête, pour s'éclairer, furent obligés d'apprendre la langue symbolique, qui était, si je puis ainsi dire, la clé du trésor scientifique de l'Orient. D'un autre côté, les ordres religieux chevaleresques, mécontents du joug que le despotisme ombrageux et jaloux de la cour de Rome leur faisait subir, ne trouvèrent pas mieux à faire pour échapper à son œil investigateur que de se rendre cette langue familière et d'en couvrir la pensée politique de leurs statuts secrets (1).

(1) De tous les ordres chevaleresques, ceux qui se sont le plus servi des symboles et des emblèmes qui ont rapport à la Franc-Maçonnerie ce sont les Templiers. Pendant le séjour qu'ils ont fait en Bohême depuis 1232 jusqu'à 1312, époque de la suppression de leur ordre,

De sorte que, lorsque les Croisés revinrent en Europe, la langue symbolique se répandit dans tous les pays et devint la langue des savants et des sages. Adoptée par les frères de la Société de Jean (Francs-Maçons) comme étant la langue naturelle, que leurs frères, les Chrétiens d'Orient, s'étaient choisie pour peindre à l'esprit le génie suprême qui préside à notre sainte institution, elle est passée jusqu'à nous avec tout l'éclat et toute la fraîcheur de la jeunesse, et il faut espérer qu'elle conservera cette beauté virginale tant que la Franc-Maçonnerie existera sur la terre.

ils ont laissé une foule d'intéressants souvenirs, que M. Petzel a fait connaître à la Société Royale de Bohême (Prague, 1798). Les savants de l'Allemagne ont vu avec un vif intérêt la publication de Maximilien Killauer, relative aux cinq croisées garnies de vitraux peints, existant encore dans l'église du couvent de sainte Anne, dans la vieille ville de Prague. Dans chaque croisée se trouvent deux croix de Templiers, et dans l'ensemble des vitraux peints plus de trente signes symboliques ou emblématiques appartenant tous, sauf un, à la Franc-Maçonnerie. Killauer a fait lithographier tous ces signes. (*Note du F.^o. Vervier de Gand.*)

DE LA FRANC-MAÇONNERIE

ET

DE LA CAUSE QUI L'A FIT NAÎTRE.



PREMIÈRE ÉPOQUE.

L'origine des grandes institutions est comme celle des grands peuples, couverte de nuages, et entourée de merveilleux. Soit pour satisfaire à leur imagination, soit une vanité naturelle, les hommes se sont plu en tout temps à donner à leurs créations politiques et religieuses des titres de noblesse. D'après l'histoire, l'empire des Grecs fut fondé par les enfants de Jupiter, celui des Indiens par ceux du Soleil ; les lois de Moïse, de Licurgue et de Numa furent élaborées dans le sanctuaire de la divinité, et il n'a pas existé une religion sur la terre à laquelle on n'ait donné Dieu pour parrain et le Ciel pour domaine.

Ce que je rappelle ici s'applique naturellement à la Franc-Maçonnerie. Les historiens qui ont écrit sur cette institution théophilanthropique, ne pouvant établir l'antiquité de son existence, lui ont donné pour fondateurs des hommes qui se sont distingués par leur sagesse autant que par leur génie ; les uns la font descendre de Tubalcain, l'inventeur des arts, les autres de Salomon, l'un des sages qui sut le mieux apprécier et honorer le grand Architecte du monde ;

il en est qui assurent que Dieu posa lui-même les bases de l'Art royal, et que sa première créature fut maçonnerie d'esprit et de cœur. Loin de combattre ces diverses opinions, je trouve qu'elles sont appuyées sur un fait social qui domine aussi bien les siècles fabuleux que les siècles historiques.

Les hommes qui ne jugent des choses que par leur surface, s'imaginent que la nature opère par des modes cachés et impénétrables ; que son mouvement varié et mystérieux n'a pas une cause prédominante ; ils lui supposent une volonté capricieuse, une marche incertaine et désordonnée ; mais le sage qui l'étudie et l'observe dans ses œuvres, reconnaît que toute son action repose sur deux grands principes, la vie et la mort, la destruction et la résurrection des êtres (1). Arrivé à ce degré de science philosophique le rideau est tiré pour lui ; il peut parcourir des yeux, de l'esprit, le panorama de l'univers ; voir, non pas à travers les ombres des initiations et des mystères ; non pas à la faveur des signes symboliques et hiéroglyphiques, mais au plein éclat de l'étoile de lumière, la cause des créations infinies qui étonnent tant de mortels. Dans cet océan de merveilles, qui naissent, meurent et se renouvellent sans cesse : l'ordre, l'harmonie, cette

(1) Ce fut cette importante vérité qui fit la base de toutes les cosmogonies symboliques, lesquelles ne sont elles-mêmes autre chose, qu'une peinture allégorique de la génération universelle et perpétuelle des êtres. Dupuis a prouvé que la légende principale de toutes les religions roule sur la mort d'un personnage important ; laquelle mort donne naissance au Créateur ou au Réparateur du genre humain.

chaîne universelle de rapport et d'affection que l'esprit du Maître des maîtres retrempe et unit de son feu régénérateur, lui font reconnaître que l'amour est l'âme de la nature et le principe de conservation et de bonheur de l'espèce humaine.

Le sage ainsi éclairé, ainsi illuminé de la vérité éternelle, brise le lien qui l'attache à la vie des sens; il ne tient à la terre que par la pensée du bien; son esprit a la dignité, la force et l'indépendance de la Divinité; son cœur, animé d'une flamme céleste, ne respire que l'amour moral. Il se voue au bonheur de ses semblables, non parce que la raison et la justice lui en font un devoir, mais par ce sentiment de mutualité qui le rend l'enfant de la nature, le frère et l'ami de tous les hommes, et le fidèle observateur de la loi de sympathie que Dieu a établie dans l'univers. Son œuvre à lui n'a rien de l'ambition et des passions qui tourmentent les hommes, c'est celle de l'ange de lumière qui combat l'ange des ténèbres; il attaque avec un noble courage et une sainte résolution les vices qui dégradent l'homme et la société; il protège de tous ses efforts les pensées généreuses et philosophiques qui élargissent le cercle des intelligences; il veut tout ce qui est progrès et développement, tout ce qui donne plus de force à la raison du peuple et plus d'aplomb à son jugement: ainsi tous les instants de sa vie sont consacrés à reculer les bornes des facultés morales et à infuser dans les mœurs et les habitudes des nations les principes de la philosophie humanitaire.

Chaque siècle a vu naître de ces généreux mortels, mais simples et modestes dans leurs mœurs, ne se faisant connaître dans le monde que par leur dévouement pour l'humanité, la plupart d'entre eux sont restés inaperçus, et peu ont trouvé une page de reconnaissance dans les annales des nations. Cependant l'histoire de leur vie est riche en sublimes exemples et chacun peut y trouver de précieux enseignements; ce sont eux qui ont fait repousser vers l'enfer, d'où elles étaient sorties, l'ignorance et la superstition, qui ont frappé au cœur la tyrannie sacerdotale, et tracé d'une main ferme, au milieu de la rage fanatique du moyen âge, la voie du perfectionnement social.

Que ces sages que l'on a appelés théophilanthropes ou amis de Dieu et des hommes, aient pris à une époque plus avancée, le nom de Francs-Maçons; que ces mots, réparateur du Temple de la nature, architecte du monde moral (1), soient applicables aux sages modernes et aux anciens sages, comme étant une seule et même famille, voilà ce dont on ne peut douter.

L'expérience des siècles; cette suite de rapports et de sympathie qui existe dans les idées de ceux qui comprirent la nature et qui se laissèrent conduire par ses généreux instincts, m'ont convaincu que la Franc-

(1) Le grand hiéroglyphe de la nature qui représente un triangle équilatéral a servi de base à tous les mystères, à toutes les initiations et se retrouve aussi dans toutes les théogonies. C'est sur cet hiéroglyphe que s'appuie le grade de M°... le plus important de tous et le seul par lequel l'Art royal se rattache à la doctrine des anciens.

Maçonnerie est le point de continuité de la fraternité sociale des premières tribus de la terre ; et en faisant connaître les éléments moraux qui servirent de base à son institution , j'ai voulu justifier l'opinion que je me suis faite du caractère originel de son antiquité.

Ainsi que je l'ai déjà dit , le mal avait déjà envahi la terre , lorsque quelques hommes d'élite conçurent le projet de relever l'humanité de l'état d'asservissement où la perturbation des idées morales l'avait jetée. Pour donner à cette œuvre sainte une existence de durée et de prospérité , il leur fallait des successeurs forts d'esprit et de cœur , héritiers de leur zèle et de leur dévouement , et soumis par la loi du serment à une règle invariable de conduite , et les initiations leur en donnèrent. La foule d'élus qui sortirent du sanctuaire depuis Zoroastre jusqu'à Manès montrèrent autant d'ardeur à s'éclairer qu'à éclairer les autres ; et les progrès qu'ils firent faire à l'esprit humain furent tels , que sous l'empire de leurs enseignements , l'Orient et l'Occident virent se former dans leur sein de grandes nations qui jouirent d'une longue et heureuse célébrité. Les initiés aux mystères , savants ou philosophes , ne s'accordaient pas entre eux sur les moyens d'arriver à la vérité et de comprendre la nature des choses : mais la fraternité ou l'union maçonnique ne perdait rien à cette divergence d'opinion , car chacun portait au foyer social la somme de vérités qu'il avait acquise par ses travaux et ses expériences. Alors il n'y avait pas d'égoïsme religieux et politique , et un personalisme inhumain et barbare ne dominait

pas les intelligences. Platon croyait trouver le parfait bonheur dans une république modèle; Pythagore, dans une extrême tempérance; Socrate voulait gouverner les hommes de telle manière, Zénon entendait les gouverner de telle autre; mais leurs travaux n'étaient pas commandés par l'avarice et la cupidité; les uns et les autres poliaient également la pierre brute et broyaient le ciment mystérieux, et en cela ils étaient conséquents avec les principes de la haute philosophie qui dirige la Maçonnerie symbolique. Car la mission du maître qui va à la recherche de la parole perdue se renferme dans la parole sacramentelle que le patriarche des élus adresse à ceux qui sortent du sanctuaire. En leur donnant le baiser de paix il leur dit : Nous vous enjoignons, au nom du grand Architecte de l'univers, de servir l'humanité par tous les moyens qui sont en votre puissance, et vous lui serez attachés comme l'enfant l'est à sa mère. Ainsi cette liberté dans le mode du travail et dans les idées de forme ne pouvait nuire à l'édifice humanitaire, lorsque les bases reposaient sur une loi immuable.

Il ne faut pas oublier que si hors du temple les initiés philosophes usaient en pleine liberté du droit de faire parler leur imagination, s'ils la laissaient s'égarer dans le vaste champ des probabilités métaphysiques, ils se soumettaient religieusement à la règle du secret et du silence en ce qui concerne les mystères, et suivaient avec une généreuse ardeur le régime de fraternité que leur titre de maîtres élus leur imposait. Pour eux le point d'union, le foyer où les esprits forts concen-

traient leur puissance d'action , c'était la morale. Considérée comme base de l'édifice social, elle était à leurs yeux la poussière fécondante de la vie politique, le principe fertilisant du bonheur public, c'est par elle qu'ils cherchaient à fraterniser les hommes et à faire de l'action soutenue du bien le fluide électrique de la sympathie universelle; quelque attachés qu'ils fussent à leurs opinions philosophiques et à la marche de leurs progrès, ils subordonnaient leurs théories et leurs systèmes à une idée mère de philanthropie, à celle de créer des moralités en harmonie avec nos instincts naturels, afin de fonder un état permanent de bien-être général. Le zèle et le désintéressement qu'ils mirent dans leurs travaux, ce dévouement, cet abandon de soi-même qui marqua leur glorieuse existence, tourna, si je puis ainsi m'exprimer, le mouvement civilisateur vers un centre de dignité et de grandeur dans lesquelles hommes purent se mouvoir sans craindre de s'abâtardir ou de se corrompre. Alors que la patrie, mère nourrice des peuples, concentra dans son sein les affections et l'ambition de ses enfants, la société ne fut point obligée, comme elle l'est aujourd'hui, de s'appuyer pour vivre sur un égoïsme stupide et brutal, et on ne vit point les chefs des nations, pour soutenir quelques privilèges de la fortune ou du hasard, faire prévaloir des théories et des systèmes qui choquent la raison et compromettent l'avenir des générations, aussi bien qu'ils violent les droits sacrés de l'humanité. Si, dans la suite, les affaires humaines prirent une funeste direction, si la vie matérielle de-

vint la seule pour laquelle on échaffauda des lois, des règlements et des coutumes, ce ne fut point la divergence des opinions philosophiques ou religieuses, ni la division qui existait entre les chefs des différentes écoles qui en furent la cause, mais bien l'esprit de conquête, qui fit naître chez les vainqueurs les inégalités sociales et les privilèges politiques, et ensuite le luxe et les richesses qui, à leur tour, portèrent le désordre, pour ne pas dire la corruption, dans les usages et dans les mœurs.

Lorsque le Christ parut sur la terre, l'ancien monde avait fait son temps. Mais dans les ruines de son passé se trouvaient les éléments de force et de puissance d'un riche et brillant avenir. La monade créatrice, le principe fermentatif et vivifiant qui produit et renouvelle toute chose, surnageait le fluide des intelligences, et les matériaux du temple n'étaient que séparés et sans forme : il s'agissait donc de les travailler et de les unir, et l'ouvrier et le maître n'attendaient pour se mettre à l'œuvre que le mot de ralliement, cette parole perdue, que le plus sage des rois avait, dit-on, assignée à ceux qui bâtirent le temple du Seigneur. Tout-à-coup une voix se fait entendre dans le désert : c'est celle d'un élu d'Élohim et d'Adonaï. Peuples, s'écrie-t-elle, l'ange de la parole arrive : la vraie lumière va de nouveau paraître dans le monde. Je ne suis point cette lumière, mais je viens pour lui rendre témoignage. C'est moi qui suis son précurseur, qui nettoie la voie par où elle va passer. Tournez vos yeux vers la cime du Thabor, voyez cette figure céleste qui

illumine les contours de la montagne sainte, c'est l'oint du Seigneur. Il vient vous arracher à la servitude de la matière, vous apprendre comment il faut aimer pour arriver à la perfection des esprits célestes; et Jean parlait encore, lorsque celui dont il annonçait la venue était en face de l'univers. Il portait à sa main le signe de l'immortalité (1), et sur ce signe était écrit en lettres de feu *charité*, mot divin qui réveille toute la nature, qui résout le grand problème de la vie universelle; mot sacré, compris dans la symbolique du sacrifice d'immolation d'un Dieu qui s'est fait homme pour marquer du sceau de sa divinité toutes les phases de la vie humaine. Maîtres, ne cherchez plus autour des tombeaux d'Osiris et d'Hiram, le crime est expié, la parole perdue est retrouvée; le génie des ténèbres qui la tenait cachée dans l'antre de la mort l'a restituée à la terre. Courage et persévérance, et l'avenir est à nous.

Où, le Verbe régénérateur, le Logos de Dieu, était sorti de la bouche du Christ. Gage de rédemption du vieil homme, qui s'éteignait dans les vices de l'ignorance et de l'orgueil, l'étoile flamboyante de la charité venait tracer aux générations la voie de la vie spirituelle; les mille sectes qui peuplaient les trois parties du monde en convenaient, elles avouaient que la charité était la parole de sympathie et d'amour qui allait unir et animer l'univers civilisé. Mais lorsqu'elles

(1) La croix était chez les Égyptiens le symbole de l'immortalité.

accouraient sous le drapeau du fils de Marie, et que, dans leur saint enthousiasme, elles s'écriaient : Hosanna ! Gloire à celui qui vient au nom du Seigneur, l'une d'entre elles fut assez téméraire pour dire aux autres, Dieu nous a octroyé son pouvoir ; nous possédons la vérité, l'infailibilité et la puissance, qui sont les attributs de sa nature ; nous sommes la lumière des lumières, la loi et les prophètes ; soyez résignés et soumis, ou nous vous poursuivrons comme le milan poursuit la colombe, et vous serez les parias de la nouvelle Jérusalem.

Ce langage peu évangélique, parut d'autant plus extraordinaire aux doctes des premiers siècles, que dans toutes les écoles de philosophie le libre arbitre était reconnu comme une propriété spécifique de l'homme, essentiellement nécessaire au développement et à l'expansibilité de sa nature morale. Plusieurs mille siècles s'étaient passés à la recherche de la vérité ; chaque philosophe avait porté dans ce travail d'expérience et de méditation ses prétentions et ses vanités, et personne ne s'était avisé d'imposer despotiquement aux hommes le fruit de ses spéculations scientifiques, comme point de foi immuable et irréfutable. Enter sur l'Évangile, qui est le code de la liberté et de l'égalité, une doctrine qui soumettait l'action des intelligences à une inquisition tyrannique, c'était allier le mauvais génie avec le bon, confondre les ténèbres avec la lumière.

Les prétentions inouïes de la secte qui s'appelait Orthodoxe firent naître mille protestations énergiques,

la Chrétienté se divisa en deux camps ennemis, et bientôt commença un combat qui n'aurait été que pittoresque et réjouissant, si les plus forts n'eussent fini par faire aux plus faibles une guerre de Canibales. Certainement, le Christ et le Christianisme n'étaient pour rien dans cette affaire de parti, si ce n'est que l'on se servait de l'un et de l'autre pour tolérer une cupide ambition ; cependant la vérité évangélique, outragée et méconnue, avait inspiré une sainte fureur à quelques philosophes de bonne foi ; de ce nombre étaient les Gnostiques. Athlètes courageux, ils entrèrent dans l'arène avec le sentiment de leur force et de leur droit, persuadés que si la victoire ne se rangeait pas sous leur drapeau, l'humanité leur tiendrait compte de leur dévouement.

S'il ne s'agissait ici que d'une guerre entre des ambitieux, telle que celle que la France supporte depuis cinquante ans, nous n'en dirions rien, à quoi sert de parler d'une plaie que l'on ne peut guérir qu'avec du sang humain, et qui se rouvre du moment qu'elle n'est point imbibée de ce sang ; mais une opinion d'une haute philosophie, et qui touche de près aux destinées sociales, avait soulevé les Gnostiques contre les Orthodoxes. Les Gnostiques avaient adopté le Christianisme comme le complément de la gnose ; mais ils ne voulaient pas l'isoler des doctrines anciennes, parce qu'ils le croyaient insuffisant pour conduire les hommes au parfait bonheur. Enfants du sanctuaire, nourris de cette lumière pure émanée de Dieu et transmise par tradition à la haute classe des initiés,

ils avaient la conviction que la morale évangélique pouvait parfaitement s'accorder avec les doctrines théosophiques et philosophiques du temple, et c'est cette opinion qu'ils prétendaient professer publiquement. On conçoit que placé à ce point de vue, le gnosticisme est une pensée de renaissance, la chaîne scientifique qui lie l'ancien monde des élus avec le nouveau; et nous devons considérer son mouvement philosophique et religieux comme la phase historique la plus importante de la Maçonnerie symbolique.

Je ne prétends pas entrer dans le fond des doctrines, analyser les divisions et subdivisions de la théologie gnostique; je veux passer légèrement sur toutes ces choses, pour montrer la parfaite analogie qui existe entre la croyance, les rites, les usages du gnosticisme et ceux de la Franc-Maçonnerie.

Les Gnostiques croyaient à un Dieu suprême, grand architecte du monde, pur esprit séparé de la matière; comme les Égyptiens, les Indiens et les Perses, ils l'appelaient un Dieu caché, inconnu, un Être au-dessus de toute intelligence, se reproduisant par émanations (1), se manifestant par sa providence, et remplissant le monde de sa gloire et de sa grandeur. Ainsi, ce pur Esprit, cette Essence infinie, n'est pas autre chose que le Dieu des Juifs et des Chrétiens,

(1) Les émanations de Dieu n'étaient autre chose que les attributs d'une nature divine, parfaite et infinie. Les Juifs, les Kabalistes, les Gnostiques en distinguaient dix, qu'ils exprimaient par une figure symbolique composée de dix sphères émanées les unes des autres.

le Dieu que tout l'univers adore. La doctrine de Dieu, ou la science qui apprend à le connaître, était pour eux la Gnose, ou science divine (1). Ce mot, généralisé par eux, signifie aussi la *sophia*, le *logos*, ou la Parole de Dieu. De cette science dérivait la morale religieuse et sociale. Les Gnostiques croyaient à un principe général d'amour, à une vie divine répandue sur toute la création : ils disaient qu'il fallait embrasser cette vie avec ardeur pour s'identifier avec Dieu, et afin de suivre le mouvement de sa providence. Ainsi l'amour pur, cette extase ineffable de l'âme qui ramène l'humanité au point le plus élevé du bonheur moral, devenait la source de tous les sentiments et de toute l'activité de l'homme. Ce principe fondamental de la morale du gnosticisme, le Christ l'a exprimé par le mot *charité*, ce mot renfermant, ainsi que je l'ai déjà dit, toute la pensée évangélique, il résulte que les gnostiques n'eurent pas d'autre morale que celle que la nature a gravée dans notre conscience, et qui, née avec le monde, ne peut périr qu'avec lui.

Fidèles à la loi du sanctuaire, les Gnostiques avaient symbolisé toutes leurs idées morales et religieuses ; Spiritualistes, s'il en fut jamais, toute pensée, toute action puissante avaient son caractère divin, son individualité métaphysique ; mais ils n'adoptaient rien légèrement ; ils avaient étudié le génie mystérieux des

(1) Leurs idées théologiques s'accordaient avec celles de Pythagore et de Platon, et ne différaient pas de celles des Orthodoxes.

anciennes religions, les rites philosophiques et la théosophie de tous les temples, et avec une délicatesse de goût, que facilitait un immense savoir, ils avaient formé une symbolique aussi belle que sublime, aussi riche de pensée que d'expression. Cette science profonde, acquise par des études assidues et un travail laborieux, les rendit célèbres; on courait de toutes les contrées de l'Asie à leurs écoles et on s'estimait heureux lorsqu'on pouvait être mis au rang de leurs disciples; mais la chose n'était pas facile: quoiqu'ils admissent tout le monde à l'initiation, ils n'accordaient des grades qu'à un petit nombre de néophytes choisis, dont ils s'étaient assurés du caractère et des dispositions (1). Les épreuves du gnosticisme avaient lieu par un noviciat de cinq ans, pendant lequel l'ésotérisme le plus rigoureux était exercé; on imposait au néophyte un mutisme absolu (2), on le contraignait aux privations les plus dures, à celles qui sont les plus sensibles à la nature; enfin ce n'est qu'après avoir éprouvé son courage et sa persévérance qu'on le faisait passer par les épreuves des grades dont le plus élevé était celui de l'élu. Alors il possédait la science et il pouvait l'enseigner; c'était un homme libre d'esprit et de cœur, sa pensée et ses sentiments lui appartenaient, il pouvait les manifester et les produire

(1) Ainsi faisaient Zoroastre et Confucius; ce dernier, sur trois mille disciples, ne comptait, dit-on, que soixante et douze initiés.

(2) C'était le même noviciat imposé par Pythagore à ses adeptes, dont la première condition était un silence absolu de cinq ans.

en toute liberté. Les élus parfaits, ou les initiés à la science supérieure, se reconnaissaient par des signes particuliers ou par un ornement symbolique qu'ils portaient au doigt (1); lorsqu'ils se rencontraient ou qu'ils se trouvaient réunis, ils se parlaient avec effusion de cœur et se livraient aux épanchements de la plus tendre amitié. Les temples des Gnostiques étaient ornés de symboles, de hiéroglyphes et d'emblèmes représentant les attributs du grand Architecte de l'univers, et la série des vertus morales et sublimes que l'homme doit pratiquer pendant sa vie. Il reste encore des vestiges de ces temples en Syrie et en Égypte qui portent sur la pierre usée par le temps, des caractères particuliers du symbolisme gnostique; et presque toutes les anciennes cathédrales de l'Europe révèlent sur leurs façades quelques signes de la science du gnosticisme.

La discipline sévère à laquelle on soumettait les Gnostiques pendant leur noviciat, en faisait des hommes actifs et courageux, disposés à tous les sacrifices. Appliqués exclusivement au perfectionnement moral des hommes, ils ne s'occupaient pas des gouvernements ni de leur marche politique, mais ils fai-

(1) Cette bague, appelée par les Gnostiques abraxas, renfermait dans sa technologie symbolique les différentes émanations de l'Être suprême. Plusieurs écrivains ont donné une explication de l'abraxas. La plus singulière est celle de Wandalin; il prétend que les quatre premières lettres signifient le Père, le Fils et le St-Esprit, et les trois dernières salut par le bois de la croix.

saient des vœux pour que des hommes justes et désintéressés fussent à la tête des nations ; ils toléraient toutes les croyances , mais ils défendaient la leur avec toute la puissance de leurs convictions ; ils ne faisaient pas comme certains Maçons de nos jours qui mettent de côté la règle et le compas pour ne pas déplaire au pouvoir qui gouverne. J'ai ma croyance, disait un Gnostique, et il n'appartient ni à César, ni à ses ministres de la contraindre ou de la commander.

Les Gnostiques avaient des écoles publiques et des temples ; dans les unes on enseignait les sciences profanes , dans les autres on s'occupait des doctrines théosophiques et du dogme religieux. Les écoles étaient des académies où les connaissances humaines étaient discutées et approfondies en toute liberté ; dans les temples tout était sacré et en réserve ; là, il fallait suivre aveuglement la ligne traditionnelle, et ne dire dans le discours que ce qui pouvait perfectionner la doctrine ou fortifier l'action morale du principe fondamental. C'était dans les temples que se méditait le plan architectural du monde moral ; là les travailleurs de Babel se parlaient par le signe et par l'attouchement, et dans le silence du mystère ils polissaient la pierre brute et préparaient les matériaux sacrés. Les mœurs graves et sévères du sanctuaire n'empêchaient pas les Gnostiques d'être liants et communicatifs ; ils fréquentaient le grand monde dont ils étaient recherchés et chéris, ils aimaient la joie et le plaisir, et dans leurs repas de corps ou agapes ils se livraient à une

douce volupté qui ne dégénérerait jamais en licence, ainsi que l'ont avancé quelques-uns de leurs ennemis.

Par ce simple exposé, il est facile de voir que le gnosticisme fut un nouveau déploiement de cette pensée divine qui avait réuni dans le sanctuaire les premiers sages du monde. Reconnaître le grand Architecte de l'univers comme la source du pur amour qui anime et unit toute la nature, faire de la connaissance de ses émanations et de ses attributs la science sublime de la gnose, créer un centre de travail mutuel pour assurer l'avenir de l'humanité et chercher à la ramener par l'émission des lumières naturelles à l'apogée de sa félicité morale, tel fut l'esprit qui présida à la fondation de cette fameuse société qui précéda le Christianisme, mais qui ne se rendit célèbre que lorsqu'elle eut uni le principe chrétien aux doctrines anciennes du sanctuaire.

Sans doute la théosophie fut pour les Gnostiques la science sacrée, le point important de leur dogme religieux; mais le théosophisme n'est pas, comme on pourrait le croire, une aberration de l'esprit; c'est le côté extrême des intelligences supérieures, c'est pourquoi il s'ingère dans toutes les philosophies, dans les méditations les plus élevées des sciences spéculatives. Du reste, il a son caractère de probabilité comme tout ce qui est du domaine de l'entendement humain. Si l'esprit de Dieu est répandu dans toute la nature, s'il se manifeste plus vivement à nos âmes qu'à toute autre intelligence, il est naturel de croire

que nous puissions arriver à un degré de perfection qui nous permette de communiquer avec lui ou d'être dominé ou gouverné par son influence. Le théosophisme c'est le spiritualisme chrétien dans toute sa sublimité; c'est lui qui a fait les hommes les plus purs et les plus dévoués des premiers siècles de l'église : les visions de saint Jean et de saint Paul, l'Esprit saint qui descend en langue de feu sur les apôtres, c'est de la théosophie toute pure; c'est la figure symbolique d'une émanation divine sur des mortels privilégiés.

D'après les théosophes, l'amour étant l'émanation la plus pure et la plus puissante de Dieu, la fraternité humaine qui a pour principe l'amour est l'état le plus parfait de la société. Les Gnostiques disaient que pour faire comprendre cette vérité aux hommes, il fallait les éclairer, que c'était à travers le prisme des lumières naturelles que l'on pouvait apercevoir le point de contact qui existe entre la créature et le Créateur. C'est pourquoi la théosophie, loin de ralentir leur ardeur pour la propagation des lumières, ne fit que la redoubler. Travailleurs infatigables, ils n'établirent aucune théorie universitaire, mais ils s'emparèrent de tous les systèmes de philosophie et de tout ce que l'Inde, la Chine, la Perse, l'Egypte et la Grèce avaient acquis de science, et ils en firent la thèse d'un enseignement général qui, en variant le savoir, facilita le travail du génie et permit aux esprits d'élargir leur centre d'activité. Enfin, les efforts inouis qu'ils firent pendant plusieurs siècles pour dissiper les ténèbres de

la barbarie furent payés par un juste tribut de la reconnaissance publique : le mot Gnostique passa en proverbe parmi les peuples de l'Asie pour désigner un homme supérieur en science ; les orthodoxes mêmes ne craignirent pas de donner ce nom à ceux des leurs qui se firent remarquer par leur savoir : Clément d'Alexandrie appelait un chrétien éclairé un Gnostique ; Eusèbe se servait de la même expression pour désigner les savants de son temps.

Il y a dans l'homme de conviction quelque chose d'invincible : c'est la conscience ; lorsque la force brutale vient opposer son action tyrannique au culte de sa foi, l'homme cède, mais la conscience reste inébranlable, et c'est elle qui, dans son for intérieur, formule les devoirs de sa religion. Persécutés par de puissants ennemis, les Gnostiques furent obligés de cesser l'enseignement public ; les écoles qu'ils avaient ouvertes en Syrie, en Italie et en Grèce furent fermées ; mais ils professèrent en secret et sous le voile de leurs symboles leurs doctrines philosophiques et religieuses. Quoique soumis à un pouvoir inquisitorial au V^e siècle, les Gnostiques n'avaient point perdu leur réputation ni leur influence ; la haute société les accueillait avec plaisir ; les grandes familles leur confiaient l'éducation de leurs enfants, la jeunesse allait prendre conseil de leur sagesse, et les peuples de l'Orient voyaient toujours en eux les hommes les plus éclairés et les plus capables de les instruire ; mais la jalousie et la haine les poursuivaient à outrance, et peut-être auraient-ils fini par succomber, si un de

ces philosophes réformateurs qui apparaissent de temps à autre sur la terre pour tourner la voie des intelligences , ne fût venu soutenir leur courage et ranimer leur espérance.

SECONDE ÉPOQUE.

Ce philosophe s'appelait Manès ; le père de Manès était de race sacerdotale et mage de première classe. Surpris par une maladie qui devait le conduire au tombeau, il recommanda son fils encore enfant à ses collègues qui promirent d'avoir soin de lui. Fidèles à leurs promesses, les prêtres de Mithra confièrent l'enfant à leur mère, mais ils pourvurent à son existence et lui donnèrent une brillante et solide éducation. Ce fut pour le distinguer des autres néophytes qu'ils élevaient dans leur temple, qu'il fut appelé l'Enfant de la Veuve.

Manès avait une imagination ardente et un caractère que rien ne pouvait vaincre ; mais il était sincère dans sa croyance et il faisait tout avec conscience et bonne foi. Livré de bonne heure à la méditation et à l'étude, il avait vu avec indignation que l'on ne se servait des lumières de l'esprit humain que pour l'aveugler lui-même, que les vrais principes étaient méconnus, que la perturbation qui existait dans les idées et dans le langage était plutôt le fait de la rouerie que de l'ignorance, et il disait que pour faire rentrer la société dans son état normal, il fallait moins chercher à corriger les choses que les hommes. Ses savantes spéculations, ses laborieuses veilles tendirent toutes à ce but. Entré de bonne heure dans la société des savants et des philosophes, il y fut reçu avec toute

la distinction qui était due à son mérite : il eut parmi les célébrités de son temps de nombreux amis, au nombre desquels fut saint Augustin. Mais dès que l'on connut sa façon de penser et la résolution qu'il avait prise de faire la guerre à tous les ambitieux qui se faisaient un jeu de tromper les hommes, chacun lui tourna le dos et il ne lui resta pour se défendre contre d'impitoyables ennemis que les prestiges de son talent, les ressources de son génie et son courage qui ne se laissa jamais abattre.

Dominé par la pensée qu'un code de morale est plus utile aux hommes qu'un code de lois, l'Évangile fut son livre classique, son livre de prédilection; c'est pour lui seul qu'il se fit chrétien; il en choisit les plus beaux préceptes qu'il réunit à ceux du Zend-Avesta, du Véidam, de l'Ecclésiaste et du livre de Job, et cette compilation sublime fut destinée à l'enseignement de ses adeptes.

La doctrine théo-philosophique de Manès fut celle des Hyérophantes de l'Égypte et de la Grèce; celle de Confucius, de Socrate, du Christ, de tous les sages qui ont voulu mettre de la raison et de la vérité dans leur foi religieuse. Il enseignait un seul Dieu, source d'amour, principe universel de sympathie. Comme Zoroastre, il faisait émaner de la Pensée Divine les deux puissances de vie et de mort qui agissent souverainement sur la nature pour rendre son action égale et éternelle. Quoique je sois l'homme aux idées positives, je crois qu'il y a des créations poétiques qui ont un caractère religieux, que l'on peut, sans

blessar la raison, consacrer dans le culte des hommes, surtout celles qui rappellent sans cesse à nos yeux l'origine et la destinée des choses. C'est une heureuse fiction que celle des deux génies : celui qui crée et celui qui détruit ; cette composition et recomposition des êtres, qui s'opère par la lumière et les ténèbres, est vraiment un tableau sublime, une réalité adorable ; je la considère comme la cause première du mouvement que Dieu imprime à l'univers, et je ne suis point étonné qu'elle ait fait la base du culte de tous les sages de la terre. Les disciples de Manès, animés de l'esprit philanthropique de leur maître, répandirent sa doctrine dans tout l'Orient. Les Gnostiques, les Coptes et d'autres sectes chrétiennes de l'Égypte et de l'Assyrie s'unirent à eux et ne formèrent qu'une seule société religieuse. Persécutés, comme on peut le penser, par les consubstantialistes trinitaires, les disciples de Manès durent se cacher et tenir leurs assemblées secrètes. C'est à cette époque que l'on doit placer la seconde période historique de la confraternité maçonnique. Les Manichéens et les Gnostiques, unis par une même croyance, n'eurent qu'à s'occuper des formes de leurs rites et des moyens de les rendre plus cachés et plus mystérieux, afin de donner moins de prise à la haine de leurs ennemis. Au dogme de l'unité de Dieu et aux principes de la morale naturelle, ils adaptèrent le mode d'initiation des Mages, qui était à-peu-près semblable à celui des Prêtres de l'Égypte ; trois grades sacerdotaux symboliques composèrent le rite manichéen. Ces grades ou ordres n'étaient que des échelons scien-

tifiques à l'aide desquels on s'élevait insensiblement à l'art sublime et à la connaissance du grand Architecte de l'univers et de ses œuvres. Chaque catégorie d'initiés avait un signe, une parole, un attouchement qui leur étaient particulier. Nul ne pouvait entrer dans la confrérie ou recevoir l'ordination avant qu'un maître parfait ne se fût assuré de sa moralité. La langue allégorique des Kabalistes, des Gnostiques, des Ophites, fut confondue avec celle des Mages, et forma un ensemble parfait d'expressions figurées qui toutes avaient un sens moral et philosophique. Ce fut avec ces sages précautions, ces formes mystérieuses, ces coutumes secrètes, que pendant plusieurs siècles les chrétiens d'Orient purent, sans être inquiétés par leurs adversaires, poursuivre le travail de la régénération et conserver la règle et le compas avec lesquels le fils de Marie avait établi les dimensions de l'édifice social.

Quoique la seconde phase de la science initiatrice arrivée sous Manès ne soit pas l'effet d'une grande révolution de doctrines, elle a un caractère spécial qui mérite d'être étudié. Sous ce sage réformateur, le culte chrétien prit une forme rationnelle, et l'esprit du rite primitif triompha dans l'Orient des obstacles que la mauvaise foi lui avait suscités. Il est donc nécessaire, pour l'histoire de la Maçonnerie, de jeter un coup d'œil sur cette époque.

Les frères Maçons ont la juste prétention de suivre de point en point le Christianisme primitif que les chrétiens d'Orient leur ont transmis; ce Christianisme

est à-peu-près le même, quant au fond, que celui des chrétiens catholiques de nos jours. Toute la différence se trouve dans la manière de considérer la figure symbolique sous laquelle les uns et les autres offrent leurs hommages au grand Architecte de l'univers. Jésus est venu pour accomplir l'œuvre de la régénération humaine. Sa morale est l'instruction accomplie de ce que l'homme doit faire pour être lui-même, je veux dire l'image vivante de Dieu. Au temps de Jésus, la voie des traditions n'était plus suivie ; l'idolâtrie, devenue la maladie incurable des peuples et des gouvernements, était le principe de vie de la société ; et il ne fallait rien moins qu'une force surnaturelle pour la détruire. Cependant l'idée d'un Être suprême dominait l'océan d'erreurs qui couvrait le monde ; alors que le Christ prêchait son Évangile, le culte du vrai Dieu était pratiqué sous une forme unique et symbolique par les Sages de l'antiquité, par les Mystériosophes et les auteurs de toutes les théogonies. Les Indiens, les Égyptiens, les Chaldéens, les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Gaulois, les Hébreux mêmes, adoraient la Divinité suprême dans le cours des astres. Le mouvement de cet assemblage de créations sublimes décele la force, la puissance, la grandeur. Enfin, les attributs les plus parfaits de Dieu et la sagesse humaine, ne pouvaient mieux faire que de se prosterner devant ce souffle de la vie universelle (1). A la mort de Jésus, l'Évangile avait fait

(1) Le grand Newton, après avoir étudié et découvert le système de l'univers, étant arrivé aux lois du mouvement, s'arrêta et s'inclina

un progrès admirable sur les esprits; sa lumière si rapide, si spontanée, avait semé partout des vérités de principe, et l'idolâtrie devait se replier vers sa source impure, ou plutôt s'effacer devant le génie qui dans tous les temps avait compris la Divinité dans sa seule et éternelle nature. Les Chrétiens primitifs auxquels Jésus n'avait point formulé de culte s'en créèrent un analogue aux croyances théo-philosophiques du temps et à la raison évangélique qui avait détruit la grande folie des nations; et pour glorifier celui qui leur avait fait connaître la vraie lumière, ils le divinèrent et l'appelèrent Christ : ce mot fut le signe figuratif et emblématique de leur système théogonique. Ainsi, le Christ sauveur, ou le Christ soleil, n'est autre chose que le soleil Osiris, le soleil Hiram, le soleil Adonaï, et d'autres soleils mystiques qui ne furent jamais aux yeux des sages et des prêtres éclairés que de vrais symboles de la Divinité ou des émanations de sa suprême essence. Ce pur et simple Christianisme professé par les Manichéens était combattu par les Trinitaires, et ils le traitaient d'idolâtrie; cependant, lorsqu'ils furent à leur tour obligés de se créer un culte, ils se plièrent à la force des choses, ils établirent leur légende religieuse sur les grandes révolutions de la nature, sur le principe dogmatique de la génération, de la destruction et de la régénération des êtres dont le Christ naissant, le Christ mou-

pour adorer l'incompréhensible puissance qui donne la vie à la nature.

rant, le Christ ressuscitant est la parfaite image (1).
Je pourrais soutenir cette vérité par mille exemples ;

(1) Un frère kadoth, dans un discours, en présence des chevaliers de son ordre, s'exprime ainsi : (Voy. *l'Orateur maçonniq.*)

Les chrétiens ont consacré au jeûne et à la prière le temps qui précède immédiatement la renaissance du soleil sauveur sous le nom d'Avent. Dans les offices de cette époque, voici ce que je trouve :

1. Faites paraître, Seigneur, votre puissance et venez à nous. — 1. Excita quæsumus, Domine, potentiam tuam et veni. — (*I^{er} dimanche de l'Avent, Collecte.*)

2. Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; et la mer fera un bruit effroyable par l'agitation de ses flots. Alors on verra paraître le fils de l'homme avec une grande puissance et une grande majesté. — Erunt signa in sole et lunâ, etc. — (*Idem, Évangile.*)

3. Réjouissez-vous sans cesse, car le Seigneur est proche. — 3. Gaudete in Domine semper. — (*III^e dimanche de l'Avent, Introït.*)

4. Venez nous visiter, Seigneur, et éclairer nos ténèbres par votre lumière. — 4. Mentis nostræ tenebras. — (*Idem, Collecte.*)

5. Voici notre Dieu qui va venir et nous sauvera. — 5. Esse deus noster veniet, etc. — (*III^e dimanche de l'Avent, Communion.*)

6. Portes éternelles, ouvrez-vous et le Roi de gloire entrera. — 6. Elevamini portæ eternalis, etc. — (*Mercredi des quatre-temps, Graduel.*)

7. Le Seigneur va venir, il paraîtra une grande lumière ce jour là. — 7. Esset Dominum veniet, etc. — (*Vendredi des quatre-temps, Communion.*)

8. Notre Seigneur descendra du plus haut des cieux et il y retournera. — 8. A summo cælo egressio ejus, etc. — (*Samedi des quatre-temps, Graduel.*)

9. La terre qui était déserte se réjouira, elle abondera en fleurs et en fruits et elle sera dans une effusion de joie et de louanges. — 9. Lætabitur deserta et florebit, etc. — (*Prophétie d'Isaïe.*)

10. Le Seigneur a placé sa demeure dans le soleil, qui sort comme un époux de sa chambre nuptiale, il parcourt l'espace des cieux d'une extrémité à l'autre. — 10. In sole posuit tabernaculum, etc. — (*Idem, Graduel.*)

mais je laisse au Rituel romain à la justifier ; je me contente d'en citer un pour montrer l'analogie des rites. Jean, trompette du ciel (1), héraut du Sauveur, précurseur de Jésus, dressant et nettoyant le chemin du Seigneur et rendant témoignage à son éclatante lumière, n'est lui-même, et dans le Rituel romain et dans le Rituel maçonnique, qu'un simple symbole : c'est la porte d'entrée du ciel de notre hémisphère ; l'étoile des mages d'Orient, l'aurore aux brillantes couleurs qui ouvre la marche triomphale du soleil, lorsqu'il monte sur notre horizon aux deux époques solsticiales de l'année. Ceci ne dit pas que Jean l'Évangéliste et Jean-Baptiste soient deux personnages fabuleux, mais que les lithurgistes romains,

11. Vous apprendrez aujourd'hui que le Seigneur viendra, et qu'il vous sauvera demain au matin. — 11. Hodie scietis quia veniet, etc. — (*Veille de Noël, Introit.*)

12. Une nouvelle lumière nous éclairera aujourd'hui, parce que le Seigneur nous est né ; il sera appelé admirable, Dieu, prince de la paix, père du règne futur, et son règne n'aura point de fin. — 12. Lux fulgebit hodie super nos, etc. — (*Messe de l'aurore, Introit.*)

13. Le Seigneur est le vrai Dieu, et il nous a envoyé la vraie lumière et nos yeux la voient avec admiration. — 13. Deus dominus, et illuxit nobis, etc. — (*Idem, Graduel.*)

14. Le soleil est né de l'étoile. — 14. Sol de stella. — (*Messe de Noël, Prose.*)

15. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean, il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui ; il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. — 15. Fuit homo, missus à Deo, etc. — (*Jour de Noël, Évangile.*)

(1) Vie de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'évangéliste, par Ribadénéira.

pour concilier leurs rites avec la croyance des premiers chrétiens, prirent le mot *Jean*, *Janua*, *Johan*, *Johannès*, qui, dans les langues orientales et dans celles des Latins et des Grecs veut dire porte, pour désigner les deux points horizontaux par où le soleil entre et sort. L'un fut appelé porte du ciel, l'autre porte de l'enfer (1).

Les chrétiens primitifs, initiés aux mystères de la renaissance symbolique, se soutinrent en Orient bien longtemps après les conquêtes de Mahomet. Sous les farouches successeurs de cet habile et rusé sectateur ils ne perdirent ni le goût de l'étude ni le désir de propager les lumières. Ne pouvant enseigner la morale évangélique ni exercer leur culte qu'en secret, ils professèrent les hautes sciences; les mathématiques, la physique, l'astronomie leur étaient familières; ils en firent un moyen d'existence, et ils furent assez heureux pour pouvoir encore se livrer à des actes de charité, et à se faire une douce occupation de prêter aide et secours aux frères voyageurs que la piété conduisait sur les terres d'Asie.

Cependant, tandis que les chrétiens d'Orient, affranchis du joug de la hiérarchie sacerdotale, suivaient le culte des traditions; tandis que dans leurs conciliabules ils cherchaient à maintenir l'unité dans les principes et dans la croyance, que faisaient les chrétiens d'Occident aux neuvième et dixième siècles? Le Christianisme humanitaire, celui de la vraie lu-

(1) *Portæ Orientis, januæ cœli, portæ inferi.*

mière avait-il fait quelques progrès sur leurs esprits ? L'égalité et la liberté que l'Évangile proclame s'étaient-elles ingérées dans les mœurs sociales et politiques ? Avaient-elles formé des hommes et des citoyens ? Hélas non ; le Christianisme n'y avait servi que de manteau pour couvrir une effroyable perfidie. Le sacerdoce et la féodalité s'étaient partagé le terrain et les hommes, il n'y avait plus de cité, plus de patrie. Les belles contrées de l'Europe étaient devenues la terre des pirates, et l'enfer de l'humanité ; l'ignorance superstitieuse et grossière y était plus capricieuse et plus insolente, le fanatisme plus barbare, la tyrannie plus ayde de sang, et les générations sans âme et sans appui se laissaient abattre et décimer par une poignée de tyrans privilégiés qui faisaient de l'obéissance passive la loi suprême de leur gouvernement. Le ciel voulut pourtant qu'un ébranlement général, causé par les cris d'un ermite voyageur, fit sortir les peuples de l'Europe de cette déplorable position.

Sur la fin du onzième siècle, les fureurs du fanatisme armèrent l'Europe contre l'Asie ; moines et prêtres, princes et rois se prirent d'un beau délire religieux, et voulurent aller venger les outrages que les Musulmans faisaient éprouver aux pèlerins qui allaient visiter la ville sainte. Des hommes éclairés et pieux suivirent ce torrent envahisseur, bien moins pour faire des conquêtes que pour recueillir la science des anciens sages ; ils mirent dans ces riantes contrées leur tems et leur intelligence à profit, et ils retournèrent dans leur patrie, riches de leurs études et de leurs travaux.

Quand les croisades n'auraient fait d'autre bien à l'Europe que celui de lui avoir ouvert les trésors scientifiques de l'Orient, on devrait excuser le bizarre prétexte qui les provoqua. Mais elles eurent d'autres avantages; elles inspirèrent aux nations liguées l'amour de l'indépendance, et firent naître parmi elles cet esprit d'insurrection morale que les peuples asservis et qui brisent leurs chaînes appellent le plus saint des devoirs. De retour de leurs expéditions lointaines les croisés, plus éclairés et plus libres, initiés à la doctrine libérale du Christ et aux secrets de la science des anciens sages, ne furent plus disposés à se mettre sous le joug de fer qui avait si froidement et si lâchement usé l'existence de tant de générations; mais il y avait toujours de la sauvagerie dans les mœurs, et une lèpre de superstitions dans l'esprit du peuple, ce qui donnait au pouvoir dictatorial du sacerdoce et de la race féodale une force matérielle immense, et par conséquent le facile moyen de persécuter ceux qui ne voulaient pas se plier à leurs caprices. Pour ne pas être soumis à un régime inquisitorial, les plus instruits d'entre eux se constituèrent en société secrète, et à l'ombre des mystères, ils suivirent le rite des chrétiens primitifs qui renfermait la morale évangélique et la croyance théophilosophique des anciens sages. Ici se place naturellement la troisième phase de la Maçonnerie symbolique.

TROISIÈME ÉPOQUE.

MAÇONNERIE EUROPÉENNE.

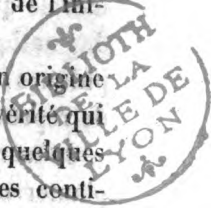
Je dois être bref et rapide dans ma narration. Ce n'est point de l'histoire que je fais, ce sont des aperçus historiques que je mets en avant pour servir d'appui à mon sujet.

Les écrivains du dernier siècle qui ont traité de l'art royal, les Anglais surtout, ont eu le tort grave de ne considérer la Franc-Maçonnerie que comme une société privée qui n'avait d'autre but que de perfectionner l'art de bâtir, et de conserver dans le rayon de la confraternité maçonne les secrets de la science architecturale. S'ils ont fait remonter cette institution à la fin du troisième siècle et daté la première charte maçonnique du règne de leur roi Athlestan (1), ils l'ont fait pour lui donner une origine nationale. Ce point de vanité peut se pardonner ; mais la plupart se sont bornés à retracer l'histoire des maçons et des architectes, à faire connaître les différentes chartes qui leur ont été octroyées, à décrire les formules de leurs réceptions, qui étaient, à quelque chose près,

(1) Un comte de St-Alban, d'après l'Annuaire maçonnique anglais, créa une Loge en 287; et Athlestan, l'un de leurs rois, donna une constitution aux Maçons en 926.

pareilles à celles de tous les corps de métiers du moyen âge ; tout cela n'est pas la Franc-Maçonnerie. On doit comprendre que s'il ne s'agissait que des intérêts privés d'une société particulière et de la direction de ses affaires artistiques, les rois et les empereurs, les archevêques et les cardinaux, et tous les esprits supérieurs dont les siècles s'honorent, ne se seraient pas fait une gloire de participer aux mystères de l'initiation.

La Franc-Maçonnerie a son principe et son origine dans un sentiment naturel. Poussés par une vérité qui se représente dans la vie de tous les êtres, quelques hommes commencèrent et quelques hommes continuent ce que tous les hommes sentent qu'ils devraient faire. Vivons en frères, se dirent-ils, car la fraternité c'est la perfection sociale, et la perfection c'est le bonheur suprême : la fraternité ou l'amour, voilà la science du Franc-Maçon. L'équerre et le compas, la règle et le triangle, sont des mesures géométriques à l'aide desquelles on détermine les formes naturelles et vraies des choses. Ils servent à donner aux productions du génie la solidité et la perfection. C'est pourquoi le frère maçon les prend pour emblèmes de ses travaux ; car en cherchant à former l'homme moral, à lui donner les proportions sublimes de sa nature, il bâtit le seul temple qui soit agréable au grand Architecte de l'univers. Ainsi le comprirent les sages qui se réunirent en corps sacerdotal et sous le patronage du ciel pour conserver la vraie lumière, je veux dire la loi naturelle, cette force de sympathie qui fait



vivre tous les êtres et donne à chaque espèce l'instinct de l'union et de la conservation. Quelque simple que soit cette loi, lorsqu'il fallut faire vivre son esprit dans le cœur des hommes et l'appliquer au mouvement de la vie civile, on dut l'entourer d'une mystérieuse révélation, l'appuyer d'une doctrine religieuse, et faire ressortir de son principe un système universel de morale qui tendit au bien-être général. Sur cette loi dogmatique se fondèrent les rites religieux et philosophiques, ou la manière d'enseigner, de développer et de représenter la science du bonheur social.

Je ne rechercherai point les noms de ceux qui transplantèrent la Maçonnerie symbolique en Europe; le chevalier de Ramsay en fait l'honneur à Godefroy de Bouillon, d'autres écrivains soutiennent que ce furent les premiers grands maîtres des Chevaliers du Temple qui nous la firent connaître; je crois que l'opinion des uns et des autres est fondée sur des probabilités, mais non sur des témoignages authentiques.

Lors de la première expédition contre les Turcs, les Croisés trouvèrent en Orient une quantité de sociétés chrétiennes qui se recrutaient par voie d'initiation, et qui toutes avaient un air de famille et des caractères génériques qui indiquaient une origine commune, mais cette analogie dans les formes extérieures n'existait pas pour les théories et les doctrines philosophiques et religieuses qui en faisaient la base, et il fallait, pour apprécier et bien connaître chacune d'elles, une étude longue et approfondie, à laquelle les premiers Croisés ne purent point se livrer. De là

vint que dans l'origine les sociétés secrètes de l'Europe ne furent en partie établies que sur les formes extérieures de celles de l'Orient. Or, distinguer dans la nuit des temps celui qui fut assez heureux pour nous faire connaître l'ordre maçonnique, avec ses rites, ses dogmes et ses doctrines, c'est une chose impossible. Il en est de même pour l'origine que l'on veut donner à la Franc-Maçonnerie, en se fondant sur les affinités qui existent entre elle et certains ordres chevaleresques.

L'ordre de St. Jean de Jérusalem ou des Chevaliers de Malthe, que l'on ne doit pas confondre avec celui des Templiers, est la société qui a le plus de rapport avec celle des Francs-Maçons ; cependant rien n'indique que celle-ci soit la mère de celle-là. Les Chevaliers de St-Jean, appelés Hospitaliers, furent institués lors de la première conquête des Croisés en Palestine, pour aider, soulager, et enfin porter les secours de la charité aux pèlerins qui allaient visiter le tombeau de Jésus-Christ. L'action sociale, comme on le voit, repose sur le même principe que celui de l'ordre maçonnique, à la différence que la bienfaisance des Chevaliers hospitaliers se bornait à de simples secours envers quelques individus isolés, soumis à la même foi, au lieu que celle des frères maçons s'applique plutôt à l'âme qu'au corps, et s'exerce aussi bien sur les disciples de Moïse que sur ceux de Mahomet. Mais les Chevaliers de St-Jean, devenus riches et opulents, s'éloignent des statuts de leur ordre ; ils se créent une existence militaire indépendante, et, à

l'exemple des Templiers, font une guerre éternelle aux Musulmans. Ici se rompt la chaîne de l'unité et de la conformité des coutumes morales et sociales.

Certainement les Templiers sont ceux qui ont le plus courageusement coopéré à la régénération sociale des habitants de l'Europe; il n'y a pas une contrée, pas une province, soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en France, qui ne rappelle quelques souvenirs de cet ordre illustre, sacrifié à une brutale passion. L'histoire numismatique et héraldique de l'ancienne Europe prouve qu'ils furent des premiers à relever le plan du nouveau temple élevé à la gloire du grand Architecte de l'univers. Mais il ne faut pas croire qu'ils furent les seuls à travailler à cette œuvre sainte. Dans ce temps de dévouement et de zèle, l'humanité ne manquait pas de vrais défenseurs. Tous ceux qui avaient l'esprit droit et le cœur généreux étaient jaloux de tailler la pierre brute; chacun voulait se glorifier d'avoir posé un jalon à l'édifice. Ce n'est donc pas dans l'idée générale qui les fit naître, mais dans l'esprit qui les a régies que l'on doit étudier les premières sociétés de l'Europe à ce mode d'initiation; alors seulement on s'aperçoit que malgré l'analogie des symboles et des emblèmes, malgré la conformité des doctrines philosophiques et l'identité des théories initiatoires, chacune d'elles a un caractère qui lui est propre. Pour nous convaincre de cette vérité, nous n'avons qu'à établir un point de comparaison entre la physiologie des Templiers dont on veut nous faire descendre et celle des Francs-Maçons.

Les Templiers sont des hommes d'armes, aux allures martiales, que le son de la trompette ou le bruit du canon animent et réjouissent; la guerre est leur élément; les attaques et les combats sont leurs travaux; l'extermination des Infidèles leur but. Les frères maçons, au contraire, semblent formés pour le calme de la solitude et les tranquilles douceurs de la paix; ils trouvent leurs joies et leurs plaisirs dans les tendres épreuves du sentiment et les douces impressions de l'amour moral. Leur alliance est faite sous la foi du serment et au nom de l'honneur, pour sauver l'humanité des outrages de l'ignorance et de la superstition; ils l'aiment, ils la chérissent; ils ont juré de défendre ses droits et de se vouer à son culte. Dans leurs temples, ils la vénèrent sous la figure d'Hiram, d'Adonaï, du Christ, symboles d'immolation et d'holocauste. Ils entourent son tombeau de myrthe et d'accacia, emblèmes de tristesse et de deuil. L'humanité doit son esclavage à l'absence de la vraie lumière. Ils allégorisent dans la vie de ces trois malheureux princes la marche annuelle du soleil Hiram, Adonaï, le Christ immolés, voilà le roi de la nature vaincu et enchaîné par le prince des ténèbres; voilà l'hiver et sa stérilité, l'ignorance et son néant; l'humanité, en un mot, livrée à toutes les adversités de la vie matérielle. Mais le jour de la délivrance arrive: Jean, précurseur de la vraie lumière, pousse la porte de l'Orient austral (1), et annonce le Christ soleil sortant

(1) *Ecce sto ad ostium et pulso.* Apocalypse.

du tombeau ; alors la nature s'anime , *tous les germes régénérateurs prennent force et mouvement, et la terre est dans une grande joie*; et le pieux maçon, joignant sa voix à celle de l'univers , s'écrie : Bonne nouvelle, bonne nouvelle (1), le grand Architecte de l'univers nous envoie le Sauveur, demain nous le verrons dans sa gloire; demain sa lumière se répandra sur nous, comme la rosée sur l'herbe des champs. Tel est en raccourci le rite symbolique et la loi doctrinale qui règlent les coutumes et les usages religieux du temple, tout pour l'humanité, tout pour le triomphe de sa cause et l'édification de son empire. On conçoit qu'une pareille institution n'a rien de commun avec le métier des armes. Ce que nous pouvons dire, les Francs-Maçons et les Templiers sont partis également d'un point du triangle; mais les Templiers ont voulu défendre par les armes la foi chrétienne, et les Maçons ont pris pour guide suprême la charité, afin de faire triompher cette foi.

Ainsi, dans le doute, et pour ne pas fonder notre travail sur une hypothèse, il faut s'attacher au seul document historique qui nous reste, je veux parler de la charte de Cologne de 1535. Cette charte dit que la société de Jean, dite des Francs-Maçons, est une et s'appartient à elle-même; que son origine remonte à la plus haute antiquité, que ses dogmes et ses doctrines, puisés à une source pure, ont été conservés

(1) Noël, Noël, bonne nouvelle; *lux oritur*, la lumière renaît.

dans les temples maçonniques dans leur sainte intégrité. Cette croyance se lie naturellement aux faits historiques de la propagation de la Franc-Maçonnerie dans les différentes contrées de l'Europe.

Les doctrines théophilosophiques des anciens sages, la légende du soleil Christ, dont le type est Jésus, fils de Marie, tout ce qui constitue le rite religieux et le culte symbolique des premiers chrétiens initiés, fut recueilli, ainsi que nous l'avons dit, par quelques Croisés que l'amour de la science et de l'instruction avait conduits sur les terres d'Asie; et la chaîne des initiations anciennes fut renouée en Europe par ces philanthropes courageux. Unissons-nous, se dirent-ils, à l'ombre du mystère; renfermons dans le culte du symbole notre croyance et notre foi, mais manifestons nos projets de bienfaisance; proclamons nos principes à la face du monde; nous sommes unis pour détruire le règne des superstitions et relever notre patrie de l'état d'abrutissement où le despotisme féodal l'a plongée; nous ne sommes que quelques-uns, mais l'union fait la force, et presque toujours elle est une garantie du succès (1); vivons en frères sous la ba-

(1) L'histoire de Rosen Croix, fondateur du rite maçonnique des Roses-Croix, prouve quelle influence la Franc-Maçonnerie exerçait sur les esprits supérieurs du moyen-âge. Dès que l'ordre des Roses-Croix parut en Allemagne, Rome s'en alarma, et elle employa toute sa puissance pour en arrêter le progrès. Cela n'empêcha pas les hommes éclairés de s'attacher à cet ordre. Descartes fit le voyage d'Allemagne pour communiquer avec les Roses-Croix. L'histoire dit qu'il n'en trouva point; mais, soupçonné d'être Franc-Maçon, il fut obligé, en 1622,

nière de la charité ; apprenons aux hommes, par nos actions et par nos mœurs, que la paix et la concorde sont les éléments du bonheur social ; qu'il n'y a rien de plus doux et de plus heureux que la vie fraternelle. Liés par un serment solennel, ils se répandent comme les apôtres du Christ par toute la terre, pour travailler à la régénération humaine. Longtemps méconnus, souvent tyrannisés, ils traversent les siècles de barbarie ; ils passent à travers les glaives homicides des Attila, des Mahomet, des Gengiskan, et les foudres du despotisme Romain, marchant toujours d'un pas ferme sur le terrain de la vérité, se signalant par leur dévouement pour leurs semblables et leur amour pour le grand Architecte de l'univers, cette société, dite des Frères Jean, qui pendant mille siècles ne se fit connaître que par ses bonnes œuvres, s'appela au quinzième siècle la Franc-Maçonnerie.

La société de Jean, à son apparition dans les contrées d'Europe, eut son temps d'enfance et ses jours de misère et de deuil. Avant le quinzième siècle elle n'avait que des conciliabules. Quoique vivant dans un parfait accord, les loges étant éloignées les unes des autres, leur correspondance, leurs rapports d'intimité étaient loin d'avoir le développement qu'ils eurent dans la suite : ce ne fut qu'un siècle plus tard, que l'espèce d'incognito dans lequel vivaient les Franes-

de se justifier à Rennes. Alors la Franc-Maçonnerie était persécutée par tous les despotes qui gouvernaient l'Europe; le Pape avait donné ses ordres. (*Voyez Bayle.*)

Maçons cessa. Alors les tracasseries que la cour de Rome faisait éprouver à ceux qui se livraient à la philosophie expérimentale et à l'étude des lois de la nature les rendit plus attachés à leurs œuvres de lumière. Les plus éclairés d'entre eux conçurent le projet de former une société européenne scientifique, et d'écrire de manière à être compris du public. A la tête de cette société, dont le centre était en Hollande, se trouvaient Bacon, Ashmole, Rosen Crux, Valentin Endrea et beaucoup d'autres savants d'Angleterre, d'Allemagne et de France. Ce projet eut un résultat immense pour le progrès social. Bientôt l'instinct maçonnique s'alliant au principe religieux s'empara de tous les esprits ; les artistes, les écrivains, ceux qui cultivaient les arts ou qui exerçaient des professions utiles s'unirent par des liens fraternels, et l'on vit se former de toutes parts des corporations et des sociétés particulières qui avaient leur mode d'initiation, leur mot sacré, leurs attouchements, leurs insignes, leurs fêtes et leurs tenues, enfin tout ce qui constitue le cérémonial du rite maçonnique. Le but de cette alliance était d'acquérir plus de force sociale, de s'aider mutuellement, de conserver et de propager les découvertes utiles, d'asseoir les connaissances acquises sur des principes certains, et de multiplier par tous les moyens possibles les voies du perfectionnement.

L'esprit humain marche rapidement lorsqu'on lui donne un essor naturel et facile ; les corporations du moyen-âge ayant acquis par le mode d'affiliation maçonnique plus de force sociale, et par conséquent

une plus grande somme de liberté individuelle, se trouvèrent, par un mouvement spontané, en dehors de la ligne de servitude que le despotisme sacerdotal avait tracé aux intelligences. Les infatigables travailleurs de cette époque n'étaient pas comme nos prétendues illustrations contemporaines ; l'avenir n'était pas pour eux la chimère du présent, ils comptaient pour quelque chose la reconnaissance de la postérité et la gloire qui accompagne une consciencieuse et laborieuse vie. Excités par une louable ambition ils rivalisaient de zèle pour acquérir une juste célébrité, ou laisser après eux d'honorables souvenirs. Tel passait trente ans de sa vie pour doter son pays d'un chef-d'œuvre artistique ; tel autre s'enfermait pour toujours dans ses ateliers pour laisser à sa mort quelque création originale. Sous le feu de cette sublime ambition, les sciences prenaient du développement et de la force ; la chimie, la physique, les arts métallurgiques, l'architecture, la sculpture agrandissaient leur domaine, partout le génie répandait son principe fertilisant. Ainsi le travail et l'intelligence des corporations maçonniques préparaient un état plus élevé et plus noble aux générations futures.

Cependant des hommes tels que Bacon, Bayle, Leibnitz commençaient à faire usage des lumières naturelles et à en appliquer les principes aux devoirs de la vie commune. Ils raisonnaient sur la condition sociale de l'homme, sur ses droits positifs, sur sa position normale dans l'ordre civil et politique. Le peuple applaudissait à de pareilles leçons, l'esprit

national se formait, et l'opinion publique devenait une puissance.

Depuis longtemps l'affranchissement des communes avait fait naître la cité avec ses habitudes libérales et son indépendance administrative. Sous l'égide de cette souveraineté de principe la liberté fermentait dans les villes; chacun voulait être maître de sa position individuelle, avoir une volonté à l'abri des superstitions et des préjugés qui alors avaient force de loi. Si, à tant de causes qui poussaient les esprits vers une glorieuse émancipation, on joint la généreuse protection que les deux plus puissants souverains de l'Europe (1) accordaient aux sciences et aux beaux arts, on ne doit point s'étonner du revirement général qui s'opéra alors dans la politique et dans la religion.

En remontant les siècles du moyen-âge jusqu'à la première croisade (2), on peut se rendre raison de la cause qui provoqua la fusion des Maçons de pratique dans la société des frères Jean. Bien avant que les travailleurs de l'Europe se fussent classés en catégories sociales, les maçons de pratique s'étaient unis en corps d'état et vivaient sous un régime fraternel. Cette alliance avait pour but de se mieux entendre sur les travaux immenses que la chrétienté faisait exécuter (3); des architectes habiles, versés

(1) Charles-Quint et François I^{er}.

(2) Le commencement du onzième siècle.

(3) Ces Maçons allaient par troupe parcourir les contrées les plus civilisées de l'Europe, telles que l'Angleterre, la France, l'Italie, et

dans la science des anciens, s'étant mis à la tête de cette société en établirent les constitutions et lui donnèrent une noble et mystérieuse origine. Les habitudes et les mœurs fraternelles des maîtres qui construisirent le temple de Salomon, et la fin dramatique du prince malheureux qui en dirigea les travaux, leur servirent à former la chaîne sociale; ils la soumettre à des formes de réceptions initiatrices, à un mode particulier de vie, et la dotèrent d'une symbolique analogue à l'art de bâtir (1).

La corporation des maçons de pratique se rendit célèbre par des créations originales et par le type particulier de son architecture. Un peu avant le règne de Louis IX elle abandonna le plein cintre de l'école Byzantine pour le genre ogival; ce genre devait naturellement faire époque, il est riche et varié dans ses formes; le style de ses modelures, léger et gracieux, se fait remarquer par le vague de l'expression et les ondulations inégales des tableaux. Le genre gothique est le pindarisme architectural, c'est le beau désordre de l'art monumental que le génie capricieux et frivole pouvait seul se permettre. Les Maçons de pra-

prenaient à l'entreprise les églises, les châteaux royaux et tous les édifices religieux.

(1) Les signes symboliques des Maçons de pratique, tels que l'équerre, le compas, la règle et le triangle, étaient consacrés dans les sanctuaires de la Samothrace, de l'Égypte, de la Grèce, et dans les temples de l'Inde et de la Chine; et on les donnait comme déterminant la mesure exacte de tout ce qui est fini et parfait dans ses formes.

tique s'étaient acquis le monopole des édifices religieux de l'Europe; c'est à eux que l'on doit les églises de St-Paul de Londres, de Winmenster, de Strasbourg, de Chartres, de Paris et de toutes les cathédrales du XIII^e, XIV^e et XV^e siècles (1). De si riches et de si sublimes ouvrages leur avaient fait une réputation immense, et ils s'en étaient rendus dignes par leurs vertus et leurs talents. La société de Jean qui au XVI^e siècle comptait parmi ses membres tout ce que l'Angleterre, l'Allemagne et la France avaient d'illustres dans les sciences et dans les arts, avait des relations intimes avec les architectes et les maîtres qui dirigeaient les travaux des corporations maçonnées; ces relations tenaient moins à ce que naturellement les sciences et les arts se prêtent un généreux secours, qu'à la pensée philanthropique qui dominait l'une et l'autre de ces sociétés. Chacune d'elles était animée du louable désir d'acquérir des lumières pour en faire l'usage d'une sainte charité; chacune cherchait à détruire le *statu quo* servile et dégradant que le despotisme féodal avait imposé aux nations ignorantes et crédules de l'Europe.

Mais alors l'égoïsme barbare des gouvernants était appuyé sur les plus infâmes calculs. L'état d'immobilité dans lequel ils faisaient vivre les générations, puisait sa force dans les lois, dans les mœurs, dans les

(1) La plupart de ces monuments furent commencés sur les plans de l'école Byzantine; mais ce fut le gothique qui les acheva et les perfectionna.

éléments de l'éducation première, et surtout dans ce réseau de superstitions religieuses dont on entourait l'enfance; il fallait une réunion d'hommes d'élite dont les talents et les lumières pussent réagir sur ce système monstrueux, afin d'en détruire les effets corrupteurs. Ce furent ces puissantes raisons qui déterminèrent les plus capables de l'une et de l'autre société à s'unir; de cette alliance naquit une société nouvelle dont les bases furent établies sur les rites, la symbolique et le mode d'initiation de la renaissance fraternelle ou du Christianisme primitif. Cette société fut appelée, sur la fin du XV^e siècle, la Franc-Maçonnerie; je n'attache aucune importance à découvrir l'origine de ce mot; cependant tout nous porte à croire qu'il fut donné à l'union combinée des savants de la société de Jean et des Maçons de pratique, pour la désigner comme une union de choix, et faite dans l'intention franche et loyale de préserver la vraie lumière de tout alliage profane. Bonneville, Torri, Regelliny observent qu'au XVI^e siècle on commença à admettre, dans la société des Francs-Maçons, les hommes de toutes les professions qui se distinguaient par des vertus et des talents. Alors se présentèrent à l'initiation une foule d'ecclésiastiques respectables qui voulaient qu'on adoucit les maux de l'humanité en corrigeant les abus énormes qui s'étaient glissés dans le gouvernement religieux et politique des états; les chefs des familles illustres de l'Angleterre et de l'Écosse, de l'Allemagne et des Pays-Bas se firent aussi recevoir Maçons, afin de coopérer plus efficacement à l'œuvre

de la restauration sociale; enfin, les travaux philanthropiques de la société fraternelle maçonnique furent exclusivement consacrés aux grands actes de bienfaisance qui ont pour fin d'éclairer les hommes et de les affranchir de toutes les tyrannies personnelles sous lesquelles l'égoïsme envahisseur cherche sans cesse à les placer.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

La Maçonnerie a subi en Europe l'influence d'un régime barbare et celle des mœurs et des coutumes de ses habitants, mais elle n'a rien changé à la marche de ses idées ni à son plan de civilisation. Les frères maçons des XVI^e et XVII^e siècles sont les analogues des initiés de l'Égypte et de la Grèce ; ils agissent dans le même esprit et avec la même science que ceux de la renaissance fraternelle du Christianisme primitif. Ce n'est point la construction des églises et des châteaux qui les occupe, c'est la formation de l'homme moral, de l'homme que les lumières et les vertus doivent conduire à une sage liberté, et soumettre à une douce et tranquille contrainte sociale. Voulez-vous étudier les Maçons de cette époque encore barbare, connaître leurs secrets et leurs mystères, allez dans leurs ateliers, dans leurs laboratoires, dans leurs réunions savantes, vous les verrez méditer, travailler, raisonner le grand œuvre du perfectionnement humain ; les uns s'occupent à rechercher la nature des choses, à étudier les causes et les effets de l'attraction universelle qui anime et unit toute la création, les autres s'attachent à fixer le caractère élémentaire des sciences et des arts, afin de rendre leur développement plus prompt et leur étude plus facile. Cette grande et noble occupation ne les empêche pas d'être les hommes de la bienfaisance ; liés à l'humanité par une chaîne mo-

rale, ils suivent la vague inconstante et houleuse de la vie, avec la pensée suprême de secourir l'innocence ou de sauver la vertu ; partout où le vent de l'adversité souffle ils sont là pour neutraliser sa funeste influence. Tels on les vit au XIV^e siècle, alors qu'une odieuse condamnation décima un ordre illustre, recevoir dans le sein de leur société les chevaliers qui échappaient à la fureur d'un barbare couronné, les entourer de leur bienveillance, les mêler, les confondre avec le troupeau des élus, et les arracher ainsi à la rage fanatique qui les poursuivait, tels ils sont encore dans les cités et dans les hameaux ; partout où il y a une figure humaine vous les voyez tendre une main amie à celui dont la fortune a flétri le bonheur ou tué l'existence. Qui le dirait ? au milieu de cette sublime mission, le fiel de la calomnie les atteindra, le vautour de l'inquisition étendra sur eux ses griffes dévorantes, et les foudres du Vatican siffleront sur leurs têtes. Maintenant dites à l'histoire : qu'ont-ils fait les frères Maçons contre les gouvernements et contre les peuples ? quel est le tribunal qui les condamne, le sang ou les victimes qui en appellent au jugement de Dieu ? Quand ont-ils tiré le glaive du fourreau pour d'injustes prétentions ou de criminelles doctrines ; quand se sont-ils fait une arme de la religion ou de la patrie pour envahir le pouvoir et les grandeurs de la terre, afin de faire après de la tyrannie religieuse ou gouvernementale par esprit d'avarice et de cupidité ?

L'histoire répondra par le silence, ou bien elle dira :

Les frères Maçons n'ont été dans aucun temps ni trahis, ni parjures, ni fourbes, ni impies. En Angleterre comme en Allemagne, en Italie comme en France, ils ont constamment marché avec leur siècle, avec les événements, avec les hommes, opposant toujours la force morale aux erreurs et aux préjugés qui envahissent le monde; se signalant par des actes de générosité ou de patriotisme envers le peuple et les citoyens; alors qu'ils sont épars sur la terre, sans lien de convention, sans loi organique, une force d'attraction et je ne sais quel pouvoir de sympathie qui naît de la sagesse et de la vertu les attachent les uns aux autres; il semble qu'ils se sont donné le mot pour n'avoir qu'une même pensée et viser au même but; leurs veilles assidues, leurs laborieux travaux sont consacrés à développer les nobles instincts de l'humanité. Lorsqu'il faut se constituer, se centraliser, les loges de l'Europe puisent à la même source et adoptent le même principe: l'acte fondamental de la société entière repose sur ce commandement suprême qui ramène, ainsi que le dit l'empereur Constantin au prêtre Arius, à un seul sentiment et à une même concorde; type créateur de la morale universelle, élément de force et de puissance pour les nations, la loi qui nous oblige à faire du lien social un lien fraternel devient non seulement l'unique loi des Francs-Maçons du beau siècle de la renaissance, mais aussi l'âme de leur alliance. Sur cette loi, ils fondent un corps de doctrine qui sert de règle à leurs mœurs et à leur conduite, et qui fixe invariablement leurs opi-

nions religieuses et philosophiques. D'après cette doctrine, le sort de l'homme est dans ses propres mains ; il peut, avec les lumières naturelles et les enseignements de sa conscience, arriver au point de perfection où le grand Architecte de l'univers lui a permis d'atteindre.

Sous l'empire de cette vérité, la doctrine maçonnique constitue comme agent unique de gouvernement fraternel ce libéralisme grand et généreux, bienfaisant et tutélaire qui consacre dans la loi politique les principes de la loi naturelle, et soumet au mouvement d'une mutuelle philanthropie toutes les actions des hommes ; elle reconnaît que le progrès des intelligences est la source du bonheur commun, mais elle veut que ce progrès suive dans sa marche ascendante l'enchaînement logique et rationnel des causes qui produisent l'ordre moral et l'harmonie des sociétés. Ainsi le droit doit s'allier avec le devoir, la loi avec la justice, la raison avec la vérité, et l'amour du prochain avec l'humanité entière.

Les convictions que les vrais principes font naître ont une force d'énergie qu'aucune puissance humaine ne saurait vaincre. Persécutés dans toute l'Europe, frappés d'un ostracisme universel, et ne sachant où aller chercher une terre amie pour pouvoir professer à la face du ciel le culte de l'humanité, les frères Maçons des XVI^e et XVII^e siècles sont obligés de vivre parmi leurs concitoyens dans une condition pire que celle des Parias ; mais la vraie lumière les éclaire, les anime, et leur courage croît avec les peines et les

dangers : quand le fanatisme et l'hypocrisie ont ligué contre eux les princes et les rois , que la massue populaire est levée sur leurs têtes , ils sentent la nécessité de se défendre contre de grossières calomnies ; les vénérables de toutes les vallées de l'Europe se réunissent dans un même temple , et sous le maillet de leur illustre président (1), ils formulent un acte souverain (2) dans lequel ils déclarent ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent être ; ils disent qu'une sainte charité est le but de leur association ; que , voués au service des hommes , leur seule occupation est de les éclairer , afin de les rendre sages et heureux ; que dans leurs secrets et leurs mystères il n'y a rien de profane , rien qui puisse tenter l'avarice ou exciter la jalousie des pouvoirs de la terre ; que les travaux du temple se font sous l'invocation du grand Architecte de l'univers et pour la glorification des principes qu'il a gravés dans nos cœurs et qui servent de règle à la conscience. Mais les coups de la calomnie sont difficiles à réparer , et souvent les plus éclatantes manifestations ne peuvent en détruire les suites. Pour avoir été généreux envers leurs ennemis , les Franes-Maçons n'en sont pas plus heureux ; les injustes soupçons , les préventions absurdes qu'on a fait naître contre leur institution se conservent dans l'esprit du peuple , et ce n'est qu'à leur courage et à leur persévérance qu'ils doivent leur salut et leur triomphe.

(1) Herman V, archevêque de Cologne.

(2) Charte maçonnique de Cologne.

Pendant près de deux cents ans, les frères Maçons sont frappés d'interdit, et pourtant, dans les premières années du XVIII^e siècle ils se trouvent avoir acquis une puissance sociale immense. L'Angleterre, considérée comme la mère patrie de la Maçonnerie européenne, a répandu les rites de l'ordre dans les quatre parties du monde; donné des constitutions aux grandes loges du Continent, centralisé le pouvoir maçonnique de manière à le rendre plus fort et plus actif. La France possède cent cinquante ateliers, Rome, Madrid, Naples, la Pologne, la Suède, la Prusse, la Russie ont les leurs; ce rapide progrès, obtenu sous le poids d'un esclavage politique, est vu par l'Argus du despotisme avec une jalouse fureur; Rome, pour qui le *statu quo* de l'ignorance populaire est une cause de prospérité, avait depuis longtemps lancé contre les Francs-Maçons les furets de l'inquisition; mais ce moyen déjà usé ne pouvait guère atteindre des hommes qui se recommandaient par des lumières et des vertus; il fallait donc recourir aux foudres spirituelles. Clément XII commença par une bulle d'excommunication; Benoît XIV renouvela cette sentence apostolique, c'en était assez pour rallumer l'incendie: à peine le Vatican eut tiré son coup de feu, qu'une recrudescence de haine et de vengeance se manifesta dans l'esprit des souverains de l'Europe; chacun d'eux se fit une gloire de persécuter (1) des

(1) Les souverains qui tyrannisèrent le plus les Francs-Maçons furent Philippe V et Ferdinand VI, rois d'Espagne, Auguste, roi de Pologne, Charles, roi de Naples, Louis XV, roi de France, etc.

hommes à qui on ne pouvait rien reprocher, si ce n'est qu'ils semblaient oublier que chercher à éclairer les peuples et à les rendre libres et heureux, c'est un crime aux yeux de ceux qui veulent les tenir sous la glèbe.

Cependant l'heure de la crainte et du danger commence à fuir; une ère nouvelle se forme dans le sein des nations; bientôt les manœuvres hypocrites n'auront plus d'empire sur les esprits; la tyrannie impie d'un prêtre ne fera plus la loi à la pensée, et un suppôt de satan ne dira plus à un grand homme: Tu croiras que la terre tourne, ou tu seras brûlé. Pendant quatre siècles, la Maçonnerie européenne a travaillé à son œuvre de lumière; ses laboratoires, ses ateliers ont préparé les matériaux; ses conciliabules scientifiques ont tracé le plan et déterminé la forme de l'édifice; maintenant elle donnera le feu au génie et le vol à la pensée; le perfectionnement prendra un cours plus facile, la société humaine ne sera plus un troupeau d'esclaves soumis aux caprices de quelques pirates couronnés, elle s'appartiendra, elle sera elle-même la liberté et la loi, la souveraineté et la puissance.

Les cinquante dernières années du XVIII^e siècle offrent dans leur longue période le tableau le plus dramatique et le plus étonnant de l'histoire de l'esprit humain. Ce ne sont plus quelques hommes qui s'agitent dans le vague des passions pour nourrir une ambition sauvage; ce ne sont plus les héros et les rois qui s'arment et déchirent le monde pour une courroie de terrain, ce sont les peuples qui s'ébran-

lent; c'est une énergie morale, un saint délire patriotique qui se manifestent de toutes parts; l'humanité qui se lève de son suaire et qui réclame ses droits et son empire; l'insurrection universelle des esprits; enfin la voix formidable des générations éteintes qui accusent la tyrannie féodale de tous les maux qui, pendant tant de siècles, ont accablé l'Europe, annonce qu'une ère sociale s'opère, que les destins des nations vont changer; mais le travail est pénible, il faut faciliter l'enfantement, briser le lien d'une barbarie ignorante et superstitieuse; Luther, Calvin, Zwingli d'un côté, Cromwel, Elisabeth, Richelieu de l'autre, c'est beaucoup pour remuer le monde, ce n'est point assez pour le rajeunir; il faut encore que les sages qui leur succèdent se mettent à l'œuvre, qu'ils combattent le génie du mal, non pas avec le fer et la flamme, non pas avec le brigandage des armes ou les ruses d'une politique machiavélique, mais avec les nobles et généreux moyens que la morale naturelle oppose aux passions usurpatrices, et les Francs-Maçons qui ont provoqué ce sublime mouvement des esprits ne manqueront pas à leur sainte mission.

Ils avaient vu à travers les vérités philosophiques, dans les harmonies de la nature, dans l'ensemble parfait de l'univers, que Dieu ne procède que par des sympathies et des rapprochements intimes; que la perturbation et le désordre sont l'œuvre d'un mauvais génie étranger à l'acte de la création, et ils se dirent : Le mal qui règne dans le monde n'est point le fait normal de notre espèce, il est le fruit de l'oubli des

principes que la raison et la conscience proclament; l'humanité est abattue et humiliée; c'est notre faiblesse, notre indifférence qui la jettent dans cet état de mort. Rendons-lui sa dignité première, replaçons-la dans la voie de ses sublimes instincts; soudain la force du dévouement entre dans leurs âmes; ni le fanatisme qui hurle des anathèmes, ni le despotisme qui médite la vengeance, ne peuvent ébranler leur courage : ils font sortir la lumière du sanctuaire, et ils la répandent également sur tous les hommes.

Pour donner un cours plus rapide au fleuve de la civilisation, il fallait tourner la face des choses, substituer au régime du bon plaisir une puissance de principe et de droit. La Maçonnerie entra la première dans cette voie de régénération, elle s'attacha à montrer, par ses préceptes et ses exemples, que dans l'union se trouve la force, la durée et le bonheur des sociétés; que l'union ne peut être que faible et languissante si elle n'est point fondée sur la justice et la vérité. Et en effet, la condition anormale dans laquelle les hommes se trouvent dans les communautés politiques, tient moins à l'ignorance qu'à la cause qui la nourrit; et le bonheur public ne peut exister tant que les bases sociales sont fausses ou mal assises. Les résistances morales que la Franc-Maçonnerie opposa à tout ce qui n'entraînait pas dans ses vues humanitaires ou qui pouvait compromettre son action civilisatrice, le soin qu'elle prit d'ingérer dans les mœurs nationales l'esprit de dignité et d'indépendance qui distingue les peuples célèbres, sa ferme

résolution de soutenir l'intérêt des masses par les moyens que donnent la raison et l'équité, porta la conviction dans les esprits. Alors ses temples se remplirent de tout ce que la France et l'Europe avaient de plus illustre dans les sciences, dans les arts, dans la magistrature et dans l'armée. Chacun voulut concourir à l'œuvre sainte de l'émancipation des peuples; et chose admirable, la Franc-Maçonnerie, fière d'avoir sous ses drapeaux l'élite des intelligences, ne s'éloigna pas des principes de modération et de générosité qui l'ont fait toujours aimer. Plus le mouvement fut fort et rapide, plus elle chercha à le diriger dans l'intérêt de l'ordre et de la paix. La grande et sublime révolution française fut son ouvrage, elle en prépara les éléments et en forma l'esprit propagateur; mais non pas comme l'ont dit quelques calomniateurs, en soulevant les peuples, en les amentant contre le souverain ou précipitant par des moyens extrêmes la chute d'un ordre de choses qui ne rappelait que de tristes et douloureux souvenirs; elle demanda des réformes, mais de celles que réclament le besoin des peuples et le progrès des lumières; ces réformes, elle voulut les obtenir par les voies légales, sous le patronage de la puissance suprême de la nation et de l'autorité du monarque. L'assemblée constituante, dans laquelle se trouvaient tant d'illustre frères Maçons, ne démentit pas son caractère auguste ni sa noble mission. Unie d'intention avec le magnanime et pieux prince qui gouvernait la France, elle consacra ses premiers travaux à corriger les abus

de l'administration gouvernementale et à fonder l'ordre politique sur le principe naturel qui caractérise sa puissance et la légitimité de son action souveraine; elle abolit les privilèges aristocratiques et religieux, parce que ce sont eux qui entretiennent la misère et l'ignorance du peuple; mais elle consacra la royauté et la religion, l'une comme élément conservateur des états, l'autre comme un besoin nécessaire de l'âme sociale. Les travaux de cette glorieuse assemblée se firent en famille et avec une activité et un zèle patriotique. Si plus tard une perturbation funeste se glissa dans son sein, si les suites en furent cruelles, ce n'est point la Franc-Maçonnerie qu'il faut en accuser, mais les hypocrites de tous les partis, les exploiters de tous les régimes et de tous les gouvernements qui se jouent aussi bien du serment de Franc-Maçon que de celui de prêtre, et de la foi de catholique que de celle de protestant : ces caméléons à double figure dont le monde d'à présent est rempli, qui ne connaissent d'autre commerce que celui de vendre leur conscience pour des places et de l'argent.

Sous le régime révolutionnaire, la Franc-Maçonnerie ne resta point muette; mais la force morale, la seule qu'elle se fait gloire d'exercer sur l'esprit des peuples, ne pouvait rien sur des hommes dont le fanatisme républicain nourrissait la fureur; alors elle elle se renferma dans son action de pure bienfaisance; elle aida et secourut l'infortune; elle arrêta la main des bourreaux, facilita l'évasion des victimes, et par une opposition toute philanthropique elle provoqua l'a-

bolition du système de terreur que des nécessités politiques, bien plus qu'une barbare ambition, avaient fait naître.

Cependant, au milieu de ce paroxysme infernal, un complot impie se trame contre nos nouvelles institutions; déjà le sol natal est souillé par des hordes étrangères, et la France se trouve en présence de vingt rois lignés contre elle. Dans ce moment suprême, que fera la Franc-Maçonnerie? elle n'aime ni le sang ni les ruines, et dans l'esprit de ses institutions, la fraternité ne se renferme pas dans les limites géographiques d'un pays, ni dans l'idiome patriotique, c'est une loi humanitaire qui engage tous les hommes à s'aimer, à s'unir, à travailler mutuellement pour le bien commun; mais la Franc-Maçonnerie nationale a des devoirs à remplir envers la patrie et envers le souverain; avant d'être admis au banquet des élus, le Maçon était citoyen; enfant de la cité, il était dévoué au culte de ses lois et de ses mœurs, et les épreuves du temple ne lui ont rien fait perdre de ses qualités originelles. Oui tous les hommes sont frères, tous doivent s'aimer et se secourir les uns les autres; la Franc-Maçonnerie n'entend pas faire d'exception à cette loi de nature, ni violer aucun de ses commandements; mais il ne s'agit pas ici d'une guerre entre les peuples, c'est le despotisme personnel qui tire le glaive pour asservir la France; ce sont les suppôts de la tyrannie qui veulent la faire reculer dans le passé et la soumettre à la servitude routinière que la féodalité lui avait imposée, et les Francs-Maçons de la France

ne resteront point froids spectateurs d'une agression si criminelle; ils se rangeront tous sous les drapeaux de la mère patrie, et c'est à la vie, à la mort qu'ils termineront le grand drame dont pendant trente ans l'Europe a été le théâtre.

Vers la fin du XVIII^e siècle, lorsque la Franc-Maçonnerie cherchait avec ardeur à fixer les principes de la loi naturelle dans les mœurs religieuses et politiques, les célébrités de l'époque se rangèrent sous sa bannière pour lui prêter un généreux secours. En France, alors qu'elle méditait la révolution morale qui devait changer la face du globe, les philosophes, Voltaire, d'Alembert, Condorcet à leur tête, firent, sous le stigmate de l'élu Maçon, une guerre active aux abus, aux préjugés, aux superstitions, à toute cette fausse science dont la crédulité du peuple était nourrie. Lorsqu'il fallut épurer le système gouvernemental et l'asseoir sur le principe de liberté et d'égalité qui seul le rend sacré et légitime, ce furent des hommes d'état formés dans les temples maçonniques, les Mirabeau, les Rabaut de St-Étienne, les Barnave, les Cambacérès, les Bergasse, qui se chargèrent de cette mission patriotique.

Plus tard, il faut sauver la France et faire respecter les travaux philanthropiques de dix siècles; il faut refouler vers sa source impure le génie corrupteur qui présidait aux destinées des nations de l'Europe; soudain on voit les plus illustres enfants de la lumière s'élancer dans les camps; ils partent volontaires et sans autre avenir que celui que leur feront leur cou-

rage et leur dévouement; cependant la première phase triomphale est à peine passée, et ils sont déjà grands aux yeux du peuple et de l'armée; désormais ce seront eux qui méditeront le succès et commanderont la victoire; on les verra à la tête des brigades et des divisions, dans les conseils et partout où le génie et le talent militaires seront nécessaires. Sans doute toutes les célébrités des armées de la république et de l'empire n'avaient point subi les épreuves initiatrices, mais les fastes historiques du Suprême Conseil et du Grand-Orient attestent que la plupart d'entre elles sortirent de leur sein.

Le rapide tableau que je viens de faire des trois époques qui signalèrent le mouvement glorieux de la révolution française montre que la Franc-Maçonnerie exerce une influence souveraine sur les hommes supérieurs, qu'elle les attire à elle par la pureté de ses principes et l'excellence de ses doctrines, et que ses enseignements et ses lois les obligent à consacrer leurs talents aux intérêts des peuples et des sociétés. Je crois que les exemples sont trop nombreux pour pouvoir contester cette vérité.

Après Frédéric le grand et Georges IV, il n'y a pas de souverain qui ait mieux apprécié le bien moral que font dans les états les ordres maçonniques, que Napoléon. Ce génie extraordinaire n'était point Maçon, mais il connaissait l'esprit de bienfaisance et de modération qui présidait aux réunions des enfants de la lumière; il savait que les temples étaient le lieu de retraite de cette classe d'honnêtes gens qui vivent

sans préjugés et sans hypocrisie; qu'ils étaient l'école où se formaient les amis de l'ordre et de la paix, les citoyens sincèrement attachés aux lois et à la patrie; il n'ignorait pas que la Maçonnerie est libérale par principe et par devoir, et qu'elle n'approuvait pas sur tous les points son despotisme gouvernemental; mais il tolérait sa respectueuse opposition ainsi que son blâme silencieux; et, loin de comprimer les efforts qu'elle faisait et qu'elle fait toujours pour faire arriver la société politique à une noble indépendance, il les encourageait. Sous son règne, la Franc-Maçonnerie eut son époque de gloire et de prospérité; elle devint la religion des plus illustres, comme des plus sages; les ateliers se multiplièrent avec une incroyable rapidité, et les travaux dirigés par des maîtres habiles se firent avec un ensemble et une assiduité si parfaite, que nos frères d'Angleterre et d'Allemagne qui venaient visiter nos temples avouaient que dans aucun pays ils n'avaient vu la Franc-Maçonnerie si zélée et si active.

Lorsque les Bourbons vinrent de nouveau s'asseoir sur le trône de France, la Maçonnerie, qui dans l'ordre politique se plie à l'empire des événements, et reconnaît les faits accomplis, les accueillit avec respect et soumission. Louis XVIII, qui à toute force voulait être roi par la grâce de Dieu, nourrissait contre elle des préventions injustes; il la croyait propagandiste des opinions républicaines; il s'imaginait qu'elle ferait toujours une opposition séditieuse à son gouvernement, et qu'elle ne reconnaîtrait jamais la force.

politique du mot légitimité ou droit héréditaire. Ces préventions étaient nourries par le système de diffamation et de calomnie que les ennemis nés de la Franc-Maçonnerie ont constamment pris pour la déconsidérer aux yeux du peuple et du souverain. L'abbé Barruel et d'autres écrivains anti-libéraux avaient écrit, que la Franc-Maçonnerie était la mère-nourrice de l'illuminisme, du jacobinisme, du carbonarisme et de toutes les sectes ultra-républicaines. Leurs ouvrages, écrits dans le dessein de servir le parti ultramontain et la noblesse du vieux régime, étaient mis sous les yeux du chef du gouvernement, et on ne doit pas être étonné si Louis XVIII, qui, comme nous l'avons dit, considérait le droit divin comme un dogme politique, ne voyait pas les Francs-Maçons avec un œil de bienveillance; mais ce roi ne se laissait pas séduire par le langage des passions, et les arguties des partis n'avaient sur lui aucun empire; de sorte qu'il fut facile à son ministre favori, le duc de Caze (1), de l'éclairer sur le but moral et sur l'action sociale de la confraternité maçonne. Alors, non seulement il la laissa faire librement, mais il la protégea secrètement. Charles X eut le bon esprit d'en agir avec la même sagesse et la même prudence; de sorte que sous les règnes de ces deux rois, la Franc-Maçonnerie française ne fut ni moins prospère ni moins brillante que sous l'Empire. Elle se livra avec autant d'ardeur

(1) Grand commandeur du Suprême Conseil.

que de succès à ses travaux humanitaires, et son influence fut d'autant plus salutaire à la nation, que le parti des éteignoirs, à la tête duquel il faut toujours placer les jésuites ultramontains, avait ses chefs parmi les hommes de la cour et du gouvernement, et cherchait par tous les moyens possibles à détruire l'œuvre de lumière de la grande révolution.

Quoique l'on ait pu dire, la Franc-Maçonnerie française ne fut ni ingrate ni perfide envers la branche aînée; il n'est pas vrai qu'elle participa au complot ourdi contre elle, ni qu'elle prit une part active au jeu des passions politiques qui amenèrent sa chute; la Maçonnerie ne cabale jamais contre un gouvernement établi, quand même il serait injuste et illégitime; et elle ne souffle jamais la discorde et la haine pour servir une ambition usurpatrice. La société Aide-toi le Ciel t'aidera, qui conspirait en plein soleil, eut quelques Franks-Maçons pour auxiliaires, mais de ceux qui profitent des circonstances pour se faire une position dans le monde; de ceux qui ont déjà passé à la toise de l'opinion publique, et que la postérité mettra au rang des renégats et des parjures.

Sans doute la Franc-Maçonnerie n'a pas à se louer des hommes qui ont exploité le revirement de 1830, mais qu'on le sache bien, alors que ces mêmes hommes joueront à la hausse et à la baisse sur les chances des événements, fidèle à ses principes, elle défendra avec son courage accoutumé l'ordre public et les institutions; et aujourd'hui comme toujours, dans ses fêtes solennelles et dans ses banquets, son premier

vivat et son premier toast seront pour le prince qui gouverne et pour la prospérité de son auguste famille.

**DE LA MAÇONNERIE AU 19^{me} SIÈCLE,
ET DES MOYENS A EMPLOYER POUR LA MAINTENIR A LA
TÊTE DU PROGRÈS SOCIAL ET HUMANITAIRE.**

Je ne suis pas de ceux qui pensent que l'homme soit né méchant. Le germe de perversité qu'on lui suppose, cette lèpre de cœur qui le tourmente et le dégrade, est moins un vice héréditaire que le fruit de l'habitude et de l'éducation. Si on voulait faire des hommes, on en ferait avec de bons principes et de bons exemples. Parlons avec franchise ; ne craignons pas de dire une vérité cruelle, quelque offensante qu'elle soit pour la raison : nous ne sommes pas gâtés en naissant, mais on nous gâte quand nous sommes nés. Ce sont les leçons de ceux qui sont appelés par l'aveugle fortune à nous servir de maîtres, qui infiltrent dans nos âmes la corruption et le néant.

Partout et toujours il se trouve des hommes qui se font un jeu de vivre aux dépens de leurs semblables, et qui, sur l'ignorance, la misère et l'asservissement des peuples, fondent leur position dans le monde ; incapables de se soutenir par des moyens honorables, il leur faut des victimes et des esclaves : ils ne craignent pas pour abâtardir l'espèce humaine, de la sevrer aux portes de la vie de son intelligence et de ses vertus, et lorsqu'ils ont fait de leurs frères un troupeau d'imbéciles, leur plus grand plaisir, c'est celui

de pouvoir les dominer par la peur et la superstition. Ce fut contre cette engeance de tyrans que les réformateurs philosophes élevèrent leurs puissantes voix , et les sociétés secrètes qu'ils établirent , le voile mystérieux dont ils couvrirent leurs doctrines philanthropiques et religieuses , ne furent imaginés que pour faire plus librement et avec plus d'ensemble contre leur détestable ambition, une opposition de principe et de droit.

Parmi les sociétés secrètes que l'amour de l'humanité et l'intérêt des peuples ont fait naître , on doit mettre au premier rang la Franc-Maçonnerie. En Europe comme en Asie , et partout où elle a pu exercer son influence, elle s'est fait une gloire de vaincre par les armes de la persuasion et la puissance de l'exemple, l'insatiable avidité des passions politiques et religieuses , et de ramener l'ordre et la paix partout où l'esprit révolutionnaire avait porté la discorde et la guerre. Ce fut à son dévouement pour une cause si sainte qu'il faut attribuer la longue tyrannie qu'elle a eu à supporter de tous les pouvoirs qui n'ont pas marché dans les voies de la justice. Et ce ne serait rien que la persécution, mais la diffamation et tous les genres de calomnies ont été mis en usage pour la rendre odieuse au peuple; il n'est pas jusqu'au mot Franc-Maçonnerie qui n'ait subi le stygmate flétrissant de l'esprit de parti ; et les différentes applications qui lui ont été données, il les conserve encore dans l'esprit de la plupart des néophytes. Les uns s'imaginent que la Franc-Maçonnerie est une société où l'on enseigne l'art de

parvenir aux emplois et aux honneurs en faisant une opposition de doctrine ou de système; les autres l'assimilent à ces camaraderies politiques et littéraires que la médiocrité a inventées pour usurper les droits du mérite et de la vertu; enfin, il s'en trouve qui la considèrent comme une rêverie du bon vieux temps, le reste des batteries philosophiques du moyen âge; or, la Franc-Maçonnerie n'est rien de tout cela. C'est une institution fondée pour combattre par la force morale tout ce qui est contraire au progrès de la raison et à l'esprit de la confraternité universelle. La force morale s'acquiert par la vertu; c'est la seule que l'opinion reconnaît légitime, et que la conscience des peuples consacre dans le code des nations, comme devant être l'agent suprême du pouvoir souverain.

D'après cette définition, on doit appeler la Franc-Maçonnerie la science du progrès moral, et renfermer son action sociale dans ces deux attributs de l'intelligence, vérités et lumières. Éclairer les hommes, appuyer leur instruction sur les idées positives et sur les principes de la loi naturelle, c'est les amener par la force de la raison à un régime d'ordre et de sympathie, et à un état de bonheur constant et réciproque.

La position normale d'une société maçonnique est celle d'être toujours sur la trace de la vraie science, et de marcher en avant pour éclairer les voies de la perfection. Elle doit être composée d'hommes graves, probes et généreux; voués aux intérêts de la patrie et de l'humanité; ni l'intrigue, ni la cabale, ni tout

ce qui sent les manœuvres d'une ambition personnelle ou d'une coterie, ne doit pénétrer dans son sein. Là où le Dieu de la nature et la vertu ont leur temple, où la sagesse et la justice servent d'appui au courage (1), les passions ne doivent point avoir d'empire sur les âmes.

Ce n'est point par des signes, par des attouchements, ou par le prestige des grades, qu'un Maçon doit se faire connaître, c'est par des vertus. Du moment qu'il est entré dans le temple, il n'est plus l'homme du monde, l'homme des erreurs et des préjugés, des vices et des passions qui nourrissent nos faiblesses, c'est l'enfant de la lumière, le zélateur de la justice; c'est une espèce de chevalier de l'humanité, et il doit savoir le genre d'ennemis qu'il a à combattre, et le courage qu'il doit déployer pour sortir victorieux de l'arène.

Les vices qui empêchent la raison de progresser et les hommes de vivre en frères, sont la superstition et le fanatisme. Enfants de l'ignorance, la superstition et le fanatisme, dit un F. . Or. . (2), sont deux monstres nés de ce qu'il y a de plus stupide au monde; ce sont deux hydres à cent têtes toujours renaissantes,

(1) Les deux lettres J. . B. . qui décorent les deux colonnes du temple sont les initiales de deux noms qui appartiennent à la langue symbolique de la théosophie. Jak. . colonne droite, la Sagesse; Bo. . colonne gauche, la Gloire. (Attributs ou Émanations du G. . A. . D. . L. . U. .)

(2) Discours prononcé dans la confédération des cinq conseils des G. . des Che. . Blus. . K. . de la capitale de France.

toujours affamées, qui répandent partout le poison et la flamme, qui dévorent les hommes, les peuples, les générations, et qui ont creusé sur la terre un gouffre éternellement ouvert pour engloutir des générations nouvelles. Voilà les vrais tyrans de l'humanité et de la société, et c'est pour les combattre que la Maçonnerie a été établie. Un Maçon doit avec courage et persévérance diriger ses attaques contre ces deux formidables ennemis des prospérités humaines. Sa science, sa logique, les forces de son esprit, les ressources de son génie, toute l'intelligence de son âme doivent concourir à mettre fin aux ravages qu'ils font dans le monde, sans cela il n'est pas Maçon; il a passé dans le champ d'épreuve sans se dépouiller de son enveloppe matérielle, il est entré dans le temple avec les faiblesses de son humanité, et c'est un profane travesti. La philanthropie et le libéralisme ne sont que de vains mots pour la plupart de ceux qui se disent libéraux et philanthropes. Soit qu'ils ne comprennent pas leurs devoirs, soit qu'ils ne s'attachent pas beaucoup à les comprendre, ils vont de biais et tortus lorsqu'il faut aller droit; on dirait qu'ils ont peur d'agir et de parler; on les voit toujours recommander la prudence et la modération; ils veulent que devant les préjugés qui rabougrissent la race humaine, le silence soit une vertu du cœur et de l'esprit; ils s'imaginent justifier la réputation qu'ils prétendent se faire en criant à tue-tête cette phrase banale, tolérance pour toutes les opinions, tolérance pour toutes les croyances; mais il n'y a rien de libé-

ral, rien de philanthropique dans cette espèce de générosité, que mutuellement tous les ambitieux se font, si ce n'est la faculté que l'on donne au fripon et à l'hypocrite de faire librement leurs métiers.

La tolérance absolue des opinions et des doctrines sans une censure d'examen, sans l'imposante autorité de la raison pour en régler l'exercice, c'est le feu d'un incendie qui n'a ni commencement ni fin; ce sont les crimes religieux et politiques se succédant les uns aux autres et se justifiant par la force ou par l'hypocrisie.

On toléra l'opinion probable que l'on pouvait assassiner un roi, et les rois furent assassinés; on toléra l'opinion probable que l'on pouvait avec de l'argent racheter le parjure et la trahison; et on se parjura et on manqua de foi à son prince et à sa patrie; on toléra l'opinion probable que les hérétiques étaient des chiens, et on massacra les vaudois et les camisards, et Grégoire VIII, dans un zèle impie, fit sonner les cloches en réjouissance lorsqu'il apprit que l'on avait immolé cinq cent mille victimes en l'honneur de son opinion probable (1); on toléra la croyance que pour être sauvé il fallait donner son bien à l'église, et le clergé spolia les familles et il s'enrichit aux dépens de la veuve, de l'orphelin (2); on toléra la croyance

(1) Grégoire VIII fit faire des réjouissances publiques lorsqu'il apprit le massacre de la St-Barthélemy, et donna une forte somme d'argent à celui qui lui apporta cette nouvelle.

(2) Au X^e et XI^e siècles, le clergé romain avait établi comme point de foi que l'on ne pouvait être sauvé sans donner une partie de son

que les papes étaient les maîtres de la terre et que les rois n'étaient que leurs sujets, et les peuples de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France et de Naples (1) se révoltèrent contre leurs princes légitimes pour obéir au pape.

Les opinions et les croyances contraires à la raison et à la vérité, soit en politique, soit en religion, ont imprégné en tout temps dans l'esprit du peuple la stupidité et l'ignorance, en tout temps elles ont dégradé les nations et perdu les empires.

Soyons tolérants, soyons indulgents s'il le faut, pour toute les bigarures de l'esprit humain; tolérons les créations du romantisme et du jésuitisme; que Lucrèce de Borgia, le lys dans la vallée, la vierge aux sept douleurs, les miracles de sainte Allélie, tout ce qui peut égayer et faire rire sans pervertir l'esprit public, soit admis comme folies amusantes ou drolatiques. Soyons tolérants par principe, par caractère, par sentiment; mais jamais jusqu'au point de servir par notre indifférence l'hypocrisie qui nourrit l'ignorance, et la cupidité qui la propage. Laisser croupir le peuple dans la fange des superstitions; le laisser vivre dans des croyances absurdes et des préjugés dégradants, c'est servir les passions les plus ignobles et se rendre complice de la plus détestable ambition; ne pas chercher à garantir la société des

bien à l'église. On peut croire que dans ce temps de crédulité ou de superstition peu de personnes manquaient à faire des legs religieux.

(1) Voyez l'histoire de ces royaumes.

sanglantes orgies du fanatisme, c'est manquer à son devoir d'homme et de citoyen : l'humanité et la patrie exigent de nous plus de courage et plus de dévouement.

Le mouvement du progrès moral et social que la Franc-Maçonnerie provoqua dès sa naissance, n'a jamais été interrompu; quelquefois lent et peu sensible, quelquefois rapide et tumultueux, il est arrivé après diverses transitions à être plus régulier et plus solide, et à donner de grandes espérances pour l'avenir des nations; mais la fin n'a pas encore couronné l'œuvre, il ne faut pas croire que la superstition n'ait plus de racine, ni le fanatisme plus de sève; on nous l'a dit : ce sont deux monstres qui renaissent de leurs cendres. Lorsqu'on est sous le ciel des passions et qu'on voit l'ambition prendre toutes les formes pour satisfaire un brutal égoïsme et une pitoyable vanité, on doit craindre la perfidie et la trahison, on doit surveiller le génie du mal qui veille sans cesse pour envahir la pensée humaine et usurper les droits de l'humanité. Travailler plus que jamais à lui ôter les moyens de consommer son œuvre impie, c'est le devoir, l'unique devoir d'un Maçon du XIX^e siècle. Ce n'est pas un mal que la Franc-Maçonnerie se soit débarrassée des hommes qui ont fait de ses nobles travaux l'objet d'une spéculation infâme. Les favoris de la fortune, les roués qui, à force de ruse et d'hypocrisie, se sont élevés au faite des grandeurs humaines ne lui conviennent pas; ce sont des hommes libres et francs d'esprit et de cœur, des chevaliers sans peur et sans reproche qu'il lui faut.

Un libéral philanthrope, un Maçon en un mot, ne doit tolérer que les actes et les faits qui dérivent du droit naturel. Si la société est dominée par de funestes doctrines, si l'édifice humanitaire que la science et les lumières élèvent à la gloire du grand Architecte de l'univers se trouve attaqué par de faux prophètes, son devoir est de se présenter en face de l'ennemi et d'arrêter son vandalisme barbare, il doit savoir que lorsqu'on fait le bien on ne doit compte à personne de ses actions, et que la crainte est une lâcheté lorsqu'on a sa conscience et Dieu pour appuis; d'ailleurs les armes que le Maçon emploie ne sont ni l'épée du conquérant, ni la parole perfide de l'hypocrite, ce sont celles que l'Évangile lui permet de prendre, celles que saint Paul employait contre celui qui voulait pervertir l'esprit de la loi et le tourner au profit des croyances idolâtres : la raison et la vérité (1).

La Franc-Maçonnerie, en plantant son drapeau dans le camp des travailleurs, en se recrutant parmi les professions honorables, est devenue bourgeoise et citoyenne, et nécessairement elle a gagné en force morale ce qu'elle a perdu en luxe ou en faux éclat matériel; cependant elle ne se meut pas encore dans la sphère où son principe naturel l'a placée. Il y a dans les sociétés maçonniques un certain désordre moral qui fait craindre pour l'avenir; on murmure,

(1) O homme ! plein de toute sorte de tromperie et de fourberie ; enfant du diable, ennemi de toute justice, ne cesserez-vous jamais de pervertir les voies du Seigneur. (*St-Paul à Elymas, magicien.*)

on se plaint de toute part, et ce sont les Maçons les plus dévoués et les plus dignes qui se plaignent, ce qui nous doit faire croire que les plaintes sont justes et que réellement un vice capital mine l'édifice (1). Il est de fait que ce vice existe, qu'il a pénétré bien

(1) Dans un morceau d'architecture que je disais à mes FF. de la Resp. L. de St-Pierre des Vrais Amis, voici comment je m'exprimais à cet égard :

« Je ne vous dirai point, mes FF., comment disparurent de la terre les ordres religieux, philanthropiques et chevaleresques qui naquirent avec le christianisme, et servirent d'appui aux peuples naissants de l'Europe, ce serait revenir sur la même cause et décliner les mêmes faits; mais, n'est-il pas extraordinaire, n'est-il pas inouï que l'égoïsme, dans son aveugle délire, porte son esprit dépravateur au cœur d'une société fondée sur un principe né avec le monde, avec le premier souffle d'une conscience humaine; principe qui tend à créer un lien universel de fraternité entre les hommes, et qui impose pour règle suprême le désintéressement et la bienfaisance!!!

« Oui, mes FF., l'Ordre maçonn. est aussi entaché de cette lèpre qui dévore la société : il y a des ambitions profanes qui surgissent dans le temple où luit la vr. lum.; des amour-propres, des prétentions, des vanités, des desseins de fortune souillent la pureté du sanctuaire : on cherche à tirer parti de l'avantage d'être Maçon, pour abandonner après la truelle et le compas, comme ont fait mille et mille renégats, lorsque la fortune a daigné leur sourire. De là, les zizanies, les querelles, le manque d'ensemble et d'unité, et ce qui est le pire de tout, ce relâchement, cette froide indifférence qui se manifestent de toutes parts. On cherche, dit-on, à porter remède au mal en corrigeant les Statuts de l'Ordre : que l'on corrige les hommes, et on atteindra le but; que l'on corrige ce qu'il y a de faux, d'impropre, d'anti-maç.; dans les voies initiatrices, que l'on sache ce que valent les soldats qui entrent dans la milice maçonne, et bientôt on verra les avenues du temple se remplir d'une race de chevaliers de l'humanité, qui sauront avec force et courage combattre le fanatisme et la superstition, l'ignorance et la bêtise, qui servent d'auxiliaires à l'égoïsme pour usurper impunément les droits de la raison et de la vérité.

avant dans le sanctuaire , et comme il doit son origine et sa force d'action aux mœurs actuelles du monde profane , c'est par la sévérité que l'on mettra dans les initiations que l'on peut espérer de le vaincre. N'oublions pas que la Franc-Maçonnerie fut instituée pour faire vivre les générations dans une unité sociale et fraternelle; pour les arracher à la misère et à l'esclavage; chercher par le travail et par l'étude, la vraie science et la vraie lumière; les répandre sur les hommes pour les rendre meilleurs et plus heureux , tel fut le but des fondateurs de cette institution. Depuis le XII^e siècle, les Maçons de toutes les contrées de l'Europe ont suivi la route tracée et ont concouru simultanément et fraternellement à cette œuvre sainte avec un zèle que le dévouement seul peut inspirer, et les peuples se sont éclairés et la société plus forte et mieux assise, marche rapidement vers le complément de sa perfection normale; il faut donc s'armer de courage et continuer le travail. Maçons d'élite, appelez à vous les hommes forts d'esprit et de cœur, qu'ils joignent leurs lumières et leurs vertus aux vôtres, et vous achèverez d'éclairer le monde.

DE LA CHARTE DE COLOGNE.

La véritable Franc-Maçonnerie se renferme dans les trois grades symboliques : App. . . , Comp. . . et Malt. . . ; au delà on ne trouve que suppositions vagues, pratiques puériles et souvent ridicules pour ceux qui en connaissent les doctrines. Cependant, ainsi que je l'ai dit, l'Institution Maç. . . n'a point subi d'altérations graves par les rites nombreux (1) que la passion d'innover a introduits dans son sein ; les Or. . . (2) et les Grandes Loges de l'Amérique et de l'Europe

(1) *Rite*, ordre des cérémonies. En M. . . ce mot a un sens plus étendu, il signifie classification, manière de disposer les degrés ou grades maç. . . , d'après le système philosophique, scientifique ou chevaleresque que l'on a adopté dans les différentes séries d'initiation. Souvent les degrés d'un rite ne sont que les chaînons d'une doctrine philosophique ; quelquefois un degré constitue un rite ; tel est le degré du Royal-Arche, qui est le 7^e et dernier degré de l'ancien rite Écossais.

Quelque nombreux que soient les rites, on peut les ranger en deux classes, ceux de la Croix et ceux de l'Étoile flamboyante : les premiers suivent les doctrines philosophiques et religieuses du Christianisme primitif, les seconds celles des Égyptiens et des anciens sages. Chaque rite a des emblèmes analogues aux doctrines qu'il professe.

(2) L'Or. . . est le point central des différentes Loges d'un royaume, ou de la fédération d'un même rite ; ce mot s'emploie en Maç. . . pour désigner la place du Malt. . . et des Off. . . de la Loge : il rappelle aussi à l'esprit des FF. . . que les mystères de la sagesse sont venus de l'Or. . . , d'où découlent, en effet, toutes nos connaissances. Le sens allégorique de ce mot indique le lieu d'où part la lumière physique qui nous éclaire, vers laquelle l'homme tourne constamment les yeux comme vers la source de son existence.

ont toujours eu le bon esprit de ne reconnaître d'essentiellement fondamental que la classification graduelle de l'ancienne Franc-Maç. La Charte de Cologne peut donc, à cet égard, être considérée comme le monument le plus orthodoxe et le plus classique de l'art royal (1). C'est pourquoi nous avons cru essentiel de la faire connaître à nos lecteurs.

A L. G. D. G. A. D. L'UN.

Nous, Maîtres élus, Membres de la Société vénérable consacrée à Jean, ou de l'Ord. des Francs-Maç., directeurs des LL. constituées dans les villes de Londres, Édimbourg, Vienne, Amsterdam, Paris, Lyon, Francfort, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Madrid, Venise, Gand, Kœnigsberg, Bruxelles, Dantzig, Middelbourg, Brême (*Fabiræ*) et Cologne, réunis en chapitre dans ladite ville de Cologne, aux jour, mois et an énoncés plus bas, et sous la présidence du Mait. de la L. fondée dans cette même ville, notre F. T. Vén., très-savant, très-sage et très-prudent, choisi unanimement par nous à cet effet, savoir faisons aux Membres de l'Ordre, tant présents que futurs, par le moyen des présentes, qui seront envoyées à toutes les LL. susdites.

Considérant que, dans ces temps malheureux, où la discorde et les dissensions des citoyens portent partout le trouble et les calamités, on impute à notre société et à nous tous FF. admis dans l'Ord. de Jean ou des Francs-Maç., des principes, des opinions et des machinations tant secrètes que publiques, aussi contraires à nos sentiments qu'au caractère, au but et à la doctrine de notre

(1) Ce mot ne doit point son origine à Salomon ni à Hiram; il signifie l'art par excellence.

Société; qu'on accuse, en outre, les Membres de l'Ordre (afin d'attirer sur nous le mépris des Prof. et de nous vouer d'une manière plus sûre à l'exécration publique, et parce que nous sommes tous liés par un pacte et des mystères inviolables religieusement gardés et observés par nous tous) d'être coupables de vouloir rétablir l'Ordre des Templiers; qu'on nous désigne publiquement comme tels, et que par suite, comme si nous étions affiliés à cet Ordre, nous serions unis et conjurés pour récupérer les biens et les domaines qui lui ont appartenu et pour venger la mort du dernier Gr. Matt. sur les descendants des princes et des rois qui furent coupables de ce fait et qui causèrent l'extinction dudit Ordre; qu'à cet effet, nous chercherions à introduire le schisme dans l'Église; des troubles et des séditions dans les empires et dans les dominations temporelles; que la haine et l'envie nous animeraient contre le Pontife suprême, l'Empereur et tous les souverains; que n'obéissant à aucune puissance du monde, et soumis seulement aux supérieurs élus dans notre association répandue sur la terre entière, nous exécuterions leurs commissions occultes et leurs ordres clandestins par un commerce de lettres secrètes et par leurs mandataires chargés de missions expresses; qu'enfin nous ne donnerions accès à nos mystères qu'à ceux qui, examinés et éprouvés par des tourments corporels, se seraient liés et consacrés à nos assemblées par un serment horrible et détestable.

D'après cela, et y ayant mûrement réfléchi, il nous a paru utile et très-nécessaire d'exposer quelle est l'origine et le véritable état de notre Ordre et quel est le but de son institution de charité, ainsi que ces différents points ont été fixés et approuvés par les principaux Matt. experts dans l'art suprême et éclairés dans les sciences naturelles; et cette exposition étant tracée et rédigée, nous avons résolu de l'envoyer en original souscrite et signée par nous, à toutes les LL. de notre Société, afin que, perpétuant le

souvenir de ce renouvellement solennel de notre pacte et de l'intégrité des principes, elle puisse à l'avenir porter nos institutions dans quelque autre partie de la terre, si, dans nos contrées, la haine, l'envie et l'intolérance des citoyens et des nations, multipliant les ravages de la guerre, accablaient notre Société et l'empêchaient de maintenir son état et sa consistance; ou que devenue moins pure, moins intacte et moins incorrompue dans la suite des temps, elle puisse prendre pour règle les principes tracés dans la présente Charte, si quelques-uns de ses exemplaires échappent à l'oubli et au néant, et les professer de nouveau dans des circonstances plus prospères, lorsque les tempêtes seront calmées, pour rétablir l'Ordre, s'il était renversé, ou pour le ramener à son véritable état, s'il était corrompu ou écarté de son but primitif et de la pureté de sa doctrine.

Par ces motifs, et au moyen de cette lettre universelle, rédigée d'après les plus anciennes Chartes et les monuments existants relatifs aux principes, aux rites et aux usages de notre Ordre très-antique et très-secret, nous, Matt. élus, conduits par l'étude de la V. L. Lum., au nom de la promesse sacrée qui nous lie, supplions tous collaborateurs à qui les présentes parviendront ou pourraient parvenir plus tard, de ne jamais s'écarter de ce document de vérité; annonçons et publions en outre, tant au monde éclairé, qu'à celui plongé dans les ténèbres, dont le salut nous est également cher :

A. Que la Société ou l'Ordre des frères admis F. L. M., consacrée à St-Jean, ne dérive ni des Chevaliers Templiers; ni d'aucun ordre de chevaliers ecclésiastiques ou séculiers; qu'il n'en est pas une partie séparée; qu'il n'est joint, ni à l'un ni à plusieurs d'entre eux, et qu'enfin il n'a avec eux, directement ou indirectement par aucun lien quelconque, aucune et pas la moindre relation, mais qu'il est plus ancien qu'aucun ordre de chevalerie de ce genre, et qu'il existait déjà, tant en Palestine qu'en Grèce, et dans l'une

et l'autre partie de l'empire romain, avant les guerres sacrées et les temps où les chevaliers susdits partirent pour la Judée; qu'il nous est démontré, par différents monuments d'une antiquité bien constatée, que l'origine de notre association remonte jusqu'aux premiers temps, où fuyant les disputes des différentes sectes du christianisme, quelques adeptes imbus, par une sage interprétation des vrais principes, des secrets de la philosophie morale, se séparèrent de la multitude; c'est à cette époque que des hommes savants et éclairés, que de vrais Chrétiens, qui n'étaient souillés d'aucune des erreurs du paganisme, croyant voir la religion altérée et corrompue, propager les schismes et les horreurs de la guerre, au lieu de la paix, de la tolérance et de la charité, s'unirent et se lièrent par un serment sacré, afin de conserver et plus sûrement et plus purs, les principes de la morale de cette religion, principes gravés dans le cœur des hommes; ils s'y dévouèrent, afin que la lumière éclatant de plus en plus du sein des ténèbres, pût parvenir à bannir les superstitions et à établir, par le culte de toutes les vertus humaines, la paix et le bonheur parmi les mortels. Sous ces heureux auspices, les auteurs de notre association furent nommés FF.°. consacrés à Jean comme suivant l'exemple de Jean-Baptiste, précurseur de la Lum.°. qui allait paraître et dont il fut le premier apôtre et le premier martyr; ces docteurs et ces écrivains furent ensuite appelés Matt.°, selon la coutume de ces temps; ils se choisirent ensuite des collaborateurs parmi les plus habiles et les meilleurs disciples réunis; c'est de là que prit naissance le nom de Compagnon, tandis que le reste des FF.°. réunis mais non choisis, était désigné, selon l'usage des philosophes hébreux, grecs et romains, par le nom d'Apprentis (disciples).

■ Que notre association se compose encore aujourd'hui, comme autrefois, de ces trois Grad.°. symboliques : Apprenti, Compagnon et Mait.°, et, au delà de la maîtrise,

des Matt.·. élus et des Suprêmes Matt.·. élus : que toute association ou confraternité ainsi appelée qui admet, ou un plus grand nombre, ou d'autres dénominations ou subdivisions, ou qui revendique une autre origine, qui tend à se mêler des affaires politiques ou ecclésiastiques, qui se dévoue à la haine ou à l'envie contre qui que ce puisse être, et quels qu'ils soient, qui soutiennent de leur puissance de telles réunions d'hommes ou les appuient de leur crédit, quoiqu'ils s'arrogent le titre de Francs-Maç.·., de FF.·. admis à l'Ordre de Jean, ou toute autre semblable, n'appartiennent pas à notre Ordre, mais qu'ils sont rejetés et expulsés comme schismatiques.

T. Que parmi les Docteurs et les Matt.·. de cet Ordre exerçant les mathématiques, l'astronomie ou les autres sciences, il s'établisse, après qu'ils furent dispersés sur toute la terre, un commerce réciproque de doctrine et lum.·. ; que de là est venu l'usage de choisir, parmi ces Matt.·. élus, l'un d'entre eux comme plus parfait que les autres ; qui, vénéré comme Grand-Matt.·. élu ou Patriarche et seulement des Matt.·. élus, visible et invisible à la fois, doit être considéré comme le prince et le chef de toute notre association ; que c'est ainsi que le G.·. Matt.·. ou Patriarche, quoique connu de très peu de FF.·., existe encore réellement aujourd'hui.

Et, ces principes puisés dans les plus anciens manuscrits et chartes de l'Ordre, comparés avec soin par l'autorité du Patriarche, avec des documents sacrés confiés au président et ses successeurs, étant fixés, nous, munis de l'autorité de notre susdit illustre Patriarche, nous avons statué et posé en préceptes les articles suivants :

V. Le régime de notre Société, la manière et les moyens par lesquels les rayons de lum.·. ignée parviennent aux FF.·. éclairés s'étendent dans le monde prof.·. sont en la puissance des Suprêmes Matt.·. élus ; c'est à eux de veiller et de voir que rien ne se trame contre les vrais principes de

notre Société ou l'état d'aucun de ses membres; c'est aussi ces Matt. Suprêmes de l'Ordre qui sont chargés de le défendre, de conserver et de protéger les droits et les libertés de son état et de les maintenir, le cas arrivant, au risque de leur fortune et au péril de leur vie en quelque lieu et en quelque temps que ce puisse être, contre tous ceux qui voudraient y porter atteinte.

E. Rien ne nous indique que notre association ait été connue avant l'an 1440 après la naissance du Christ, sous d'autre dénomination que celle de FF. de Jean; c'est alors, d'après ce qu'il nous a paru, qu'elle commença à prendre le nom de confraternité des Francs-Maç., spécialement à Valenciennes en Flandre, parce qu'à cette époque on commença par les soins et les secours des FF. Francs-Maç. de cet Ordre, à bâtir, dans quelques parties du Hainaut, des hospices pour y guérir les pauvres qui étaient alors atteints de l'inflammation d'artreuse dite *Mal de St-Antoine*.

Z. Quoiqu'en accordant nos bienfaits nous ne devions nullement nous inquiéter de religion ni de patrie, il nous a cependant paru nécessaire et prudent de ne recevoir, jusqu'à présent, dans notre Ordre, que ceux qui, dans le monde profane ou non éclairé, professent la religion chrétienne.

Il faut employer, pour éprouver et pour sonder ceux qui se présentent à l'initiation du premier Grad. qui est celui d'App., aucun tourment corporel, mais seulement les épreuves qui peuvent aider à découvrir l'esprit, les volontés et le caractère des novices.

H. Parmi les devoirs prescrits et dont la pratique doit être jurée par un serment solennelle, sont : la fidélité et l'obéissance aux séculiers et à tous ceux qui sont légitimement revêtus du pouvoir.

O. Les principes qui guident toutes nos actions, et le but où tendent nos efforts sont énoncés dans ces deux

préceptes : aime , chéris tous les hommes comme tes frères et tes parents : rends à Dieu ce qui appartient à Dieu , et à l'Empereur ce qui appartient à l'Empereur.

P. Le secret et le mystère qui cachent nos Trav. : ne servent qu'à cette seule fin de nous laisser répandre nos bienfaits sans ostentation , et conduire sans trouble jusqu'à sa perfection , l'ouvrage que nous nous sommes proposé.

K. Nous célébrons tous les ans la mémoire de St-Jean , précurseur du Christ et patron de notre Communauté.

V. Cette coutume et toutes les autres cérémonies du même genre , lorsqu'elles ont lieu , soit en réalité , soit en discours , soit de toute autre manière dans les réunions de FF. : n'ont néanmoins aucun rapport avec les rites de l'Eglise.

M. N'est réputé F. : de la société de Jean ou Franc-Maç. : que celui seulement qui , légitimement initié à nos mystères par un Matt. : élu aidé au moins de sept FF. : , est capable de donner la preuve de sa réception par les signes et paroles dont se servent les autres FF. : ; parmi ces signes et ces paroles cependant , sont aussi admis ceux qui sont en usage dans la loge d'Édimbourg , ainsi que dans celles de Hambourg et de Rotterdam , de Middelbourg et de Venise , qui lui sont affiliées et dont les occupations et les Trav. : , quoique réglés selon la manière des Écoss. : , ne s'écartent pourtant pas des nôtres , en ce qui concerne l'origine , le but et l'institution.

N. Notre société étant gouvernée par un chef unique et universel , et les différents magistères qui la composent , par plusieurs G. : Matt. : , selon la position et les besoins des pays et des royaumes divers , rien n'est plus nécessaire qu'une entière uniformité entre tous ceux qui , répandus sur la surface de la terre , forment comme les membres séparés d'un seul corps ; rien n'est plus utile encore qu'une correspondance de députés et de lettres conforme partout à elle-même et à sa propre doctrine ; à cet effet , les pré-

sentes lettres attestant quelle est la nature et le caractère de notre Société, seront envoyées à tous et à chacun des collèges de notre Ordre actuellement existants.

Et, à ces causes, nous [avons souscrit et confirmé par nos signatures, dix-neuf exemplaires originaux entièrement uniformes et de la même teneur que les présentes, ainsi rédigées et données à Cologne sur le Rhin, l'an 1535 et le 24^{me} jour de juin de l'ère appelée chrétienne.

Suivent les dix-neuf signatures en toutes lettres. Hermanus. — Carlton. — Ja. Bruce. — F. J. Upna. — Cornelis Banning. — De Colligni. — Virieux. — Johan Schroder. Hofman. 1535. — Icobus Prepositus. — A. Nobel. — Ignatius De La Torre. — Doria. — Jacob Uttenhow. — Falck. Nielaes Vⁿ Noot. — Philippus Melanthon. — Huissen. — . . — Wormer Abel. .

(Extrait des *Annales Maçonniques des Pays-Bas.*)

Maintenant, si nous portons nos regards sur les signataires de la Charte de Cologne, nous voyons des administrateurs distingués, des écrivains célèbres, des ecclésiastiques placés au plus haut degré de la hiérarchie sociale, dont personne ne peut contester l'existence au XVI^e siècle, puisque l'histoire de la philosophie et de la religion a recueilli leurs noms et leurs travaux (1).

(1) Herman V, électeur, archevêque de Cologne, convoqua un Concile dans cette ville en 1536. Cornelis Banning, bourgmestre d'Amsterdam, fut député, vers Hambourg, pour y traiter de la paix avec Frédéric I^{er}, roi de Danemark; Melancton se fit une juste célébrité, par la pureté et la force de son style, aussi bien que par la solidité de ses doctrines philosophiques et religieuses. Jacob Uttenhove de l'Or. . de Gand, est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés. Jacobus

Les écrivains qui veulent ne point reconnaître la Charte de Cologne comme émanée d'une source pure, appuient leurs sentiments sur quelques irrégularités et sur des faits qui s'éclaircissent d'eux-mêmes. Lorsqu'on en étudie la cause, le nom de Melanchton, disent-ils, y est défiguré et s'y trouve sans *ch*, deux lettres essentiellement attachées à l'orthographe de ce nom propre. La première de ces objections se réfute d'elle-même. Chacun sait que mille petits accidents indépendants de la volonté peuvent faire que le tracé de votre signature n'ait pas son uniformité ordinaire, mais lors même que cela arrive, la manière de signer conserve son type original, et on vous reconnaît toujours (1). Quant à la seconde objection, elle me paraît plus grave, si par une bizarrerie dont il ne nous est pas permis de nous rendre raison, Melanchton, dans un âge avancé, n'avait pas constamment retranché de son nom les deux lettres qui font le sujet de cette discussion. Sa correspondance philosophique et littéraire nous donne la clef des différentes modifications qu'il a fait éprouver à sa signature; ainsi jusqu'à 1530, Melanchton signa simplement *Philippus*; depuis cette époque jusqu'à 1532, il signa quelquefois Melanchton et souvent Melanthon (2); et 1532

Prepositus de l'Or. d'Anvers, prévôt des Augustins de cette ville, se fit remarquer dans ses écrits par une philosophie douce et tolérante, etc., etc.

(1) C'est ce que la commission chargée de l'examen de l'exemplaire original de la Charte de Cologne a convenu.

(2) Voyez le fac-simile de sa signature dans le catalogue of the library, of Dr Kloos, London 1835, n° 585, page 332, n° 4636.

jusqu'à sa mort, il omit toujours le *ch.* Dans un ouvrage du célèbre réformiste, qui porte la date de 1558, et a pour titre, *Chronicon Carionis Latini*, etc., etc., etc., se trouve une épître dédicatoire à Sigismond, évêque de Magdebourg, où l'auteur signe *Philippo Melanthone* (1).

De Melanchton, passons à Nicolas Van Noot, de l'O. de Bruxelles; le nom de Van Noot, disent les adversaires de la Charte de Cologne, n'est point consigné dans les fastes historiques du temps, et on ne le trouve nulle part. Lorsqu'on veut se rendre un compte fidèle des phases sociales d'une époque, il faut en étudier avec soin le tableau contemporain; c'est dans son mouvement propre, dans sa physionomie originale, dans les points caractéristiques de son allure politique et religieuse que se trouve le sens énigmatique de ses usages et de ses habitudes. Bien avant le siècle de la Renaissance, la plupart de ceux qui s'étaient fait un nom dans les lettres et dans les arts, affectaient de ne signer que leurs noms de baptême; Nicolas Van Noot se trouve dans cette catégorie. Cependant des renseignements qui me sont venus d'une bonne source me portent à croire que le Vén. de l'Or. de Bruxelles, qui signa la Charte de Cologne, est issu de l'illustre famille des Vander Noot. Nicolas signa Van Noot par ellipse; du reste son nom de Nicolas est resté pour le si-

(1) Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque de l'Hon. F. Ver-
vior, à Gand.

gnaler à la postérité comme un de ces hommes qui eurent la force et le courage de dire la vérité à leur siècle. Nicolas Van Noot fut un ecclésiastique estimable qui prêcha l'Évangile dans sa pureté native ; son esprit de tolérance et son dévouement pour ses semblables lui valurent l'honneur d'être calomnié et persécuté par les moines et les jésuites, comme le fut aussi son confrère Jacobus Prepositus (1).

On a aussi opposé à l'authenticité de la Charte de Cologne la perte des exemplaires originaux ; ce qui serait étrange chez les peuples tels que les Chinois et les Indous, où la pensée humaine est circonscrite dans le cercle d'un préjugé religieux politique, ne doit point le paraître en Europe. Le christianisme est la religion de la liberté et de l'égalité, de la tolérance universelle des opinions religieuses et philosophiques (2) ; c'est parce qu'il est généreux dans son principe, grand et libéral dans sa doctrine, que

(1) On peut voir dans l'ouvrage qui a pour titre : *Antwerpia, Christi nascentis*, comment Nicolas Van Noot, de Bruxelles, y est traité par les Pères de la Société de Jésus. Jacobus Prepositus fut aussi une victime du pouvoir inquisitorial du clergé ultramontain ; à force de persécution on le força d'abjurer ce que les jésuites appelaient des erreurs ; mais sur la fin de sa vie, il revint à ses premières opinions. On peut voir sa profession de foi dans un ouvrage excessivement rare que possède M. Vervier, il a pour titre : *Ein Schone und Clegliche history Bruder Jacobs Probs augustiner ordens vor zieten prior zu andtorff*, etc.

(2) On pense bien que je n'entends parler ici que du christianisme primitif et que je ne fais pas même exception à aucune secte chrétienne.

l'hypocrisie s'en est fait en tout temps un masque pour tromper le genre humain ; voilà pourquoi depuis qu'il a paru sur la terre, chaque siècle a vu naître des guerres d'opinions et de doctrines , ou plutôt des guerres d'ambition et de vanité, où le plus fort a immolé le plus faible à la rage de son fanatisme ou de son hypocrisie. Dans cette exécrable lutte des passions, les FF. . Maç. . durèrent se garer contre la tempête, et ceux qui avaient les papiers de l'Ordre aimèrent mieux les détruire que de s'exposer à les voir tomber dans les mains des profanes ; ainsi les archives maçonniques ont été brûlées par les FF. . mêmes, en Angleterre, en France, en Allemagne et partout où le clergé romain a eu un ascendant dominateur. C'est ce qui explique la perte des 18 exemplaires originaux de la Charte de Cologne (1). Si la Hollande a eu l'avantage d'en conserver un, elle le doit à la sagesse de ses habitants , qui pendant trois siècles ont su jouir du calme que procure l'unité politique et religieuse.

Ainsi donc les objections que l'on a faites sur l'authenticité de la Charte de Cologne n'ont rien de sérieux, rien qui puisse provoquer un examen plus grave ou plus approfondi ; mais ce qui est remarquable et très significatif dans ce document historique, c'est de voir les noms de Melancton, de Jaco-

(1) De 19 exemplaires originaux qui furent délivrés en manuscrits, il n'en reste qu'un seul qui se trouve entre les mains du Ser. . G. . Malt. . le prince Frédéric des Pays-Bas.

bus Prepositus, de Van Noot à côté d'Herman V, électeur, archevêque de Cologne, comte de Wied, archichancelier d'Italie et légat du Pape. Certainement ce prince de l'Eglise ne se serait pas uni à trois FF. . Maç. . réputés hérétiques, pour faire une Charte Maç. ., s'il n'avait pas su que la Franc-Maç. . était fondée sur une philosophie indépendante des systèmes et des doctrines qui prennent leur source dans les voies de la terre (1).

(1) Herman V fut mis au ban de l'Eglise en 1521, et sans doute sa disgrâce n'eût d'autre cause que celle d'avoir présidé le Sénat de Cologne.

FIN.